

CONCOURS DE NOUVELLES FRANÇOIS PETIT 2024  
Textes des nouvelles adressées au jury

Les lauréats sont

Catégorie « juniors ».

1<sup>er</sup> prix : **Lisia BRUGUEROLLE** (11 ans) pour *Le manoir des ombres fantômes* (p. 1)

Catégorie « adultes ».

1<sup>er</sup> prix : **José MARTIN**, pour *Le canthare d'Étrurie*. (p.28)

2<sup>ème</sup> prix : **Pierre POISSON**, pour *La petite mécanique* (p.48)

3<sup>èmes</sup> prix *ex aequo* : **Vincent PENCHINAT** pour *Libérations* (p.37)

**Éva SOMDECOSTE** pour *La guêpe et la bête*. (p.58)

Les nouvelles sont publiées ici par ordre alphabétique.

## Catégorie juniors

Lisia BRUGUEROLLE

### Le manoir des ombres fantômes

#### 1<sup>er</sup> prix

Bienvenu.e.s au Manoir des ombres fantômes. Une araignée violette et un fantôme violet, à la chaîne et au boulet tout aussi violet vont vous conter une histoire vieille de 500 ans.

« Bonjour, je suis le fantôme Fantolou et mon amie l'araignée s'appelle Aralou.

- Nous allons vous conter l'histoire d'une jeune fille qui s'appelle Charlotte, dit Aralou. Voici sa famille : Inès, sa mère, était brune, avait les yeux d'un étrange violet-rose et portait toujours une robe violette et des chaussures marrons. Léon, son père, était également brun mais avait les yeux violets ! Son T-shirt et son pantalon étaient tout aussi violet et ses chaussures étaient bleues. Charlotte avait les cheveux brun-gris, les yeux violet, avait toujours la même robe que sa mère et, étant une enfant, utilisait toujours une baguette magique. La sienne était marron. Son frère, Noé, avait les yeux, les cheveux et était toujours habillé de bleu. Sa baguette à lui était d'un étrange violet-rose. C'était la famille Combet. Leurs animaux accompagnants, des animaux qui aident les humains de leurs 10 ans jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin d'eux étaient, pour Inès, une chauve-souris, pour Léon, un hibou, pour Charlotte, un chat et pour Noé, une araignée volante ».

Fantolou prit la parole :

« Noé était très puissant et pensait gagner le concours traditionnel de magie : le 1er août, on élisait le sorcier le plus puissant ou la sorcière la plus puissante. Hélas, il ne gagna pas en raison de son arrogance. Sa sœur, qu'il détestait à cause de sa naïveté fut la gagnante. En rage, il lui voua la haine la plus absolue et la menaça de mort !

- Bref, fit Aralou, on s'éloigne de ce qu'on voulait leur dire ! Charlotte, trois mois plus tard, se « suicida ». Évidemment, on soupçonna immédiatement Noé ! Mais sa surprise semblait réelle et ses parents étaient de puissants sorciers, il était difficile de leur cacher quelque chose, surtout pour un bordereau ! C'était évident, ce n'était pas Noé qui avait tué sa sœur.

- Bonjour, fit une voie inconnue, je suis Pitre, l'ex-chat de Charlotte. Je vous ai entendu : puis-je raconter cette histoire avec vous? »

Pitre avait perdu son ancien beau marron. Son poil était d'un moche gris-marron sale mais il avait un magnifique collier violet à la médaille d'or et aux couleurs vives qui jurait beaucoup avec sa couleur. Ses anciens profonds yeux noirs était cachés loiiiiiiiiin derrière d'actuels, ternes et minables yeux marrons.

« Bien sûr, répondit Aralou, même si je connais aussi bien que toi cette histoire ! Je suis Elea, l'ex araignée de Noé. Mais je n'ai pas vécu l'incroyable histoire qui lui est arrivé !

- Mais vous connaissez mieux le reste que moi ! affirma Pitre.

- Tu crois ? demanda Fantolou. Bon. Charlotte te manque ?

- Un peu, dit, penaud, Pitre. »

C'est alors que ce qu'avait dit Aralou atteignit le cerveau brumeux de Fantolou.

« Attends ! s'écria-t-il, je croyais que tu t'appelais Aralou !

- Nous autres, animaux accompagnants changeons de famille, donc de nom, au fil des siècles ! répondit Aralou. Et toi, Pitre, quel est ton nouveau nom ?

- Loupe. Pitre de « chapitre » et Loupe. De « chaloupe ». »

Tous les trois se regardèrent et tentèrent de résister, en vain. Ils explosèrent de rire. Quand ils réussirent à se calmer, Fantolou dit à Loupe :

« Ils ont de l'humour dans ta famille, tu as de la chance ! ».

Aralou, encore secouée de ce fou rire... inattendu, ajouta :

« Oui mais tu as en effet de la chance, tu aurais pu t'appeler peau, de chapeau, ou rogne, de charogne, qui n'est pas très... élégant ! Bref, continuons ! Charlotte avait un secret extrêmement secret. Dans les souterrains du manoir, elle avait un laboratoire secret. Dedans, elle entretenait plein de plantes, et de potions, et de chaudrons, et de baguettes... Aux quatre coins de la salle, il y avait six portes. Les six premières étaient en bronze, les six deuxièmes en argent, les six troisièmes en cristal et les six dernières en diamant.

- Comment le sais-tu ? demanda Loupe, le ton soudain dur et froid.

- Euh, c'est Charlotte, elle m'a tout expliqué !

- Tous les deux, on s'était promis de ne pas en parler !

- Pourtant, elle m'a tout expliqué !

- Ça suffit, maintenant ! Arrêtez de vous comporter comme des gamins, s'écria Fantolou. Moi, je continue de raconter, je vous préviens ! Charlotte était très curieuse. Une fois par mois, elle ouvrait une nouvelle porte et l'explorait. Ça prenait du temps car les tunnels étaient longs !

- Fantolou a raison. Excuse-moi de m'être emporté comme ça Loupe le coupa Aralou.

- Excuse-moi aussi, je n'en sais rien de ce que Charlotte t'a dit. C'était un secret lourd à garder, je peux comprendre qu'elle ait rompu notre promesse s'excusa à son tour Loupe.

- En tous cas, continuons dit Fantolou.

- Au bout d'un an et demi, il ne restait que les portes en diamant. Charlotte avait très peur, car dessus, il y avait écrit :

« Ne Surtout Surtout Jamais Ouvrir ! » dit Loupe.

- Pourtant, continua Fantolou, elle ouvrit la porte. C'était plus étroit que les autres. Elle déboucha pourtant sur une grande, lumineuse et majestueuse salle. »

Aralou pris le relais :

« Charlotte était stupéfaite devant tant de beauté et se demanda pourquoi il ne fallait jamais entrer ! Curieuse, elle s'avança et vit une immense porte en or sur laquelle un panneau affichait : «Voici une charade. Un essai en deux mots ou la mort sans défaut. Fais-en un t...Euh, et je ne sais pas la suite.

- Loupe, tu dois la connaître, toi, la suite ! dit Fantolou.

- En effet, répondit Loupe. Ça dit « Fais-en un, tu av... »

- Attends, Loupe, tu as changé de couleur s'écrièrent Fantolou et Aralou en même temps. »

En effet, Loupe était à présent d'un doux gris un peu moins miteux que son ancienne couleur. Il répondit :

« Ne vous inquiétez pas, c'est normal, je peux changer de couleur à volonté !

- Ouf tu nous as fait peur, fit Aralou d'un ton rassuré.

- Tu peux te mettre en violet, comme nous, demanda Fantolou, immédiatement emballé, Tu peux changer la couleur de tes yeux ?

- Oui, répondit Loupe. Et même la couleur de ma truffe ! Et de mon médaillon ! »

En même temps, pour le prouver, il prit la même joyeuse teinte violette, ses yeux reprirent leur magnifique ancienne couleur noire profonde et mystérieuse, sa truffe devint marron clair, sa médaille couleur flamme fière et le col de son médaillon passa de violet à noir.

« Trop cool, donc tu disais ? demanda Aralou, rappelant subtilement qu'ils avaient une histoire à conter.

- Je disais, dit, penaud, Loupe « Fais-en un, tu avanceras. Être ici ne l'est pas! Ils roulent, stoppent et annoncent le chiffre. Trouve-les, ça t'aidera. Il a des plumes mais ne vole pas. La fin de cul-de-sac tu ajouteras et l'énigme tu trouveras ». Puis la porte s'ouvrit.

- Charlotte entra malgré sa peur, continua Fantolou. Elle réfléchit et pensa : Ça dit « un essai en deux mots », je suppose que ça veut dire qu'il y a deux mots. Ensuite, le 1er c'est « pas » je ne sais pas pour le 2ème, le 3ème doit être « dé », le 4ème « mots », je ne sais pas pour le 5ème et le dernier, sac ou ac. Qu'est-ce que tu en penses, Pitre ?

- Je répondis, dit Loupe « je pense que tu as raison. Et pour moi, le 2ème c'est sage, intelligent, prudent... Enfin, plutôt sage, car ça ferait pas / sage, qui fait passage, et dé / mots...sac ou ac.

- Perso, je pense que le 5ème c'est nid, dit Fantolou, ça ferait "passage démoniaque".

- C'est ce que Charlotte et moi avons crié au bout d'un moment. Puis c'est là que la situation devient ridicule ! fit Loupe.

- Ah bon ? demanda Aralou, d'une voix légèrement distraite.

- Mais oui, s'écria Fantolou, c'est là qu'une carotte géante à débarqué !

- Ah ouiiiiiii, c'est vrai! se souvint Aralou, et elle a dit : « donnez votre réponse ou mourez », ce qui était un peu ridicule vu qu'elle sautillait pour marcher ! Charlotte s'est alors avancée et a dit : ma réponse est "passage démoniaque". Mais je ne comprends pas très bien !

- Tu ne comprends pas "passage démoniaque" ? A ricané la carotte. Viens voir, tu vas comprendre. Elle attrapa Charlotte et la reposa auprès d'un ravin dit Loupe. Elle lui dit : voilà le passage démoniaque. Traverse-le et tu comprendras. »

Fantolou pris la relève :

« Charlotte sortit sa baguette et incanta : « Par l'Apparaisus, qu'un pont apparaisse et que de m'inquiéter je cesse ». Puis, au cas où, elle chuchota en passant sur son pont : « Par le Levitus je nous soulève, on obéit et on se lève ».

- A peine avait-elle traversé le pont qu'elle entendit des rires démoniaques continua Aralou. Elle avança et vit une porte en fer.

- Elle l'ouvrit et entra continua Fantolou. Devant elle, trois portes étaient fermées.

- C'est alors que la porte par laquelle Charlotte était entrée se ferma avec un grincement de fin du monde ! continua Loupe.

- Oh non, s'écria Charlotte, tout s'est refermé ! Pitre, comment sortir de là ! , me demanda-t-elle.

- C'est alors qu'une des portes s'ouvrit sur...commença Aralou, mas elle fut coupée par Fantolou, qui s'écria :

- Attends, Aralou, toi aussi tu as changé de couleur ! »

C'était vrai, à présent, Aralou était d'une couleur or magnifique !

- C'est vrai ?! s'écria-t-elle, Yes ! Depuis que je sais que Loupe peut changer de couleur, je me fouille pour moi aussi changer de couleur !

Fantolou s'écria alors :

- Moi aussi j'y arrive, sauf que je peux aussi faire apparaître des accessoires ! ».

Lui avait choisi comme couleur le noir et avait fait apparaître des dents de vampire ! Tous deux testaient l'étendue de leurs pouvoirs en poussant des cris de joie, ravis, et oubliant l'histoire.

« Bravo, maintenant, continuons l'histoire, les interrompit Loupe. C'est alors qu'une des portes s'ouvrit sur une grande...

- Attends, attends, c'était moi qui racontais ! Le coupa Aralou. Donc, la porte s'ouvrit sur une grande fête !

- Charlotte était stupéfaite, toute cette peur, tout ce danger pour une fête, de carottes géantes sautillantes, en plus ! continua Fantolou. Elle s'avança et demanda : Excusez-moi, mais pourquoi sur les portes en diamant il y a écrit « ne surtout surtout jamais entrer ! » ? La carotte répondit, penaude, que cette fête était éternelle et que ses sœurs et elles avaient décidé de ne jamais accueillir d'autres personnes, par pur égoïsme. Mais il y a là quelque chose qui me turlupine, si ce n'est pas les carottes qui ont tué Charlotte (je le sais car Aralou et moi avons fait une recherche très poussée), qui diable l'a tuée ?!

- C'est un mystère insoluble, répondit Loupe, même si j'ai ma petite idée...

- Tu penses que c'est qui ? demanda immédiatement Fantolou.

- Je pense que c'est Aralou ! s'écria-t-il. Elle connaît tout et fait semblant de ne pas bien connaître, comme si elle nous avait espionnés ! Aussi, en arrivant, quand Aralou a dit : « trois mois plus tard, Charlotte se « suicida » », j'ai remarqué qu'elle avait frissonné, comme si elle craignait quelque chose. En fait elle craignait de se faire découvrir ! L'accusa-t-il. »

Aralou avoua, penaude :

- Oui, c'est bien moi qui ai tué Charlotte. Mais sur ordre de Noé, par contre ! Il voulait que je la neutralise, alors je l'ai neutralisée ! Mais quand je vois la peine que j'ai fait autour de moi, je regrette et je rêverais que Charlotte me pardonne !

- Je te pardonne, fit alors une voix mélodieuse au-dessus d'eux.

- Charlotte ! s'écrièrent-ils tous ensemble. C'était en effet le fantôme de Charlotte qui flottait à trois mètres du sol ! Elle n'était pas transparente, elle, mais avait les mêmes couleurs que lorsqu'elle était vivante, cheveux brun-gris, yeux violets...

- Je te pardonne, dit-elle de sa voix gracieuse, car tu n'es pas vraiment coupable. Ce n'est pas non plus la faute de Noé, car il ne voulait que me neutraliser le temps de gagner le concours. Tu as mal interprété sa demande et tu m'as tuée. Tu vois, ce n'est qu'un malentendu ! Pitre, te voilà ! Comme tu m'as manqué ! Quel est ton nouveau nom ? Et toi, Elea ? Et toi, joli fantôme, qui es-tu ?

- A présent, je m'appelle Loupe répondit celui-ci. Elea est devenue Aralou et le fantôme s'appelle Fantolou.

- Je suis ravie que tu m'aies pardonné, dit Aralou, mais je suis tout de même coupable ! Enfin, quand même, qu'est-ce qu'on fait ?! On ne devrait pas fêter le retour de Charlotte, par pur hasard ? Elle se tourna vers cette dernière et lui demanda : « Tu pourrais faire apparaître un buffet, s'il te plaît ? »

Et c'est ainsi que se termine cette histoire, dans des rires joyeux au milieu d'un buffet magique.

Dans la plus grande joie de tous les temps !

Fin !

\*\*\*\*\*

## Catégorie adultes

Jeanne-Marie BONNET

### Pouvoir astrocytaire

C'était en juillet, une douzaine d'années précédant l'arrivée de l'astéroïde, sans doute bien plus, je perds la mémoire, l'écheveau du temps se débobine si vite, surtout aujourd'hui où mes heures battues par le balancier de l'horloge sont comptées, et où mes neurones s'emmêlent, axones et dendrites roulés en pelote.

Je m'étais découvert un pouvoir étonnant. Non, je ne détenais pas un esprit de divination que beaucoup font semblant de recéler, ne faisant appel en réalité qu'à de modestes notions de psychologie de base. Tous les prédicateurs d'avenir, les tireurs de tarots, les tasséographes, s'immiscent dans l'esprit de leurs patients dès lors que ceux-ci franchissent la porte de leur cabinet. Ils les observent pénétrer dans leur salle de consultation, scrutent leur démarche, notent leur faciès et vêtements avant de déployer habilement leurs cartes et les faire parler ou de se pencher sur le marc qui en dit long. Une élégante femme de cinquante ans vient me trouver, se dit le devin, parce qu'il est évident que son mari animé du démon de midi (si l'âge de cinquante ans représente la moitié de sa vie) la trompe pour une plus jeune. Tandis qu'une pâle jeune fille éconduite par celui qu'elle convoite cherchera à le marabouter à l'aide de philtres magiques afin qu'il revienne à elle. Le médium la rassure du retour de l'aimé mais ne donne pas de délai ; le temps passe, le désiré sera remplacé et oublié. Je pourrais énoncer d'autres clichés de personnes désespérées en quête d'une aide immatérielle, ils sont nombreux et le voyant, fin observateur et psychologue, imposteur et mystificateur, trouvera les mots pour impressionner sa patientèle et la convaincre de son factice pouvoir divinatoire.

Parce que nous, humains, sommes tous confrontés aux mêmes problématiques existentielles, nous adoptons des comportements similaires ! Lors de l'évolution, les animaux ont tous, insectes, oiseaux ou mammifères, endossé par convergence des ailes pour voler, et des nageoires pour évoluer dans l'eau... et pour régler sa peur de la mort l'homme a unanimement inventé un ou des Dieux, et pour ses problèmes et angoisses de la vie il a créé les voyants et médiums !

Non, mon pouvoir est de bien plus grande intensité que la voyance ! C'est après une altercation avec mon jeune voisin de palier que j'ai compris être dotée d'une puissance surnaturelle. Il m'avait incommodé des heures durant par des vociférations collectives produites avec ses compatriotes de

terminale pour fêter leur baccalauréat, sonorités tout à fait délétères pour mon repos. Je l'avais invectivé dès le lendemain – six heures trente – après qu'il eut ouvert sa porte d'appartement à la suite de la pression ininterrompue que j'exerçais sur sa sonnette à cette heure matinale. Bien le bonjour, lui avais-je adressé, fulgurante tandis qu'il entrebailait péniblement sa porte, en petite tenue, m'observant d'un œil macéré dans l'alcool. Ayant repris ses esprits, il m'avait conseillé, vieille peau, d'aller me faire voir chez les Grecs, recommandation qu'il avait accompagnée d'un mouvement circulaire de la main sur le devant de son boxer, geste assez évocateur d'un voyage hellénique. La porte s'était refermée sur la vision balkanique du caleçon et j'avais dû regagner mon appartement en pensant à l'Acropole ou aux Cyclades qui pourraient être ma destination future de vacances si je souhaitais, un jour, m'octroyer des congés hors-les-murs. Pour le moment j'étais bienheureuse dans mon logis sauf quand de grossiers individus décidaient de fêter une réussite que quatre-vingt-six pour cent à l'époque, quatre-vingt-onze aujourd'hui, pouvaient revendiquer, la belle affaire !

Revenue dans ma tanière, je maudis le sacripant, et je l'affligeai d'ignobles sobriquets pour finir par le menacer de rater son entrée à l'université puisqu'avec un bac en poche il était censé postuler à la fac. Il s'avère qu'il déménagea, sans m'en informer, et que deux ans plus tard je le retrouvai, en août, à l'autre bout de mon quartier où je m'étais hasardée pour trouver du pain, ma boulangerie étant fermée (y'a pas idée de prendre des vacances) ; une toque blanche sur la tête, il servait des baguettes au comptoir. Il me reconnut sans conteste et je le fixai en commandant ma ration : « Un pain aux céréales bien cuit ! (j'ai des flatulences et cette variété de pain s'avère moins aérophagique).

- Quatre-vingts centimes madame.
- Merci monsieur le raté de l'enseignement supérieur. La faculté de la boulange a été profitable à ce que je vois ! »

Et je quittai la boutique, très momentanément fière de ma répartie, oubliant mon pain sur le comptoir. Je fis demi-tour car un centime est un centime et pas question d'en abandonner quatre-vingts à ce goujat.

« Donnez-moi mon pain, dis-je majestueuse.

- Le voici et vous pouvez vous le mettre où je pense ! »

Je quittai les lieux, digne, me demandant, même si j'en avais quelque idée, où sa pensée avait placé le pain.

J'étais fort heureuse toutefois car le sort implacable que j'avais jeté depuis mon appartement avait traversé les murs et touché le bruyant grigou, le projetant dans un CAP de boulangerie plutôt que

dans un parcours universitaire licence-master-doctorat. « Ton sujet de thèse portait sur la chocolatine ? » me disais-je intérieurement tout en riant de ma malfaisante puissance.

Ce fut la première expression de mon pouvoir qui ne fit que s'amplifier au fil du temps. La concierge de l'immeuble eut la malchance de prendre l'habitude de laisser déféquer son chien, bichon maltais de son état, devant ma résidence, mes yeux étant aspirés, depuis le quatrième étage, par l'image excrémentielle du trottoir souillé. Je ne suis pas curieuse mais l'observation des mœurs de mes voisins est une œuvre de salut public (je dénonce régulièrement les infractions commises) ; scruter madame Vesselle (son prénom était-il Aude ?), le cerbère tricéphale de mon logis - tête de lévrier afghan décoloré affublée d'une gueule arrogante de pitbull, la troisième tête, de linotte, ayant certainement été égarée dans les escaliers où elle exerce son ministère de la fonction encaustique – relève des sciences de la vie, zoologie et hydrobiologie. En effet, tous les matins, cette mégère rejoignait sa loge après avoir ouvert au chien, laissant l'animal déposer son obole digestive sur l'asphalte. Honte à elle et au bichon malpropre qui avait transformé le parvis en crottoir ! La concierge réapparaissait sur le parvis quand la défécation était effectuée, gros besoins pour un petit corps, rappelait Blanche Neige (canidé femelle aux poils ondulés d'un blanc immaculé) et, mine de rien, réintégrait l'immeuble suivie du vandale. Ne pouvant arracher le cœur de la bête tel le chasseur du conte, je décidai de le bichonner à ma manière : je me postais désormais dès l'aube aux aguets de la crotte fulgurante matutinale qui ne manquait pas de se déposer expressément sur le bitume et jetais quotidiennement une bombe à eau. Ni vu ni connu sauf pour la reine des nains qui recevait chaque jour un sac plein d'eau depuis le quatrième étage. Mon pouvoir fit effet en six jours, l'animal décédant d'un arrêt cardiaque à l'ultime lancement du projectile hydrique. J'étais décidément trop forte. Par la seule pensée et ici avec la légère aide d'une flotte combative, j'avais terrassé l'ennemi.

Ma troisième expérience de prépondérance de la force de l'esprit sur la chair fut tout à fait virtuelle. Pas besoin cette fois-ci d'utiliser une bombe aquifère ! Mon souhait de malheur fut projeté intégralement par la pensée ! Alors qu'un dimanche de mai, tranquillement installée sur mon canapé en moleskine violette, je regardais sur mon poste de télévision mon émission de variétés préférée " Chante comme si tu devais mourir demain ", une allusion certaine à la chanson de Fugain, Vanessa Paradis fit irruption sur scène comme invitée surprise pour célébrer la fête des mères en tant que femme et maman comblées. Et vas-y que je parade – avec un tel nom c'est peut-être normal, mais c'est ignoble ! – « mes enfants si gentils avec leur mam, mon mari, mon Johnny, si beau, si attentionné avec sa petite " honey " comme il m'appelle... » et rablabla, un coulis doucereux de mièvreries... Cette espèce de Pavlova me narguait de sa bouche à diastème qui, soi-disant, évoque

le bonheur mais fit naître instantanément en moi le souhait de lancer un maléfice. Je me concentraï, car pour envoyer des ondes négatives percutantes, il faut plisser le front, fermer les yeux et créer dans son esprit une boule de feu malfaisante, et propulsai le mauvais sort au travers de l'écran jusque sur le plateau télé. Je vis la sinusoïde du malheur tourner autour d'elle, l'envelopper et Vanessa quitta la scène emportant sa misère avec elle dans les coulisses, mais pas au paradis. L'effet ne tarda pas à survenir, environ trois mois après le show télévisé. Je le découvris dans Voilà, un des nombreux magazines que j'achetais régulièrement pour voir la consécration de ma force, la sentence était tombée : la rupture était consacrée ! Je sautai de joie tandis que le pirate des Caraïbes qui avait moins fière allure que sur le Black Pearl et la passagère débarquée de Joe le taxi annonçaient leur séparation. J'étais vraiment géniale, la surpuissance était en moi et je devais m'attaquer à plus fort ! Je n'avais pu exercer mes talents sur Lady Diana qui avait dû subir les foudres d'un de mes confrères aux pouvoirs de nuisance (le Prince Charles ou Elisabeth herself ?), il me restait d'autres vedettes à neutraliser. Pas possible non plus de m'attaquer à Michael Jackson, un autre s'en était chargé, c'en était fait de lui et il avait été coriace (51 ans le bougre !), le chasseur avait tardé à éliminer Bambi. Je décidai d'agrandir le club des 27, d'envoyer un artiste rejoindre Brian Jones, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison et Kurt Cobain. Quelle vedette revendiquait sa vingt-septième année ? Je fus inondée de joie quand je découvris qu'Amy Winehouse était née en septembre 1983 (une vierge qui n'en avait que le signe !) et que 2010 s'achevait ! Il me restait quelques mois avant septembre 2011 où elle arborerait ses 28 ans. Au travail ma vieille ! Et me voilà durant de longues heures à froncer la ride du lion, cligner des yeux, fabriquer ma boule de feu au creux de mon crane... je ne devais pas me rater car il ne s'agissait pas de lui envoyer une petite maladie mais bien une mort violente comme les autres de la confrérie des 27. Il y avait du lourd ici, dépression, alcool, tabac, drogue, boulimie... matière à charger la mule. Après cinq jours de concentration sans presque manger ni boire, seulement ruminer ma méchanceté intrinsèque, me voilà propulsant ma roserie satanique en direction de Londres où je savais, d'après les tabloïds, qu'elle résidait. La masse brûlante dut traverser la Manche puis la Tamise à toute allure (à moins qu'elle n'ait préféré utiliser le tunnel !) tant j'avais stratifié de mauvaises malices, un amalgame de saloperies, de pensées tordues, de fureur, de rage, de misère, de turpitude... façonnées de mes mains rugueuses sur le tour de ma perfidie en un conglomerat sphérique puant et féroce. Il m'a fallu attendre mi-2011 pour qu'éclate au grand jour ma super puissance. Le 23 juillet, Amy était retrouvée morte dans son appartement londonien, a priori, selon les journaux non avisés, en raison d'un fort abus d'alcool après une période d'abstinence. Ces idiots de journalistes ignoraient ma grandeur ! J'avais pitié d'eux.

Le temps a passé et j'ai exécuté un certain nombre de vedettes de cinéma et des chanteurs qui sont passés de vie à trépas en moins de deux. Essentiellement des vieux, car je suis plus forte sur le senior



que sur le jeune, même si j'ai excellé par le passé dans le club des 27. J'ai viré de nombreux voisins en leur lançant à la fois un mauvais sort et en les dénonçant à la police pour des faits graves ou supposés tels, que j'ai étayés ou provoqués, lesquels s'ajoutaient au crime de lèse-majesté à mon égard. Plus de douze ans d'exercice m'ont octroyé un beau CV d'ensorceleuse. Mon press-book est rempli d'avis de décès, de coupures de journaux de la presse people montrant des scènes de déchirures, des vedettes éplorées et des photos de terribles accidents de la vie courante ou routiers : j'ai un large palmarès de malfaisance.

Mais depuis quelques temps j'ai arrêté de lancer des mauvais sorts car, à dire vrai, je ne suis pas très en forme. Vertiges, nausées, maux de tête survenus quelques semaines auparavant et depuis vendredi dernier où ces andouilles de médecins m'ont enfermée dans un appareil supersonique, un diagnostic de glioblastome a été posé par l'un de ces ignares. Ce thérapeute, dont le diplôme est certainement issu d'une pochette surprise, m'a déclaré que cette tumeur maligne, infiltrante et lentement évolutive, était également dénommée astrocytome. Je suis prisonnière de cet hôpital, séquestrée par une équipe médicale incompétente, reliée à une perfusion qui délivre une potion afin de m'empêcher, j'en suis certaine, de poursuivre mon devoir. Tous ces docteurs n'y connaissent rien ; ils n'ont pas compris qu'en effet j'ai un astrocytome mais qu'il s'agit de la boule brûlante, un astéroïde, que je suis en train de fabriquer contre une nouvelle victime, l'apothéose de ma carrière, mon apostolat, une action au plus haut niveau, mais qui tarde à s'extirper (j'ai une sorte de constipation du cerveau).

Je ne vais pas garder enfermée ma puissance démoniaque, elle doit s'exprimer et pour ce faire je dois rentrer en ma tanière mais comment sortir de là ? M'enfuir, mais ce mal de tête est telle une couronne d'épines qui me cloue au lit, je porte ma croix.

Hier j'ai appris qu'une intervention chirurgicale avait été programmée qui devrait extraire la masse, m'a-t-on dit. Je vais donc bien finir par l'expulser d'une façon ou d'une autre cet astre maléfique et accomplir mon ultime mission : tiens-toi bien Macron, ta présidence ne tient plus qu'à un fil !



Dominique CHAGNAUD

## Le scorpion et la grenouille

La première chose qu'on voit, c'est un autocar bringuebalant, bondé, croulant sous des ballots et des cages à poules ; rafistolé depuis des siècles mais vaillant, il va la conduire de Douala où elle est en pension, dans sa famille à la Mission. Elle, c'est Hélène, la seule blanche, et le chauffeur l'a installée au premier rang : elle est la fille du pasteur tout de même ; elle a neuf ans. A côté d'elle, son boy : Moussa. C'est Moussa qui a payé les billets avec l'argent que lui a confié le pasteur. Ce n'est pas n'importe qui, Moussa, c'est le fils de Molumna, le Grand Griot, et il sera griot lui-même. Il a dans sa besace quelques bananes et des brioches pour le goûter, mais Hélène n'a pas faim. Hélène n'a jamais faim ; d'ailleurs elle est toute maigrelette.

A peine arrivée et, bien sûr, après les effusions de retrouvailles avec ses parents et avec son jardin. Après les révérences aux abeilles et aux capucines qu'elle a plantées l'année dernière, Hélène échange son austère et bleu marine uniforme de pensionnaire contre une salopette déglinguée et pendouillante : son costume de brousse. Cette salopette appartenait à son grand frère mort depuis longtemps. Il y a bien une photo qui trône sur l'harmonium mais le cliché noir et blanc, un peu tremblé, ne lui évoque rien. Elle était trop petite pour se souvenir. Elle se libère de ses tresses trop serrées et, secouant la tête, transforme sa chevelure en tignasse de sauvageonne.

Quelquefois Hélène a peur. Des peurs d'enfants assez communes. Le pasteur lui demande « De quoi as-tu peur mon enfant ? ». Il parle comme ça le pasteur, depuis qu'il a lu Jane Austen. Hélène a peur des lions ; on les entend rugir la nuit c'est vrai, mais la savane retentit aussi des barrissements des éléphants ou des hurlements si laids des hyènes ; non, Hélène c'est seulement les lions. Alors, ces soirs-là, pour la rassurer, Moussa s'installe devant la porte de la chambre d'Hélène, il brandit le bâton « Partir-les-lions » et dort sur un petit galetas de fortune. Moussa est partout chez lui, sauf à l'église ; il n'a pas le droit de dépasser le premier portail : il n'est pas baptisé, pas encore. Chaque dimanche il écoute la drôle de musique des blancs, hume l'odeur d'encens et se dévisse le cou pour apercevoir le paradis défendu où Mademoiselle Hélène chante en secouant pieusement les cerises qui ornent son mignon chapeau blanc. Avec la salopette, c'est la liberté. Des journées entières d'explorations et d'aventures dans ce terrain de jeux infini : l'Afrique, bordée par le village de Moussa, la forêt qui commence et le lac. Un lac immense appelé le Grand-Grand-Lac. Par temps clair on distingue presque les contours de l'autre rive... Hélène peut se baigner dans une anse protégée par des palissades des crocodiles et des « Rinos Féroces » comme elle dit. Moussa a peur de l'eau ; lui, il sait que c'est à cet endroit que le frère d'Hélène s'est noyé. Pas Hélène. Il reste au bord et supplie :

- Sortir de là Mademoiselle Hélène, déjà !

Après le bain, autre rite : l'histoire. Moussa entraîne Hélène dans leur petite crique et, tout en lui donnant son goûter, il lui raconte une des histoires qu'il a grappillées auprès de son père :

- Tu vois là-bas de l'autre côté ? Tu vois la tristesse ? C'est la fiancée du scorpion, la jolie qui fait comme ça coucou avec son dard qu'il promet des merveilles ! Mais ici c'est rien que du larmer ! Le scorpion, le fiancé de la jolie, il est pleurant beaucoup ! Le scorpion il fait les cent pattes, il connaît que le sable, pas l'eau. Il sait pas nager.

Comme toi, Moussa !

Oui ! Présentement c'est goûter, banane allez allez !

- Pas faim !  
 -Si faim ! Et moi je te dire la suite qu'elle est très, très !  
 - Ah oui ? Qu'est-ce qui arrive ?  
 - C'est gentille la grenouille qu'elle arriver en sautant très gaie. Elle voir le scorpion, elle demande : « mais quoiqu'y gna ? » Et le pauvre il s'explique qu'il peut pas recourir sa jolie la fiancée aux yeux de l'or à cause que y en a trop de l'eau du Grand-Grand-Lac. Et toi ? Tu manger ?  
 - Oui ! Continue ! Le scorpion, demande : « Comment sortir de là ? » Et la grenouille, elle sait ?  
 - Gentille la grenouille elle dit comme ça : « Toi monter sur mon dos et nous, pla pla pla, je remue bien toutes pattes et arriver là-bas ! »  
 - « A ces mots le scorpion ne se sent plus de joie ! » s'écrie Hélène qui a étudié La Fontaine à Notre-Dame de Sion.  
 - Et les voilà qu'ils presque au milieu déjà de Grand-Grand-Lac. Là-bas ça chanter, danser, bonheur, soleil ! Tam ! Tam ! Tam ! Mais, mais,... Oh ! Là! Là ! Qu'est-ce que se passe-t-il ? Sale bête le scorpion, il piquer gentille la grenouille !  
 - Ah ! Non ! Non ! Et alors ?  
 - Finir goûter comme ça je finir moi l'histoire !  
 Hélène s'empresse d'obéir et Moussa continue :  
 -Gentille la grenouille, elle mourir mais avant, elle dire au scorpion : « T'es bête ou quoi ? Si je mourrai, toi qu'est-ce tu faire, hein ? Tu te noyer. Alors ? Alors ? Pourquoi ? ». Et tu sais, Mademoiselle Hélène, tu sais qu'est-ce qu'il faire scorpion le trop bête ? Il baisser sa tête et il dire avec petite la voix : « Sais pas, moi, véritablement scorpion. » C'est mon le père , lui très immense, Molumna Le Griot qu'il dire : « Nous aussi, tout le monde, on parfois devenir le scorpion vraiment de nous-même ! » .  
 - Ah ! C'est triste ! Comment sortir de là alors ?  
 - Peut-être, Mademoiselle Hélène, peut-être tu savoir dans un jour nouvelle l'histoire, seulement peut-être hein ?... Ça y est le soleil il descendre, regarde le tout rouge sur Grand-Grand-Lac. Rentrer à la Mission : pour toi, le piano-piano ; pour moi, sous baobab très haut, aller pour j'écouter mon père.  
 Demain c'est dans petit !

\*\*\*\*\*

Jacques GONZALEZ  
*L'imposteur*

Luc découvrit le pouvoir des mots et la force du mensonge lorsque âgé de quatre ans, il persuada sa mère que son gâteau avait été mangé par Hélios, le boxer de la maison, et son père que des voisins les avaient invités tous deux à dîner. À son adolescence, l'idée de la tromperie avait pris racine dans son esprit, comme une ombre persistante qui le suivait partout. Ce n'était pas celle des autres qui l'obsédait, mais bien la sienne propre. Il était convaincu que derrière son apparence confiante et compétente se cachait quelqu'un qui trompait les autres en leur faisant croire qu'il était sûr de lui, alors qu'en réalité, il se sentait souvent perdu. Lycéen, il manquait de confiance en lui car il ne se pensait pas être à sa place au lycée. Il craignait de ne satisfaire ni les attentes de ses professeurs ni celles de ses parents. Aussi franchit-il le pas et un jour il « emprunta » le travail d'un autre qui lui valut les compliments de tous. La facilité de la tricherie l'incita à réitérer avec toujours le même résultat positif. Il s'installa donc agréablement dans l'imposture et continua ainsi jusqu'à la fin de ses études.

À sa majorité, il mit en ligne une vidéo sur YouTube dans laquelle il se présenta comme transgenre. Superbement transformé, si bien qu'aucune de ses connaissances ne le reconnut, il racontait son drame de se sentir femme prisonnière d'un corps d'homme. Il évoquait la chirurgie réparatrice, une vaginoplastie et militait ardemment pour la défense de toutes les minorités forcément victimes puisque minorités. Malgré un succès rapide, il disparut soudain de la chaîne laissant ses followers en plein désarroi. Cependant, chaque soir face au miroir, il scrutait son reflet où se devinait ses tracas. Son regard se fixait sur ses yeux comme s'il cherchait la vérité au plus profond de son être. Un malaise, accompagné d'une pointe de déception l'envahit. Il s'interpella, murmurant presque comme s'il avait besoin de se confronter à son propre mensonge :

\_ Qui suis-je vraiment ? Putain ! À quoi est-ce que je joue ? Pourquoi ?

Il prend une profonde inspiration, tente de se convaincre de sa propre valeur. Ses mains se crispent sur le rebord du lavabo :

\_ Merde ! Je me suis imposé des limites mais je vau mieux que ça. Moi aussi, j'ai de réelles capacités. En m'accapant le travail des autres je me mens à moi-même, je me persuade ne pas être aussi bon que ceux que j'admire. Pourquoi est-ce que je m'enferme dans cette prison de doutes ? C'est de l'auto-sabotage. Quel con je suis ! Ouais ! Je ne suis peut-être pas un génie mais je ne m'en sors pas si mal comme ça. C'est plus facile. Je suis pragmatique, voilà tout. Et puis, prendre des risques ça me donne une montée d'adrénaline. C'est jouissif et finalement, je contrôle. LoL.

Ces arguments révèlent une tentative désespérée de maintenir une façade de confiance, masquant les doutes profonds et l'auto-sabotage. Face au miroir, le fourbe continue à se convaincre que cette stratégie est la clé de son succès, ignorant les véritables opportunités qui pourraient se présenter s'il était prêt à relever des défis authentiques.

Il s'aperçut également qu'il s'imaginait redevable à ses parents depuis l'enfance et que sa réussite scolaire visait à leur propre réussite par procuration. Psychologiquement la tâche était très lourde et l'échec rédhibitoire. Pourtant ses parents n'avaient jamais exprimé de manière explicite la moindre attente à son égard. Mais son père le qualifiait depuis son enfance de double zéro, une façon assez perverse de lui infliger une blessure narcissique qu'il empêchait de cicatriser par des piqûres de rappel incessantes. Il influençait ainsi la manière dont son fils se percevait et le conduisait d'une façon perverse à une sous-estimation de ses propres compétences, donc à une perte de confiance et in fine, à une mésestime de soi.

Luc persista dans le mensonge autant par goût du risque que par paresse morale.

À chaque étape de sa vie, il avait réussi à dissimuler une anxiété profonde. Selon ses dires, il avait décroché des diplômes prestigieux. En réalité, il avait sollicité pour quelques centaines d'euros des fraudeurs spécialisés dans la création de faux-diplômes universitaires sur des sites internet ; il avait obtenu des postes enviables en prétendant avoir occupé des fonctions de direction dans des entreprises fictives ou implantées à l'étranger, détaillant des réalisations et des responsabilités qui correspondaient aux exigences des chasseurs de cerveaux.

Il avait même formé des relations amicales et amoureuses. Homme charismatique et séduisant, il avait réussi à gagner le cœur de Claire, femme attentionnée et compatissante que son empathie excessive allait conduire à l'épuisement émotionnel en raison du stress et de la détresse qu'elle percevait de mieux en mieux chez lui. Au début de leur idylle, il avait joué le rôle de l'homme idéal, lui offrant des moments romantiques, des gestes attentionnés et des paroles envoûtantes. Cependant, à mesure que leur relation évoluait, des signes subtils commençaient à émerger, suscitant le doute chez sa femme. Tout d'abord, elle remarqua des incohérences dans ses histoires. Il semblait avoir un passé flou et évitait souvent de parler de sa famille ou de son enfance. Lorsqu'elle posait des questions spécifiques, elle obtenait des réponses vagues et parfois contradictoires. Cela éveillait ses soupçons quant à sa véritable identité et ses antécédents. En outre, elle remarquait des comportements étranges comme des conduites d'évitement, une propension à la distraction et à la dissimulation. Il recevait des appels téléphoniques mystérieux et s'absentait fréquemment sans explication. Ces mystères

alimentaient les doutes croissants de sa femme : Avait-il une maîtresse ? Ils la conduisirent à se demander s'il était réellement l'homme qu'il donnait à voir.

Claire décida alors de mener discrètement son enquête. Elle effectua des recherches sur internet, mit à contribution les réseaux sociaux : Sur LinkedIn, elle parcourut des profils de personnes avec lesquelles il affirmait avoir travaillé et releva des incohérences dans les descriptions des projets et des postes. En creusant, elle constata que beaucoup de ces prétendues relations ne le connaissaient pas ou n'avaient jamais collaboré avec lui. Elle remarqua qu'il se vantait souvent de son expertise dans certains domaines sur X ou Tik Tok mais grâce à son enquête elle trouva des publications et des articles similaires signées par d'autres professionnels. La comparaison des dates et des contenus la convainquit que son mari avait simplement copié et collé des informations pour créer l'illusion de son propre savoir. Preuve supplémentaire de son incompetence. Elle fouilla dans ses cartons personnels et découvrit des documents contradictoires, des faux manifestes, des photos énigmatiques et des lettres suspectes. Les éléments ne concordaient pas et elle commençait à se rendre compte qu'il s'était créé une fausse identité. Il n'était pas l'homme qu'elle aimait.

Les questions persistantes de son épouse et la pression croissante lézardèrent le masque de Luc. Confronté à ses mensonges, il tenta de justifier ses actions, mais ses explications fantasques ne convainquaient pas. Finalement, elle réalisa qu'elle avait été séduite par un imposteur, un homme qui dissimulait sa véritable nature derrière un charme trompeur. Elle vivait avec un inconnu. Cette découverte la blessa intimement et entraîna une période de tristesse et de déception. Elle hésita à prendre sa décision par crainte de le faire souffrir. Elle se sentait malgré tout responsable du bonheur et du bien-être de son époux et ce fardeau sentimental la culpabilisait. Lorsqu'elle accepta son impuissance face à cette situation, elle comprit qu'elle devait sauver sa peau sinon elle risquait de se faire engloutir dans les énormes problèmes d'un autre. Elle le quitta. Malgré cet échec conjugal l'ombre de l'imposture persista, grandissante et insistante en Luc. Plus il répétait un mensonge, plus il l'intégrait dans sa propre perception de la réalité à laquelle cette fabulation finissait par se substituer. Il parvenait à se manipuler lui-même habilement en justifiant ses contrevérités et en construisant des arguments qui les confortaient.

Bien que cocaïnomane et addict aux mensonges, il ne parvenait pas à oublier la rupture avec sa femme. Certes il lui mentait mais pour une fois, par amour, convaincu que c'était la meilleure façon de la protéger, de protéger leur couple. Il espérait que sa démesure entretiendrait une passion mutuelle. Il acceptait l'idée de vivre dans un monde altéré par ses faux-semblants où les frontières entre réalité et illusion devenaient de plus en plus floues parce que son amour sincère le sauvait d'un naufrage psychique. La préservation de l'image idéale de son couple primait sur la réalité objective. Un jour, il crut même voir sa femme revenir vers lui, attirée par ses hydries. Il réalisa finalement qu'il s'agissait d'une hallucination causée par la drogue. Ce moment de lucidité empreinte de remords le frappa violemment, l'obligeant à affronter la dure réalité de sa situation et le poids de ses mensonges. Elle l'amena à résipiscence. Une question lancinante désormais l'entêtait : **comment sortir de là ?**

Une relation de travail lui suggéra d'intégrer un groupe de réhabilitation destiné aux personnes souffrant de troubles de l'identité. Au fur et à mesure que se déroulait le programme il comprit grâce à sa perspicacité que tous les participants, patients et personnel soignant, étaient également des imposteurs qui jouaient avec brio un rôle. Mais comme il excellait dans la duperie, il obtint le diplôme du « Meilleur Imposteur Réformé » transformant ainsi sa vie de mensonges en une parodie de rédemption, dans un monde où tout le monde ment.

\*\*\*\*\*

## Isabelle LAMBERT

### Domi

J'ai rencontré Domi été 1982, à l'usine Entremont-c'est-autrement-bon, où j'effectuai une énième mission intérim depuis l'obtention de mon bac G1, diplôme qui ne m'ouvrait pas les portes du travail comme stipulé sur la notice ! Bref, voulant au plus vite saisir ma vie qui passait, je travaillais d'arrache-pied pour économiser un petit pécule avant que de me lancer sur les routes, les routes de France évidemment ; j'avais l'ambition modeste et surtout la peur de rencontrer la mort avant d'avoir vécu... pleine d'envie, vide de courage. Nous approvisionnions la chaîne des petits fromages ronds sensés concurrencer les apéricube stars de l'apéro, pauvre Entremont, échec cuisant. On n'en trouve même pas d'image sur le net, ils ont tout effacé ! Bref, Domi et moi nous efforcions de suivre le rythme effréné des ouvrières qualifiées, en vain, irrémédiablement l'une de nous laissait choir une pile de boîtes et c'était la panique. Vite vite nettoyer, balayer, recommencer, nous rions tout en nous activant, complices. Notre amitié s'est approfondie au fil des jours, des semaines, des pauses ! Elle me fascinait, sa vie déjà bien remplie d'expériences, de rencontres, de boulots divers, de lieux exotiques. Je n'avais jamais bougé de ma petite ville, je rêvais d'être elle.

Un matin, elle m'annonce que nous n'allons plus nous voir, qu'elle quitte la ville, envie d'ailleurs. Ah ? Pour où ? Chépas trop, au feeling, je verrai, je prends la route la semaine prochaine, marre de cet endroit... J'étais secouée par la nouvelle, n'ayant plus trop d'amies, n'en ayant jamais trop eu je crois bien, j'allais la perdre... Quand elle me fit cette proposition inattendue : pourquoi tu ne viendrais pas avec moi ? Oh punaise ! Je n'en croyais pas mon ouïe ! Moi ? Mais heu oui, je ne sais pas, je veux dire, pourquoi moi ? Non pourquoi pas ? Voilà c'est ça que je veux dire, je te dis ça demain que j'y réfléchisse cette nuit ok ? En riant elle dit ok. Et nous reprenons le chemin de la chaîne où piaffaient les collègues. Le soir, excitée comme une folle, j'annonce à ma mère que je quitte la maison, que je pars vivre ma vie, où ça je ne sais pas, on verra, au feeling maman quoi ! Non pas toute seule, avec Domi, une copine, non tu ne la connais pas, mais ne t'inquiètes pas, elle est super débrouillarde, c'est une bosseuse, on trouvera des petits boulots, on va voir du pays, ça va être trop cool. Je t'écrirai, je te téléphonerai, allez maman arrête de pleurer, pense à mon rêve qui se réalise, mais non tu n'as rien raté dans mon éducation, c'est juste que je veux vivre libre maman, tu comprends ? Je reviendrai souvent, ne t'en fais pas. Ainsi fût actée la décision, dans la douleur pour une, le bonheur pour l'autre... Dès le lendemain je serrai fort Domi dans mes bras en lui disant, banco, on part toutes les 2, je ne savais pas comment sortir de là, grâce à toi, c'est fait, génial ! Heureusement, elle avait une voiture, car je craignais de faire du stop rapport à mon flip de mauvaises rencontres etc. quelques baluchons du chaud, du froid, du pratique, du solide et nous voilà parties. Je passe sur les adieux éprouvants avec maman, c'était horrible.

Nous chantions à tue-tête tout notre répertoire, Thiéfaïne, Higelin, Neil Young, Cat Stevens, Genesis, Barbara, heureuses de voir qu'on aimait les mêmes gens. En fait, on ne se connaissait pas, on se découvrait et ça nous plaisait. J'étais aux anges, enfin sur la route ! Nous avons fini par nous arrêter dans un petit village de Saône et Loire qui nous a plu d'emblée, nous avons mangé au café-restaurant- hôtel de la place et lié conversation avec la patronne. Elle nous a pris pour la nuit et nous attendait avec un solide petit déjeuner le lendemain pour des tuyaux concernant les petits boulots. Yes ! L'aventure se présentait bien dès le premier jour, qui plus heureuse que moi ? Nicole nous a présenté au Barbier, c'est son nom, un fermier du coin qui embauchait régulièrement des jeunots pour tuer et plumer des pigeons qu'il vendait au marché de Louhans chaque semaine, 2 francs le pigeon, Domi a immédiatement négocié, nous ça sera 3 francs ! Pourquoi donc ? Parce qu'on est des nanas et qu'on est plus délicates ! Il a ri et topé avec Domi ! C'est vrai que c'était délicat, il faut tirer

doucement sur les plumes car la peau est si fine qu'elle vient avec... Je m'appliquais, Domi les tuait, je ne pouvais pas, ben quoi ? On est délicate ou on l'est pas ! Malgré toute notre application, en une après-midi nous n'avions pas gagné la moitié à 2 de ce qu'on gagnait en usine toute seule... Il nous fallait d'autre chose à faire, ça n'allait pas suffire et surtout un logement à nous. Le Barbier nous a dégotté une bicoque pas trop insalubre pour pas cher, qu'on a briquée, colmatée, décorée, aménagée gaiement. Il nous trouvait des petites tâches chez les agriculteurs du pays, on a ramassé des cassis, framboises, quetsches, patates, oignons, On était toujours partantes pour quoique ce soit de susceptible de ramener des sous à la maison. On a fait les vendanges en Bourgogne, c'est à côté, j'y ai rencontré l'Aligoté et le Nuit Saint Georges, puis en Alsace, le Pinot Gris et le Gewurztraminer, et la bière aussi... On a eu des galères, mais pas des graves, des pannes, des pertes d'argent, des vilains machos mais que Domi sortent ses crocs et ils fuyaient dare dare. Une puissance cette nana, incroyable ! Je l'admirais tellement. De retour au village, j'ai bossé un peu dans un petit bar peu exigeant rempli de chasseurs et de petits vieux, ils me respectaient, c'était tranquille, j'aimais bien . Domi a trouvé des extras à faire en restauration sur Louhans, elle ramenait souvent des restes, ça allait, la vie roulait paisible mais pas monotone. On se parlait énormément, tant que parfois, même en société on voulait se dire des trucs mais les messes basses on ne pratiquait pas, alors on a eu l'idée de s'écrire, on avait 2 cahiers 1 rose et 1 bleu, de ces gros cahiers à spirales d'écolier à petits carreaux, on les a quasi rempli de textes, chansons, dessins, énigmes, pensées, collages, franchement, cette complicité-là, cette osmose dans l'amitié je ne l'avais jamais connu. On s'était fait des potes en vendanges et autres cueillettes qui nous rendaient visite de temps en temps des week-end, fiesta assurée, et parfois un câlin pour un soir. Pas d'attache, liberté chérie par-dessus tout !

Un jour de Février, abruptement, Domi m'annonce qu'elle va partir à Lyon voir sa sœur, qui a besoin d'elle pour garder son gamin car elle n'a plus de nounou. De quoi ? ? Une sœur ? Lyon ? Un gamin ? Tiens donc ! Au bout de 6 mois, je ne savais rien de cette part de Domi !? Je ne pouvais pas venir évidemment, c'était compliqué, blablabla. Pas de problème, j'ai un toit, des petits boulots, quelques amis, t'en fais pas, je vais survivre sans toi vilaine lâcheuse ! Non je ne dis rien de tout ça, je fais celle qui comprend tout, qui trouve ça normal, qui encourage et après tout, c'est un peu vrai. La voilà partie avec sa valise et sa voiture, je reste avec ma petite maison et mon vélo. Tout va bien, même si je souffre intensément de son absence, je noircis des pages du cahier bleu, le sien, j'attends des nouvelles tous les jours. Au bout de 6 jours, elle passe un petit coup de fil à Nicole la chargeant de me dire que ça allait prendre un peu plus de temps mais que ça baigne . Ben alors si ça baigne hein, hauts les cœurs ! Du coup je décide d'aller voir ma maman en train, pas mûre pour le stop, peur d'affronter les grands méchants loups qui sillonnent nos routes ! Maman est contente, moi aussi, mais je m'inquiète pour Domi, et je m'ennuie d'elle, de notre vie, et puis devoir suivre à nouveau des règles qui ne sont pas les miennes, ça me saoule vite. Je prétexte le boulot qui m'attend pour revenir au bout de 4 jours, espérant secrètement que Domi sera rentrée aussi. Mais non, elle ne revient pas, et je me sens de plus en plus bête, furieuse, idiote, perdue, malheureuse en somme.

Début mars, elle revient, je devrais hurler de joie, mais la froideur de son attitude me retient, je dis salut, elle dit salut, ça va, ça va, et puis plus rien, elle fume, elle boit du café, elle refume, je n'y comprends rien, où est ma Domi, ma sœur ? Comme 2 étrangères nous restons là, sans rien dire ! Dedans, je sais que je suis liquide, mais bravement je ne montre rien, j'attends, encore. Peut-être de graves soucis avec sa sœur ? Une dispute ? Un accident ? Un problème de santé ? Mille questions, zéro réponse. Même pas envie d'écrire dans le cahier, je n'ose pas le regarder posé devant moi, si elle l'ouvre elle saura tout de moi qui ne sait plus rien d'elle, non Domi, ne l'ouvre pas. Soudain elle se lève : allez viens on va au bar, je t'invite ! Je crois que j'y suis allée en volant ! Nous avons commandé un bon repas, bu de bonnes bouteilles, rigolé avec les habitués, Nicole, Barbier, comme si de rien n'était, je vivais l'instant, je ne pensais plus. Au matin, j'étais seule avec une gueule de bois carabinée. Une sensation de fin du monde m'étreignait le ventre, mais non, tu te fais des films. Dans la cuisine, nos 2 cahiers, le mien ouvert :

Amimour, je pars. Tu ne m'as rien fait, rassure-toi, c'est moi, je pars parce que c'est comme ça que je suis, je pars toujours, c'était bien mais c'est fini, je suis désolée, je t'aime ma petite sœur. Profite.

Ps : j'ai lu mon cahier...

Waouh ! La gifle ! L'uppercut ! Ben mon vieux, si je m'attendais à celle-ci ! Nan, c'est faux, j'y avais songé, refusant de m'attarder sur cette idée n'y voyant aucune légitimité, mais quand même, après tout ce qu'on avait vécu, partir et s'en tirer avec 3 pauvres lignes dans un cahier rose ! Quel manque quel manque quel manque de classe hein Higelin ?!

Bon gré mal gré, j'ai tenté de rester au village, mais le cœur n'y était pas, je traînais ma carcasse comme une vieille peau des semaines durant, la mine triste, sans allant.

Alors, je suis partie aussi, j'aimerais dire que j'ai bourlingué, roulé ma bosse, suivant les traces de Domi, mais ce serait mentir car je suis rentrée chez ma maman, réconfort, j'ai cherché du travail, docilement, mes rêves d'aventures à jamais envolés, j'ai passé des concours pour rentrer dans des administrations, j'ai mangé, bu, dormi, lu, pleuré, écrit, eu des pseudo ami(e)s, dansé, sauté, embrassé qui vous voulez, ri, chanté, crié, mais je n'ai pas eu la vie que je rêvais d'avoir. Le ressort était foiré, plus la niaque, plus la foi.

Domi tu as claqué la porte à la gueule de ma liberté si brutalement qu'elle ne s'est jamais relevée, tu l'as tué dans l'œuf, pauvrete, si jeune, si fraîche, les ailes vibrantes au soleil de la vie ! Saleté va !

Ps : j'ai brûlé les 2 cahiers...

\*\*\*\*\*



Paul LAUTIER

## Le mât de cocagne

Je suis dans un corridor étroit, bordé de deux haies si richement fournies qu'elles en sont totalement compactes et n'offrent aucun aperçu sur les autres allées de part et d'autre. Elles sont trop hautes pour que je puisse me surélever par-dessus. Pourtant j'entends des voix, des cris joyeux, des rires et j'entends des pas courir aussi. J'aperçois malgré tout, au loin, trônant sur une éminence, le mât de cocagne que nous devons atteindre et escalader pour décrocher le trophée convoité.

Je me trouve dans ce fameux labyrinthe végétal réputé inextricable. C'est Grégoire qui a eu l'idée de nous y amener tous et c'est d'ailleurs toujours lui qui a les idées auxquelles tous souscrivent, ou plus exactement toutes souscrivent. Il a du succès mon cousin... auprès des jeunes filles. J'avoue en être un peu jaloux, voire sacrément jaloux. Il sait être convaincant, même parfois un peu hâbleur. Il a le physique qui va avec, l'aisance d'expression et l'allure du jeune homme qui sait les choses. Bref, il est séduisant à leurs yeux. Quant à moi, voilà que je me retrouve dans ce dédale vert depuis quelques minutes déjà et que j'entends les filles s'esclaffer, se poursuivre, et quelques voix de garçons s'y mêler parfois, mais que je ne fais équipe avec personne. J'ai bien croisé Aurore et Julie tout à l'heure, mais elles semblaient déçues de n'être tombées, par hasard, que sur moi. Je crois d'ailleurs que Julie a tenté de faire rebrousser chemin à l'autre, mais trop tard, j'étais là, inévitablement là sur leur route.

- Tu as croisé Grégoire ? N'a pu s'empêcher de s'enquérir Aurore.

Grégoire, toujours Grégoire ! Mais ne voient-elles pas que son attitude n'est que vantardise et exubérance ! J'ai évidemment poursuivi mon chemin. Qu'allais-je m'enticher de ces deux péronnelles, quand bien même elles sont sacrément mignonnes ! Mais bon, je ne suis pas comme Grégoire, moi !

Donc, en solitaire, j'affronte bifurcations, tournants ou belles courbes qui aboutissent tous finalement dans une impasse. Je suis dérouté car lorsque je rebrousse chemin, je ne retrouve plus le point d'où je me suis égaré. Grégoire aurait-il la faculté de modifier le labyrinthe ? Ah... je deviens stupide à force d'être obsédé par sa personnalité dominante et c'est trop d'honneur à lui accorder que de voir les choses qu'à travers son prisme. Je suis moi. Donc j'avance, vers mon destin. Tiens, j'entends à nouveau Aurore et Julie. Apparemment, elles n'ont pas tellement plus progressé que tout à l'heure. Elles semblent discuter avec... oui c'est bien lui. Que ne le vois-je surélever sa tête

au-dessus des haies ! Mais, ma parole, ses deux groupies ont dû lui faire la courte échelle. Il redescend de son perchoir de luxe, car il a dû apercevoir Mathieu. Celui-ci est en effet dans mon couloir. Ah... il est avec Clémence. On dirait que ma présence les gêne. Décidément, ils réussissent tous. Mais, mon cher cousin est vraiment au-dessus des autres, mais je comprends pourquoi il réussit tant. Il s'appuie (dans tous les sens du terme) sur les autres, sur celles tombées sous son charme, ce qui lui permet de gagner encore plus d'aura vis-à-vis des autres. C'est un cercle aussi diabolique que pernicieux car un jour sans doute son piédestal s'écroulera-t-il. Enfin, cela m'est égal, disais-je. Je n'entrerai pas dans son jeu, je me ferais du mal à le critiquer.

Mathieu tourne en effet des talons en m'apercevant, comme si être dans ma ligne n'était pas bon signe. Qu'à cela ne tienne ! Je poursuis ma quête. J'avance à travers l'enfer vert, obsédant où on est aveugle mais où des voix sortent pourtant des feuillages intenses, comme celles de sirènes. Je tourne à droite, puis choisis la bifurcation de gauche un peu plus loin... je me suis fourvoyé. C'est encore une impasse. Demi-tour, il faut que je reprenne depuis la bifurcation et que j'essaie l'autre option. Mais je ne la reconnais plus. Je n'avais pas vu le chemin sous cet angle. Tant pis, je passe par là. Un choix draconien. Bon, à droite. Zut ! Encore une impasse ; mais j'y suis déjà venu ici. Franchement, je crois bien être un peu, ou beaucoup égaré cette fois.

Tiens, voilà Perrine ! J'avais oublié qu'elle était de la partie aussi. Elle ne semble pas tenter de m'éviter, elle. Tant mieux, je vais m'en approcher. Peut-être sait-elle s'il vaut mieux tenter de chercher le but, la colline au mât de cocagne, ou... la sortie.

J'avais aussi oublié son visage. Elle a un charme certes discret, mais sous ses lourdes et presque globuleuses paupières, ses grands yeux sont terriblement expressifs.

- Tu cherches Grégoire ? Fais-je d'un air déjà dépité.

- Pourquoi Grégoire ? N'est-il pas déjà arrivé au but ?

- Sûrement ? Tu l'as vu ?

- Je m'en doute. Je l'ai vu juché sur je ne sais qui... il a des alliées, ici.

- Oui, je sais vu aussi.

- Mais laissons-le tricher s'il tient vraiment à gagner. Ça le regarde. On est là pour s'amuser, me semble-t-il, fait-elle avec un sourire en coin.

Ses cheveux épars flottent sous les rayons dorés d'un soleil déjà presque rasant. Je ne me souvenais pas que sa peau si blanche fût autant constellée de petits grains de beauté, on dirait des taches de rousseur qui seraient saupoudrées de son cou innocent à son grand front studieux, dirait ce jeune poète qui vient d'être publié. Arthur... Rimbaud, je crois.

- Comment sortir de là ? Dis-je avec une pointe de regret.

Son regard est coquin, sans être aguicheur.

- Mais pourquoi sortir, puisqu'on a perdu la partie, autant prendre son temps... ça au moins, ne sera pas perdu. Tu viens voir avec moi si cette impasse en vraiment une ? ajoute-t-elle encore de sa voix grave, d'un ton direct sans être brusque, ni vulgaire.

Je lui prends la main, en me surprenant moi-même de cette effronterie.

Elle ne paraît pas étonnée ; je ne sais pas vraiment si c'est elle qui m'entraîne ou moi qui la conduis dans cette allée sombre... mais le labyrinthe est à nous.

Ce fut là notre premier baiser, je m'en souviens comme si c'était hier et ces instants sont restés éternellement gravés dans ma mémoire. Pourtant il y a de tout cela maintenant presque quarante ans. Et Perrine et moi sommes toujours ensemble, depuis cette fin d'après-midi d'été. D'ailleurs, nous aimons retourner de temps à autre dans ce parc, même s'il a perdu de sa fraîcheur et même si nous ne pouvons plus y gambader. Mais à nos yeux, il est et sera toujours le lieu de nos premiers ébats, le lieu magique de l'achèvement de notre tendre enfance.

\*\*\*\*\*

## Catherine LEGRAND

### Le point de non-retour

L'homme est toujours là, assis sur ce banc depuis la veille et il attend, enfin il semble attendre. Son regard vagabond ne s'arrête sur rien. Il se lève, fait quelques pas, ne s'éloigne jamais bien loin. Il a jeté l'ancre ici en sortant du train. Voyageur sans bagages, il n'a rien d'un clochard. Il est habillé sobrement d'un jean, d'une chemise à carreaux, d'un blouson en simili cuir beige et de chaussures de sport. Il a approximativement la cinquantaine, une carrure d'athlète, un visage rond et des cheveux bruns coiffés en brosse. La serveuse du café \_le Gambrinus\_ proche de la gare a vainement essayé d'établir un contact avec lui. Elle a cru deviner entre deux borborygmes qu'il se prénomme Georges, puis il a dit un mot plus audible, mais aussi mystérieux : » Pompe » D'un signe de tête, il l'a remerciée pour le café chaud et le sandwich, puis il est retombé dans sa léthargie, recroquevillé sur lui-même. Parfois il donne l'impression de chercher quelque chose dans sa mémoire, son visage exprime alors de la souffrance. Il jette des coups d'œil furtifs autour de lui.

Le patron du café décide de faire appel à l'équipe de la 'Maraude'. Il connaît bien ces professionnels ; ils font moins peur qu'une descente de police, de pompiers ou de gendarmes. Ils gèrent discrètement leur camionnette et approchent l'homme en douceur avec l'intercession de la serveuse. Il est hagard et se laisse faire. On cherche des indices dans les poches de sa veste et c'est dans une des poches arrière de son pantalon qu'ils dégotent le portable malheureusement déchargé. Ils conduisent ledit Georges à la gendarmerie, l'installent sur un fauteuil. Après le déverrouillage du portable, ils passent un coup de fil à la première personne mentionnée dans les favoris. C'est la femme de Georges qui répond. Elle explique que son mari, pompier à Lille, a quitté la caserne vers 20h30, il y a maintenant cinq jours en oubliant son portable professionnel dans son casier et qu'il n'est jamais parvenu à son domicile

« Je m'étonne qu'il soit descendu à Béziers, une ville que nous ne connaissons pas... Non, aucune famille ou amis dans les parages ! Aucun signe avant-coureur, il était en pleine forme, en pleine possession de ses moyens... Oui oui, je prends immédiatement le train. »

C'est grave, mais elle est soulagée, il va reprendre ses esprits, elle le connaît, il est fort. Madeleine aussitôt arrivée, se précipite vers lui. Il a un mouvement de recul, la regarde avec attention en cherchant des appuis autour de lui. Elle le prend dans ses bras, il n'a aucun geste en retour. Mais il veut bien la suivre. Il sent trop de tension autour de lui, et pour la première fois, il pleure. Non pas de gros sanglots, mais une petite pluie continue qui dégouline sur ses joues hérissées de poils drus.

Arrivés chez eux dans la banlieue résidentielle de Lille, il pénètre à la suite de Madeleine dans toutes les pièces de la maison avec les hésitations d'un étranger. C'est au tour des enfants. Eux tentent de l'appivoiser en douceur comme ils le feraient avec un animal un peu sauvage. Le chat n'est pas en reste, il rentre par la chatière et vient immédiatement se frotter contre les jambes de son maître. Et là, miracle, Georges le prend dans ses bras avec un soupçon de sourire ! Il a reconnu Filou, l'animal qu'il avait jadis sauvé des flammes.

Les jours et les mois suivants, il subit toute une batterie d'exams, de tests. Son encéphalogramme et ses divers scanners ne mettent en lumière aucune anomalie, aucun signe de détérioration cérébrale. Tous les spécialistes misent sur différentes approches comportementales et des exercices adaptés. Georges se soumet à un rythme effréné. Sur proposition du capitaine des pompiers, il continue à s'entraîner deux fois par semaine : footing, piscine. Son corps répond présent. Il s'applique à jouer les maris puisqu'il paraît que Madeleine est son épouse ! Filou reste le passeur d'espoir. C'est avec lui qu'il converse, qu'il progresse. Petit à petit ses synapses se reconnectent. Mais il n'arrive pas encore à se retrouver entier dans son ancien monde ; il est comme un puzzle éclaté. Madeleine respire un peu plus à chacune des étapes franchies. Elle garde toujours en tête cette question qui l'obsède : Mais pourquoi, bon dieu, est-il parti à Béziers. Pourquoi, pourquoi ?

Georges a retrouvé l'usage de la parole en grande partie grâce aux exercices réguliers effectués avec Paola l'orthophoniste. Madeleine a repris son travail à plein temps à la blanchisserie avec l'autorisation de s'absenter de temps en temps pour s'assurer que son mari va bien et n'a besoin de rien.

Raphaël et Elisabeth essaient d'être très présents auprès de leur père. Afin de fêter ses récents progrès, ils lui ont préparé une surprise : Un tablier de cuisine vert-forêt et tous les ingrédients nécessaires pour cuisiner une carbonade, sa spécialité. D'autant qu'il tient à faire lui-même son pain d'épices. Raphaël propose d'être sa 'petite main' Georges est resté concentré. L'odeur du pain d'épices a déclenché une vague d'émotion chez Madeleine qui n'a pas pu retenir des larmes. Il a eu l'air surpris en la voyant pleurer, toujours un peu perdu dans un ailleurs inaccessible.

Madeleine avait un peu de mal à comprendre le psychiatre. Il utilisait des formules un peu bizarres, alambiquées comme : La priorité pour le moment est de lisser ses angoisses. Votre mari a fait le choix de déléaturer la réalité pour se protéger. Vous avez peut-être des idées... Je suis en train d'essayer de le tirer d'un puits sans fond, il ne faudrait pas que la corde casse. Elle revenait de ses entretiens, chancelante ; heureusement elle pouvait en rire avec ses enfants. Ils l'avaient surnommé Oscar, car son nom polonais, une succession de consonnes, était imprononçable.

Georges, quand il est seul ou se croit à l'abri derrière son bureau consulte sans fin le même album de photos. Filou s'est couché dessus et a attiré l'attention de Madeleine. C'est l'album de famille de son mari. Il y a bien longtemps qu'il ne l'avait ouvert, pourquoi maintenant ?

A force de fouiller dans tous les recoins de la maison, Madeleine a fini par découvrir le portable de Georges enfoui dans la corbeille sous un tas de vieux papiers. Il doit présenter pour lui un danger, mais lequel ? Les mots du psychiatre trottent dans sa tête. Elle prend peut être un risque en tendant le téléphone à son mari, mais elle veut comprendre. Il l'a alors jeté loin de lui comme s'il s'agissait d'une grenade dégoupillée. Madeleine l'a récupéré doucement sans rien dire comme on ramasse un mouchoir, puis elle est passée à autre chose comme si de rien n'était. Affichant un air boudeur, Georges s'est renfoncé dans son fauteuil. Le portable était une pièce maîtresse, il fallait de toute urgence examiner ses entrailles pour percer le secret.

Profitant d'une absence de Georges parti s'entraîner à la caserne, Madeleine et les enfants disposent d'une heure. Les jours précédents sa fugue, et le jour de sa disparition, ils notent le même numéro de téléphone appelant d'un inconnu, un certain Joël Bourdichon. Madeleine tremblait à l'idée de tomber sur un mari jaloux ou sur une sombre histoire de dettes de jeux. Aussi c'est Raphaël qui compose le numéro, non sans une certaine appréhension.

\_ « Oui, j'ai à plusieurs reprises essayé de joindre votre père, car c'est mon frère. Je l'ai retrouvé après une longue et difficile enquête... Le silence s'épaississait entre Raphaël et son interlocuteur. Madeleine arracha le téléphone ... » Mais mon mari n'a jamais eu de frère, vous devez faire erreur, c'est un fils unique ! »

\_ « Je veux bien le croire, madame, mais il a été adopté. J'ai pour ma part passé quelques années ballotté de familles d'accueil en familles d'accueil. Cela n'a pas été le cas pour Georges qui a eu la chance d'être adopté tout de suite. J'ai pu me procurer tous les actes. Notre mère biologique n'a pas accouché sous x et son nom de famille a été biffé seulement au moment de l'adoption. Elle s'appelle Mercedes Alvares et je venais lui dire qu'elle habitait à Béziers quand je n'ai plus eu contact avec votre mari.

\_ « Vous êtes fou de lui avoir asséné pareille nouvelle comme ça au téléphone. Vous êtes responsable de son état ! Vous ne savez sans doute pas, mais il s'est retrouvé en gare de Béziers après votre coup de fil, assis sur un banc dans un état proche du coma. Il commence seulement à parler. Le choc l'a ébranlé au point qu'il ne nous reconnaissait plus ! »

\_ « Madame, je suis profondément touché. Je ne savais pas. Je pensais que ses parents adoptifs lui avaient révélé ses origines, enfin ce qu'ils pouvaient en savoir, c'est-à-dire bien peu. J'étais tellement content de lui faire part de mes recherches et de le rencontrer par la suite, s'il l'avait voulu. Notre mère biologique a eu deux filles, des demi-sœurs qui habitent aussi dans la région. Et encore désolé

pour mon manque de...de » La communication fut interrompue. Un silence pesant s'installa. Que faire de ces révélations ? Le psychiatre est prudent ; il ne faut pas que la corde casse !

Maintenant ils se souviennent. Au décès accidentel de ses parents, il y a maintenant bientôt huit ans ! Il avait eu un malaise, suivi d'un état dépressif et d'un bref épisode de confusion. La vie avait repris son cours. Ils s'étaient installés dans la maison de papitou et mamitou plus vaste et plus confortable. Pour Georges, il n'était pas question de modifier quoi que ce soit dans l'agencement des lieux, il était chez lui ! Mamitou était artiste peintre et sculptrice et ses œuvres sont toujours accrochées aux murs. Madeleine a investi le grenier pour en faire un cocon douillet où elle peut donner libre cours à ses propres créations. Sa belle-mère était admirative de ses somptueux patchworks colorés. Elles se sentaient proches. Le beau père était plus réservé, presque froid, en tous cas impressionnant. Pourquoi des gens aussi cultivés, intelligents avaient ils choisi de mentir par omission ? La psychanalyse était passée par là et Freud n'était pas un inconnu ! Que risquaient-ils ?

Georges est agité, sans préambule il fait glisser son portable devant son psychiatre, manière de lui faire comprendre ; maintenant à vous de jouer ! Au fil des séances, le seau remonté du puits sans fond se déverse à flots continus. Oscar prend tout, démêle, canalise. Il continue à lisser tout en décochant des uppercuts pour le faire réagir.

A la maison, c'est aussi le grand déversoir, plus personne n'est censé ignorer l'histoire et le profond sentiment de trahison qui le mine. Il prend toute la place, l'atmosphère devient de plus en plus lourde, épaisse, suintante. Madeleine se réfugie dans son atelier. Georges tourne en rond jour et nuit.

\_ « J'en ai marre, je veux reprendre le travail ! »

\_ « Il te faut l'accord de la médecine du travail, tu le sais, et tu prends encore des tranquillisants ! »

Georges approche sa direction, il sait qu'il sera mis dans un placard. Mais on lui propose de devenir instructeur. Ma foi, à près de cinquante ans, ce n'est pas si mal. Il rentre beaucoup plus tôt à la maison. Il fait l'effet d'un lion en cage, toujours à rugir et à tourner en rond. Madeleine regrette l'autre, celui qui était jovial, aimant, toujours prêt à faire des plaisanteries. Ses collègues non plus ne le reconnaissent pas. Les enfants ont tout essayé, sans résultat. - Waouh Waouh, s'exclament-ils, ça va être chaud ! Comment sortir de là ?

Ils décident un samedi soir de frapper un grand coup ensemble : « Tu ne vas pas passer toute ta vie à ruminer cette histoire et à nous faire payer tes pots cassés. Maman n'en peut plus !

\_ « Mais oui chéri, reprends contact avec Oscar et décide-toi à téléphoner à ce Joël Bourdichon si ça peut te faire du bien ! »

Georges devient ce torrent de larmes qu'aucune digue ne peut canaliser. Elisabeth a une intuition. Elle allonge son père sur le canapé et avec douceur s'applique à lui faire des massages sur le visage, par petites pressions sur les tempes et le front ; elle l'enveloppe d'une serviette chaude et le laisse au calme. Il revient à lui, apaisé, et serre très fort sa fille dans ses bras.

La famille rassemblée est prête à affronter la venue de ce Joël Bourdichon. Georges est bien entouré, une sorte de barrage contre le pacifique !

Il a franchi le seuil à pas comptés, ce petit monsieur à moitié chauve, ce fameux frère biologique, déjà bien ridé à la peau bien mate. Après avoir fait par le menu l'exposé de son enquête, il n'a pas voulu garder ça pour lui, et simple question de curiosité, il voulait voir à quoi ressemblait ce frère à l'identité biffée d'un trait de plume. Visiblement Joël n'avait pas eu de chance, comme il l'avait déjà dit, mais par un heureux hasard il avait été pris en main par des maîtres, compagnons du tour de France. Il avait appris la taille de pierre et découvert la solidarité. Un terrible accident sur un chantier l'avait laissé pour mort, mais il s'était relevé. La ressemblance entre les deux frères n'était pas flagrante ; la peau mate peut être. La vie était passée par là avec son lot de souffrances

\_ « Non, je ne souhaite pas t'accompagner à Béziers, pas envie de rencontrer cette femme ! » le courant est un peu passé entre les deux hommes, une sorte de tension alternative.

Georges ne ressent plus aucune empathie, il se sent creux, sans aucun désir, aucun courage non plus. Il est comme un chien noyé emporté par des eaux boueuses. Sa tête bourdonne d'acouphènes. Il ne

dort plus. Une nuit il sort faire quelques pas dans le jardin, pénètre dans l'atelier de sa mère, referme la porte en bois du cabanon.

Au petit matin, ne le trouvant pas à côté d'elle, ni dans la maison, Madeleine s'affole. Elle sort dans la rue, fouille dans son sac pour prendre son portable. Elle téléphone, renouvelle son appel pour localiser son mari. Pas dans la maison ... À proximité de l'atelier alors ? Devant la porte, le chat... ah ! Georges, Georges... Mon chéri !

Georges s'est donné la mort avec la pointe d'un rifloir, un des outils de sculpteur de sa mère. Sans un mot d'adieu ! Il a décidé, par une belle nuit d'été, de biffer sa vie.

\*\*\*\*\*

## Bernard MARSIGNY

### L'aphasique

Il y a une semaine, lorsque j'ai débarqué dans cet hôpital, les infirmières ne savaient trop où me loger. Même si mon séjour devait être assez bref, il était tout de même préférable de me proposer un lit. Mais il y a des jours où il y a embouteillage.

-On n'a qu'à le mettre avec « la phasique », avait proposé la Chef. Si ça ne va pas on le changera demain ou après-demain.

Comme je n'avais rien à dire, on m'a donc dirigé vers « la phasique ». J'ai trouvé cependant un peu étrange qu'on veuille me mettre avec une personne de sexe féminin. Quant au terme de « phasique » qui caractérisait la personne en question, je l'entendais pour la première fois et il n'avait pour moi aucune signification. J'ai donc suivi l'infirmière en toute confiance et me suis retrouvé chambre 240 avec un petit vieux comme compagnon de misère. « La » phasique était en fait « un » phasique. J'avais dû mal entendre ce que disait la Chef.

-Bonjour, ai-dit en arrivant.

Il m'a regardé avec un air de parfait crétin et d'imbécile heureux mais n'a pas répondu.

-Ça va ? Ai-je demandé.

Rien, aucune réaction du phasique. J'ai pensé que, parti comme c'était parti, j'allais avoir avec ce bonhomme de longues et enrichissantes conversations philosophiques pour égayer nos soirées communes.

Je n'ai pas insisté.

A 18h on nous a servi le repas du soir. J'ai mangé sans rien dire. Mon voisin aussi, plongé dans sa gamelle. Lorsque la femme de charge est venue reprendre les plateaux il s'est mis à grogner que c'était : paaas ...bon.... gueuuu..lasse ! tou gueuuu...lasse !

- Allons, allons a fait la dame, on se calme, hein Pépé !

Pépé phasique s'est tu.

A n'en pas douter l'élocution de ce monsieur posait quelques problèmes.

L'infirmière de garde est venue ensuite nous distribuer les remèdes du soir. Elle a eu droit elle aussi à un vibrant : « gueu...lasse ,en veeu..eux.. pa », suivi de : « tit aaa...lope ! »

Elle ne s'est pas démontée, et nous a souhaité de faire un gros dodo !

Il a répondu par un « paaas dooo..do.. ri..en a fout.. ! »

Avant d'éteindre je lui ai souhaité une bonne nuit. Il émit un vague grognement.

Le lendemain, lorsque le toubib est passé pour la visite du matin, il n'était pas plus disposé à lui répondre.

-Alors Pépé, on a bien dormi ?

-En... fous, a répondu ce dernier.

-Et on a bien déjeuné ce matin ?

-Men..en fous, a répété le pépé.

-Bien, je vois que tout est normal, a commenté l'interne, Vous n'oubliez pas de prendre vos cachets, hein Pépé ?

-Men..een fou..ous , s'est énervé le phasique et il a ajouté « ééé..gage... koo..naaar !

Tel fut mon premier contact avec cet étrange voisin de chambre. Je me suis cependant habitué assez vite à ses silences, à ses sautes d'humeurs et parfois aussi à sa conversation morcelée et télégraphique. Par moment il m'aurait presque fallu un traducteur pour le comprendre.

Et puis un soir, sans explication, il a retrouvé pour me parler une élocution parfaitement normale. Le voile s'est d'un coup déchiré.

-Mais... tu parles normalement ? Me suis-je étonné.



-Evidemment que je parle normalement. Ça fait même 75 ans que je parle normalement.

-Mais je croyais que...

Il s'est mis à rire.

-Eh oui, tout le monde ici croit que...mais tout le monde se trompe...et toi aussi...

Cela fait une semaine que nous sommes ensemble et effectivement, moi aussi, je me suis fait piéger. Je suis admiratif.

- Alors là, ai-je dit, chapeau l'artiste !

- Merci, camarade ! Et il m'a salué comme tout artiste salue à la fin de son spectacle.

-Bon, il serait peut-être temps que tu m'expliques ? Tu ne crois pas ? C'est quoi ce cirque ?

Il est onze heures du soir. Plus personne ne passera dans la chambre. Chacun est dans son lit. Les lumières sont éteintes. Nous avons tout notre temps, lui pour tout me raconter et moi pour l'écouter :

- Cela fait pas mal de jours que je suis entré ici. Tu as sans doute remarqué comme la vie à l'hôpital est intense, palpitante et pleine d'imprévu. Tu sais d'avance à quelle heure tu devras manger, à quelle heure tu devras dormir, te laver, aller pisser et prendre ta température. A ce rythme tu résistes quelques semaines, voire quelques mois et puis un jour tu te dis que tu te fais « royalement chier » ! Alors tu es prêt à faire n'importe quoi pour casser la routine.

-Tu n'as pas de famille ?

-Si hélas... et ça n'arrange pas les choses.

Il n'a rien dit d'autre et a poursuivi :

-Donc un jour j'en ai eu marre et je me suis concocté un petit A.V.C perso.

- ???

-Rassure-toi, A.V.C signifie pour moi : Arrêt Volontaire de Communication ! J'ai tout simplement choisi de ne plus parler. Ou du moins de modifier ma façon de m'exprimer, en un mot de parler de travers. J'ai décidé de présenter tous les signes de l'aphasie. Ce mot savant vient du grec « a » privatif et de « phasis » qui signifie la parole. Pour faire simple et pour te citer les termes exacts : « l'aphasie est une atteinte du langage et une fluence verbale effondrée ». Je traduis : tu as une élocution laborieuse et hautement perturbée. Tu as en plus du mal à finir tes phrases. En gros, tu parles comme un débile pas totalement fini de faire. Devant un tel désastre il n'est donc plus question de te soutirer des renseignements sur ta santé, sur ta famille, sur ton présent, sur ton passé ou sur tout autre sujet. Tu es incapable de répondre convenablement et de soutenir la moindre conversation. Et comme un être normal ne discute pas avec un mongolien du langage, on te fout une paix royale.

-Mais comment en es-tu arrivé à tous les berner à ce point ?

-Ce ne fut pas si simple. Une fois ma décision prise, et avant de me lancer, il m'a fallu peaufiner mon personnage de type douloureusement atteint par la maladie. J'ai longuement travaillé en douce mon élocution d'handicapé. J'ai appris à tordre la bouche au bon moment, à couper mes phrases quand on s'y attend le moins, à me mettre en rogne devant mon incapacité à m'exprimer clairement ou à me faire comprendre. Lentement, en élève appliqué, je suis entré dans mon rôle. J'ai mis au point mon nouveau langage. Et un jour je me suis senti prêt à entrer en scène. J'ai pensé qu'il était temps que le rideau se lève : Le phasique nouveau était né !

-Et ils ont tous marché ?

-Et comment ! Un type qui décapsule tous les mots avec autant de facilité, qui les ampute systématiquement, qui les mutile juste assez pour les rendre encore compréhensibles, ça mérite qu'on s'y intéresse. Et c'est ce qu'ils ont fait. Je suis devenu très vite le centre d'intérêt de tout le service. J'ai gagné d'un coup en importance. Il faut les comprendre. La veille ils voyaient encore en moi un vieil universitaire qui exprimait sa pensée avec précision et le lendemain matin ils avaient sous les yeux l'homme de Roswell dans tous ses états. J'ai eu droit à la commisération de tout le corps médical qui, compte tenu de mon élocution fragmentée et fâcheusement dysprosodique, a vu dans mes symptômes une manifestation évidente d'aphasie. J'étais assez fier de moi ! J'avais atteint mon but. Pour tous j'étais désormais « l'aphasique du second étage ». Ça sonne bien, tu ne trouves pas ? Il

faudra que je songe à le mettre sur ma carte de visite, si je rentre un jour chez moi... et si mes métastases m'en laissent le temps.

- Et ensuite ? Ai-je demandé.

-Ensuite ils ont fait cercle autour de mon lit. Ils voulaient comprendre les raisons de cette perturbation linguistique soudaine. Pour les uns j'avais sans doute fait un léger A.V.C, mais un vrai celui-là. Pour d'autres peut-être un petit infarctus. On pouvait encore penser que j'étais tout simplement en bonne voie d'Alzheimerisation. Je les ai laissés totalement libres de leur diagnostic. Ils n'ont eu qu'à choisir. Ce n'était pas mon problème...

A ce moment il a arrêté son récit. On a entendu l'infirmière de nuit qui se pointait. Elle a allumé. Aussitôt l'aphasique s'est mis à hurler : « Umièèè..re . féch...iiié ...ooo..nasse ! »

C'était très convaincant.

Elle n'a pas insisté et a battu en retraite. Elle a l'habitude avec lui.

Nous avons repris notre conversation sans plus tarder.

-Mais jouer au con n'est pas aussi facile qu'on le croit. Heureusement dans ma jeunesse j'ai fait beaucoup de théâtre et j'étais un spécialiste des rôles de crétins, de demeures, j'étais même génial dans le rôle de l'imbécile irrécupérable. Cela m'a énormément servi. Je me suis beaucoup entraîné. Pour réussir il était indispensable de prendre le temps de peaufiner son personnage. J'ai à ma disposition tout un stock de phrases apprises par cœur et bien rodées. Je n'improvise jamais. Je peux à peu près tout me permettre et tout leur dire. Si je veux faire un compliment à une infirmière je lui susurre avec un beau sourire qu'elle est : uper meee.table...uper ...igno...nne ou hhhache..ment ...ai..sable. Généralement elle comprend. Si je veux montrer ma désapprobation je me contente d'un « cuuuu..lé » bien appuyé ou d'un « iien aaa foout » . Ils comprennent aussi. Mais la plupart du temps ils ne font même plus attention à ce que je peux dire. Ils ne m'entendent plus. Je suis un cas lourd, irrécupérable. On doit soit m'abattre, soit faire avec. Pour l'instant ils font avec. Mais Ils ne sont pas sûrs à 100°/° de leur diagnostic. Pour l'instant ils ne saisissent pas tout du fonctionnement atypique de mon cerveau. Et, entre nous soit dit, ces Messieurs ne sont pas prêts d'y arriver.

Voilà, tu sais tout, a-t-il annoncé.

Il y a eu un grand silence.

- Pourquoi m'as-tu raconté tout cela ?

-Tu as été sympa avec moi, tu ne m'as posé aucune question à la con. Tu m'as accepté tel que j'étais avec mon « handicap ». J'ai apprécié. Et la seconde raison c'est que demain on me transfère dans une maison de repos. C'est une bonne chose. Je commençais à m'ennuyer ferme depuis le temps que je suis ici. Je me suis demandé **comment sortir de là**. Et j'ai trouvé la réponse : les emmerder le plus possible ; c'est ce que j'ai fait et ça a marché. Je vais enfin changer de domicile. Ils veulent voir si, avec le calme, mon état peut s'améliorer. Les pauvres ! Je sens que mon aphasie chronique n'est pas prête de me quitter. J'ai eu trop de mal à la mettre en place. Mais ça me fera toujours six mois de rab, juste le temps de trouver une autre idée intéressante pour foutre la pagaille là où je vais. Ah ! Une dernière chose : l'aphasie dont je suis sensé souffrir s'appelle en fait « l'aphasie de Broca ». J'ignore qui est ce monsieur, mais cette appellation ne pouvait pas mieux tomber, car je m'appelle moi-même ...Brocat... Monsieur Gaston Brocat... mais avec un « t » pour être exact !!! Sacrée coïncidence, non !!!! C'était vraiment un truc fait pour moi. Tu ne crois pas ?

Le lendemain, lorsque les infirmières sont venues le chercher, l'aphasique leur a servi en guise d'adieu, une magnifique tirade, un peu difficile à suivre mais digne de Cyrano. J'ai admiré l'acteur dans ses œuvres. Dans son langage à lui il leur a donné à comprendre qu'elles étaient « dooo..aable », et puis « téé ..en..tilles », et puis « té ..péééten..te », qu'il était bien « tist..de.. pu , les voi.. » qu'elles

allaient lui « aaannn...ké ..o..coup » et qu'il leur « vére des kat... ostales delà ou k'il aaa..lé » et qu'il les « braaa..sait tou.. ben fo.. »

Elles n'ont sans doute pas tout compris, mais elles étaient bien émues.

Pour un peu j'aurais applaudi la performance. C'était du grand art ! Il avait dû répéter son texte toute la nuit.

Ensuite il est venu vers moi. Je lui ai souhaité un bon rétablissement.

-Meeer...chiii, aaa..marad.. cha..aa...iraaa , a-t-il tenu à articuler bien fort.

Nous nous sommes virilement serré la main et à voix basse il a ajouté : « Je trouve que tu ferais un très bel aphasique, toi aussi...songes-y, mon petit !!!

\*\*\*\*\*

José MARTIN

## Le canthare d'Étrurie

### 1<sup>er</sup> prix adultes

Souvenez-vous ! Ce virus sournois échappé d'un laboratoire au fin fond de l'Asie qui se propageait inexorablement en tous lieux. Traversant les océans, parcourant les immensités terrestres, il entraînait sans frapper dans les demeures s'acharnant à épuiser nos souffles, ruiner nos respirations. Cruelle visite à l'improviste qui emportait les plus vulnérables vers ces contrées d'où l'on ne revient pas. Aux affres de la maladie s'ajoutaient moult inquiétudes allant de la peur de la solitude liée au confinement, au clair-obscur sur l'utilité de se faire vacciner, en passant par la crainte de tomber sur la patrouille en période de couvre-feu. Même dans nos campagnes cévenoles où la nature règne en maître, il arrivait de se fondre en tapinois derrière un fourré au moindre bruit de voiture de peur qu'elle ne fût celle des gendarmes. Que d'ennui et de frustration dans cette assignation à résidence ! Mais que faire, sinon attendre des jours meilleurs ? Alors, quand les premières lueurs vinrent percer l'obscurité, quand la bataille finit par sourire à l'humanité grâce aux barricades dressées par la communauté de nos soignants, une envie, que dis-je une idée fixe, s'empara de nous tous : sortir, plus encore... Partir ! En épluchant les annonces des agences de voyage, Alix avait déniché, pour à peine une centaine d'euros, un aller-retour à Olbia, petite station balnéaire du nord de la Sardaigne. Plages paradisiaques, grand soleil, vent frais en fin de soirées... De quoi tordre définitivement le cou à ce satané enfermement. Ce jeune étudiant en dernière année de Master Journalisme quitta donc son Pont-de-Montvert natal pour s'envoler, au début de l'été, vers un prometteur séjour sur la côte sarde. Avec une certaine anxiété toutefois puisqu'il s'agissait là de son baptême de l'air et notre reporter en herbe ne put s'empêcher de penser, au moment du décollage, que même si sa dernière heure n'avait pas encore sonné, ce serait peut-être celle du pilote. Mais le vol se déroula sans encombre et, une heure plus tard, l'appareil se posa sur la piste d'Olbia.

Descendu dans un hôtel proche du port, le jeune homme consacra sa première journée à parcourir la ville. Explorant les quartiers les plus reculés, arpentant les moindres ruelles, Alix faisait partie de ces pèlerins convaincus que tout endroit exhale un parfum que l'on ne peut sentir qu'en se fondant dans ses infimes recoins ; percer l'intimité d'un être ou d'un lieu reste le seul gage d'authenticité, pensait-il. C'est en tout cas ce qu'il éprouvait lorsqu'il étreignait le tronc des châtaigniers bordant la ferme familiale qui l'avaient vu grandir. A travers leur écorce, il pouvait ressentir comme un appel à la sagesse. Il observa la cité, s'efforça d'en comprendre les coutumes, les mouvements, les rituels des bateaux qui rentrent au port ou qui le quittent, livrant leur âme à la mer... On pouvait, dès lors, passer aux délices de Capoue.

Le lendemain, le programme démarra dans la plus pure tradition héliotropique. Les flots bleu turquoise lui tendaient les bras, alors il s'y jeta, s'y abandonna, ne revenant sur la plage que pour s'allonger sur le sable qu'un soleil furieux aimait à chatoyer. En fin d'après-midi, il prit le temps d'une marche, le long de la corniche surplombant la mer. La lumière déclinait, l'astre regagnait ses quartiers. Le jeune homme regarda l'orange sanguine s'engloutir dans l'onde et l'horizon s'éteindre lentement. Comment ne pas s'émerveiller devant pareil spectacle ?

Le jour suivant, Alix se rendit au port et loua auprès d'un magasin de nautisme du matériel de pêche et une barque équipée d'un petit moteur. De quoi aller taquiner la daurade ou le sar dans ces eaux réputées de la Méditerranée. Cela le changerait un peu des truites frétilantes que son père et lui parvenaient à extirper des courants tumultueux du Luech. Et voilà parti notre marin d'eau douce le long de la côte, jetant tantôt l'encre pour immobiliser l'embarcation et ouvrant le pick up du moulinet pour faire descendre l'esche dans l'espoir d'attiser les convoitises d'un gros poisson. Mais les heures s'égrenèrent et toujours pas l'ombre d'un sparidé. Au loin, une forme rocheuse émergeait de la mer :

une île ! Alors, vous savez bien, le matelot écarquillant les yeux et criant « TERRE », vous la connaissez cette pulsion qui le pousse inexorablement à accoster sur son rivage ! Alix non plus ne put échapper au chant des sirènes qui lui murmuraient d'aller voir de plus près ce monticule défiant l'étendue marine. Il lui fallut un bon quart d'heure avant d'atteindre son but. L'endroit était sauvage : quelques oliviers et de rares cyprès noyés dans un piètre maquis battu par les vents salés. Au centre de l'île, un amas de pierres dont certaines donnaient l'impression d'avoir été taillées pour une construction. Une conjecture qui se vérifia par la suite lorsque le jeune homme, arrivé au pied du tas de pierres remarqua la présence d'un trou béant de bon diamètre. D'emblée, il crut à une fosse quelconque mais à y regarder avec attention, sa forme circulaire régulière et l'agencement de ses parois ne laissaient planer aucun doute : il s'agissait bien là d'un puits. Et un beau ! Cinq mètres de profondeur, voire six.

L'après-midi prenait son quart sous une chaleur de plomb ; le soleil étincelait fièrement au zénith décochant ses flèches de clarté, inondant de lumière tout ce qui pouvait l'être, jusqu'au puits frappé par quelques rayons indiscrets qui permettaient d'en entrevoir le fond. En se penchant, Alix fut intrigué par une sorte de tige recourbée qui dépassait de terre. Trop plate pour une branche, trop claire pour du métal. Mais de quoi pouvait-il s'agir et surtout... Comment sortir de là le mystérieux objet ?

Notre jeune touriste retourna au bateau et revint avec la canne à pêche. S'en suivit une épreuve d'adresse consistant à réussir à passer l'hameçon autour de la tige, un genre de pêche au canard dans la pénombre. Après plusieurs tentatives, l'objet fut enfin accroché. Alix ferra ; le scion se courba ; la prise resta enfoncée dans le sol. Alix ferra à nouveau, plus fort ; le scion se tordit à la limite de la rupture mais rien ne bougea laissant augurer une nouvelle bredouille. Oui mais connaissez-vous les cévenols ? On aime à raconter que pour vivre dans les vallées profondes et fouler les pentes abruptes ils ont appris l'obstination. Sans doute la raison pour laquelle le garçon décida de descendre au fond du puits. Comment ? En utilisant le cordage qui servait à amarrer la barque. Cordage qu'il noua fermement autour d'un oléastre bien enraciné et qu'il laissa tomber dans le trou. Un double tour passé autour de sa ceinture lui permit d'atteindre le sol en rappel sans trop de frayeurs. L'objet était prisonnier d'un lit de vase colmatée par le temps. A l'aide d'un caillou pointu, il gratta tout autour jusqu'à le libérer puis le rangea dans le sac à dos qu'il avait pris soin d'emporter. Restait l'étape la plus délicate : la remontée. Une ascension qui ne lui faisait pas peur, lui qui partait régulièrement à l'assaut du Rocher du Trenze avec ses amis férus d'escalade. A moitié parcours, le pied d'Alix se déroba sur une pierre mal scellée, le faisant pivoter et heurter la paroi avec son dos. Néanmoins, il réussit à se stabiliser, retrouver une prise et sortir à l'air libre. Arrivé au bord de l'eau, il trempa l'objet dans la mer pour le débarrasser de cette croûte terreuse qui l'enveloppait. C'était un vase en céramique avec deux poignées, des signes gravés sur son flanc et décoré d'une peinture représentant un cheval ailé. Par chance, le choc contre la cloison à l'intérieur du puits s'était avéré sans gravité : à peine un léger éclat sur le museau du cheval.

Non loin du port, à quelques pas du musée archéologique et de l'hôtel dans lequel il logeait, se trouvait « *Il tessori di Olbia* », modeste magasin d'antiquités mais sentait bon l'ancien. L'endroit idéal pour rencontrer la personne capable d'éclairer un néophyte sur sa trouvaille. Une employée le reçut, lui précisant que l'antiquaire ne reviendrait que tard dans la soirée, retenu par un salon dans la capitale sarde et l'invita à lui confier le vase.

Le lendemain, Alix se présenta au magasin. Un homme de la cinquantaine, cheveux poivre et sel et moustache en croc s'avança et lui demanda dans un français presque parfait :

- Bonjour, c'est vous qui avez apporté la poterie ?
- Oui, je pensais que vous pourriez me renseigner sur ce genre de vase.
- Ce n'est pas un vase mais un canthare.
- Un quoi ?
- Un canthare. Une coupe, si vous préférez, dans laquelle on versait le vin pour le maître de maison dans l'Antiquité.
- Ah ! Et ça a de la valeur, un canthare ?

- Le vôtre est une reproduction, bien sûr, mais plutôt de bonne facture. Les couleurs de la décoration sont réussies et le motif bien choisi. Dans la civilisation étrusque, le canthare au cheval ailé était strictement réservé à un haut dignitaire. On le peignait à la gloire du dieu Neptune qui protégeait les bateaux. Si vous le souhaitez, je pourrais facilement vous le vendre. La clientèle pour ce genre d'article est facile à trouver.
- Et pour combien ?
- Environ une centaine d'euros !

Après un bref moment d'hésitation, Alix remercia l'antiquaire mais repartit avec la coupe avec la ferme intention de l'offrir à sa tante Hortense. Celle ou celui qui avait le malheur d'entrer chez tante Hortense ne savait plus s'il se trouvait à l'intérieur d'une maison ou d'un vide grenier. Meubles, tables, étagères, bureaux : toute surface était jonchée de bibelots de tous genres, de toutes formes, prêts à valdinguer au moindre geste brusque. Ce canthare ferait son bonheur, à n'en pas douter.

Ne dit-on pas que la nuit porte conseil ?

La veille du départ, Alix éprouva le plus grand mal à trouver le sommeil. Encore l'avion ? Encore le pilote ? Pas vraiment ! Il se souvint de son arrivée à l'aéroport, du bagagiste entassant les valises contenues dans la soute dans son véhicule de transfert, puis déchargeant les mêmes valises les unes sur les autres dans le hall de l'aérogare. Quelles chances de survie pour ce malheureux canthare dans ce bric-à-brac ? Aussi, avant d'embarquer, le jeune homme poussa une dernière fois la porte du « *Tessori di Olbia* » et céda à l'antiquaire le canthare pour le prix convenu qui, ma foi, rembourserait le billet d'avion. Il en profita pour dégoter un souvenir dans une boutique voisine pour Tante Hortense.

L'été toucha à sa fin, sonnait la rentrée universitaire. Alix reprit le chemin des amphithéâtres. Après les cours, l'étudiant avait pour habitude d'aller acheter le journal et de le feuilleter à la terrasse d'un café. C'est à la page *Art et Culture*, qu'il put lire l'article suivant :

#### VENTE RECORD CHEZ CHRISTIE'S

Lors d'une vente aux enchères à Londres, un collectionneur qui a souhaité garder l'anonymat, s'est adjugé un canthare datant du VII<sup>ème</sup> siècle avant J-C pour la somme record de 80000 livres sterling. Une pièce unique à l'effigie d'un cheval ailé qui, d'après les inscriptions figurant sur le flanc de la céramique, aurait appartenu au roi étrusque Tarquin l'ancien. Une vente record qui s'explique aussi par l'état de conservation quasi-parfait de cette terre cuite : à peine un léger éclat sur le museau du cheval.

\*\*\*\*\*

Françoise PANTEL

## Voyage au bout de moi-même

J'émergeai d'un sommeil lourd, cotonneux, certainement induit par des médicaments. Autour de moi, un environnement aseptisé, froid, à la lumière crue.

Pas moyen de me souvenir de quoi que ce fut. Même mes sens les plus primaires ne pouvaient me renseigner : mes narines étaient obstruées par un corps étranger que je n'identifiais pas encore, je sentais dans ma bouche comme un drôle de goût chimique. Je soulevai les paupières à grand peine et pris conscience que je me trouvais dans une chambre d'hôpital. Mon regard se porta sur mon bras droit, douloureux, et j'en compris la raison : une perfusion était plantée dans l'une de mes veines. Tout à coup, les événements me revinrent par bribes...

J'avais été admise, quelques jours plus tôt, dans ce centre hospitalier universitaire très réputé du sud de la France, afin d'y subir une batterie d'exams, qui, je l'espérais, expliqueraient la dégradation de mon état de santé au cours des mois précédents.

Pendant mon séjour, un après-midi, j'avais été prise de violentes céphalées, suivies de vomissements. Un aide-soignant avait fait preuve d'une grande célérité en répondant à l'appel de ma voisine de chambre, car je n'en avais pas eu la force, et de beaucoup de perspicacité, certainement liée à une bonne connaissance de son métier, en me transportant tout de suite jusqu'au département d'imagerie par résonance magnétique.

Après quoi, j'avais gagné un service de neurochirurgie où l'on avait tenté, au cours de la nuit, de me soulager, à grand renfort de médicaments divers et variés, tous plus inefficaces les uns que les autres. Le matin, après des tests ophtalmologiques, le médecin était passé et avait pris la décision d'intervenir au niveau de mon cerveau.

Non, nous ne nous trouvions pas au cœur d'un film d'horreur ! Tout était bien réel. Compte tenu de mes limitations physiques, j'avais énormément investi dans mes capacités intellectuelles et là, tout risquait de s'effondrer si j'avais affaire à quelqu'un d'incompétent, car, en définitive, je ne connaissais absolument pas ce spécialiste. Certes, il avait l'air sympathique et m'avait inspiré confiance, mais, comme dit l'adage, l'habit ne fait pas le moine.

Je me réveillai peu à peu et constatai tout d'abord que je n'avais plus mal au crâne. C'était vraiment formidable ! Au fil de la journée, l'on m'autorisa à avaler quelques gorgées d'eau, puis à m'alimenter légèrement et, le soir, je pris un repas normal.

Lorsque la nuit vint, je tombai aisément dans les bras de Morphée.

Le lendemain, je me sentais plus que remise, comme si j'avais recouvré toute l'acuité de mes facultés. Le chirurgien revint dans l'après-midi et m'asséna un terrible coup sur la tête, qui avait déjà décidément beaucoup souffert : s'il n'opérait pas, sur la moelle épinière cette fois, je risquais de ne plus être capable de me mouvoir ou même d'être paralysée. Il m'expliqua qu'une très ancienne cicatrice, datant de ma naissance et située au niveau des vertèbres lombaires, s'était calcifiée avec le temps et qu'il allait tenter d'y remédier.

J'étais effondrée, partagée entre le désir de guérir, celui de ne surtout pas tomber dans un état de dépendance encore pire que celui que je connaissais, celui de la peur et me demandais **comment sortir de là**, lorsque mon regard se posa sur des mémoires dont je m'étais munie mais que je n'avais pas encore lues : «Biographie d'Anton Darkness».

Je suis une grande amatrice d'onirique, d'irréel, d'étrange, sous quelque forme que ce soit, et ce livre retraçait la vie d'un réalisateur dont j'ignorais tout.

Je plongeai dedans, non seulement au sens propre et au sens figuré, puisqu'une sorte de tourbillon qui semblait sortir des pages, m'aspira. Je fus prise de vertige et je me retrouvai non plus entre les quatre murs de l'aquarium aseptisé décrit plus haut, mais dans une rue très animée d'une ville qui semblait être Londres au début du 20<sup>e</sup> siècle. J'entendais le bruit des sabots des chevaux sur les pavés

mouillés, les exclamations des cochers de fiacres, des vitriers, des ouvriers qui partaient pour l'usine. Et puis, comme une voix, en arrière-plan, qui me narrait l'histoire et commençait ainsi...

Comme son nom l'indiquait, Anton Darkness n'était pas une lumière.

Issu d'un père britannique et d'une mère russe, il ouvrit les yeux dans une maternité d'un quartier pauvre de la capitale britannique.

Fallait-il voir dans sa naissance comme un mauvais signe du destin ?

En tout cas, l'on ne peut pas dire qu'elle se déroula sous les meilleurs auspices.

Et là, à nouveau, changement de décor, toutefois moins violent et prolongé, puisque mes pieds décollèrent du sol et que j'atterris dans un misérable appartement.

Une jeune femme seule pleurait, en se tordant de douleur. A son ventre gonflé, je compris qu'elle était sur le point de mettre son enfant au monde. Ce qui se confirma, puisque je vis s'écouler du liquide entre ses jambes : la poche des eaux venait de se rompre. Elle parvint tout de même à me dire qu'elle se prénomma Anna et me demanda d'aller prévenir son amie, habitant à quelques mètres, sur le même palier.

Je frappai à la porte qu'elle m'avait indiquée. Emily, une personne un peu plus âgée, arborant chapeau, écharpe, manteau élimés, et qui donc s'apprêtait visiblement à partir, me fit entrer. Elle l'avait entendue gémir et s'était préparée à l'accompagner.

Nous regagnâmes le taudis, aidâmes Anna à enfiler quelques vêtements chauds et sortîmes dans la venelle en la soutenant, car elle n'avait plus la force de faire un pas, jusqu'à l'établissement de soins encore rudimentaire, heureusement tout proche, où elle fut rapidement prise en charge.

L'accouchement s'avéra extrêmement pénible et dura des heures.

Nous attendions dans la pièce exiguë où avait été conduite Anna avant d'entrer en salle de travail, lorsqu'une infirmière nous prévint que le bébé se présentait par le siège.

Qui plus est, une panne d'électricité compliqua les choses.

Enfin, l'enfant arriva sain et sauf, même s'il était quelque peu maigre, preuve patente de l'alcoolisme chez l'un des ascendants, ici, son géniteur, qui avait quitté le domicile conjugal, il y avait des mois de cela.

Anna resta là quelques semaines, le temps pour elle de se remettre.

Quant à moi, j'avais été gentiment invitée par Emily, dont j'apprenais à partager, jour après jour, le misérable quotidien. L'ordinaire de cette épouse déjà mère deux fois se résumait aux travaux ménagers. Je l'aidais de tout ce que je pouvais, allais régulièrement faire les courses à la modeste épicerie située juste au bas de la rue, fort peu approvisionnée il est vrai, mais qui contribuait amplement à nous nourrir chaque jour. Cette expérience me permit non seulement de côtoyer les gens qui habitaient ici, mais aussi de mieux appréhender le décalage qui existait entre la vie que j'avais connue et la leur. Au final, je m'estimais extrêmement chanceuse. Doublement dirais-je, car surtout, je pouvais à nouveau me déplacer sans peine ni douleur, ce qui ne m'était jamais arrivé.

Pour l'instant, je me trouvais dans l'impossibilité de trouver une justification logique à ce phénomène. Nous rendions régulièrement visite à Anna et lui apportions surtout quelques gourmandises, susceptibles d'améliorer un peu son alimentation insuffisante.

Au cours d'une entrevue, un soignant nous expliqua qu'Anna était totalement remise et qu'elle sortirait dans les jours à venir.

C'est ainsi que nous allâmes la chercher et que nous l'emmenâmes jusqu'à son logis.

Elle tenait son fils étroitement serré dans ses bras.

Maman, isolée déjà à cette époque, sans aide sociale ni économique, elle devrait subvenir seule à leurs besoins.

Fort heureusement, l'époux d'Emily, employé dans une teinturerie, parla d'elle à son patron qui la recruta.

Certes, elle rentrait éreintée le soir, mais ramenait un salaire dont elle était fière.

Emily et moi veillions sur le nourrisson pendant la journée.



Les années passèrent.

Lorsqu'Anton atteignit l'âge de cinq ans, Anna refusa de le faire embaucher à son tour et choisit de l'envoyer en classe.

Déjà, l'enfant était triste, renfermé, ne jouait pas avec les autres et préférait s'isoler dans un monde intérieur.

Il semblait toujours dans les nuages.

Au fil des jours, je m'étais beaucoup attachée à lui, car je partageais ses traits de caractère et sa souffrance.

Puis, vint le moment où il fut censé assimiler l'écriture et la lecture.

Il rencontra d'énormes difficultés au niveau du graphisme.

Par contre, il maîtrisa très rapidement le déchiffrement des lettres. Ainsi, le pays merveilleux des mots s'ouvrit à lui à l'âge de six ans.

J'avais vécu tout cela bien avant lui.

Une bibliothèque trônait au fond de la classe.

Il en dévora le contenu à une vitesse folle.

Déjà, il adorait les récits bizarres, mystérieux.

Cette grande armoire abritait quelques bandes-dessinées.

Il découvrit «La famille Addams» et vibra littéralement au rythme de leurs aventures.

Il s'identifiait à Mercredi, la gamine brillante mais marginale, totalement incomprise.

Les mois s'écoulèrent doucement.

Il devint un adolescent encore plus compliqué que les autres.

Tel Mercredi justement, il se vêtit de noir de pied en cap.

Il prétendait que son apparence était en phase avec ses états d'âme.

De plus en plus seul, sans copain, ni copine, il plongea dans une profonde déprime.

Je déployai tous mes efforts pour tenter de le tirer de là, d'autant que nous avions ces prédispositions en commun, et tentai d'amorcer des discussions avec lui, mais c'était peine perdue.

Heureusement, il eut l'idée de coucher dans un cahier ce qu'il ressentait, sous forme de contes gothiques. Cela le soulagea temporairement.

Une fois, je fus comme inspirée et, avec Emily qui bénéficiait exceptionnellement d'un jour de repos, nous le traînâmes jusqu'à un humble cinéma de quartier. Là, il eut une sorte de révélation devant le «Nosferatu», de Murnau.

Il consacrerait son existence à réaliser des films.

Seulement voilà, aucun établissement dispensant cet enseignement n'existait encore en Angleterre.

D'autres séances furent organisées où nous nous rendîmes à intervalles réguliers.

Au terme de l'une d'elles, nous eûmes une discussion avec le projectionniste.

Il nous apprit qu'il connaissait un réalisateur qui transmettait son savoir auprès de jeunes avides de création. Il nous organisa un rendez-vous, qui arriva, par bonheur, le vendredi suivant.

L'établissement dans lequel il faisait part de ses compétences se situait à proximité de chez nous. C'était un homme charmant. Nous lui parlâmes de la passion qu'Anton nourrissait pour la lecture, l'écriture et surtout de son coup de foudre pour ce que l'on appellerait plus tard le septième art. Il accepta de le prendre comme élève et nous nous nous mîmes d'accord : il commencerait la semaine suivante, et pourrait rentrer tous les soirs à la maison.

Grâce à son labeur, Anna avait amassé un pécule qui avait fructifié et qu'elle utilisa pour financer les études d'Anton.

Peu à peu, nous vîmes sa transformation : il s'habitua à échanger, à faire confiance aux autres, devint beaucoup moins mélancolique, replié sur lui-même. Et puis, il nous gratifiait de toutes les notions qu'il engrangeait : la photographie, le développement, le tirage, les caméras, le procédé d'enregistrement du son, le montage, la mise en scène, la rédaction de scénarios, la réalisation, le budget, le rapport d'exploitation.

Inutile de préciser qu'il ne vibrerait, encore et toujours, qu'en élaborant des scénarii. Pour cela, des cahiers entiers y passaient.

Nous étions tous extrêmement fiers de lui.

En un clin d'œil, Anton sortit son premier long métrage, d'abord diffusés dans des locaux encore confidentiels.

Mais il ne se découragea pas pour autant et poursuivit ses efforts.

Quant aux enfants d'Emily, ils étaient également devenus de jeunes adultes.

Sa fille embrassa la carrière d'institutrice et son fils, qui possédait des capacités intellectuelles moindres, celle de contremaître dans la manufacture où s'épuisait son père.

Un jour, Anton qui avait achevé son cursus, nous apprit que, pour la première fois, son œuvre allait être distribuée dans plusieurs pays, dont la France et l'URSS.

A ces mots, Anna fondit en larmes et nous raconta qu'elle avait quitté son pays, il y avait longtemps de cela, pour l'amour d'un anglais, rencontré à Moscou.

Elle éprouvait de la nostalgie pour le bercail qui lui manquait tellement.

Elle ne se l'était jamais avoué, écrasée qu'elle avait été par le poids de ses épreuves.

Emu par cette révélation, ne connaissant absolument rien de ses origines, Anton décida que nous l'accompagnerions tous dans ce voyage.

Au terme d'un périple en avion à travers l'Allemagne, la Pologne, nous arrivâmes à destination.

Dans la capitale soviétique, nous fûmes logés dans un hôtel cinq étoiles, à l'architecture triste. Cependant le service y était raffiné, impeccable.

La première se déroula dans un immense théâtre, comble. Ce fut un triomphe ! Nous fûmes conviés, ainsi que toute l'équipe, à un extraordinaire dîner. Anna, Emily, sa famille et moi, de condition ouvrière, étions gênées et ne nous sentions pas à notre place.

Nous passâmes un mois dans le pays. Anna rendit visite aux siens, dans un hameau, à proximité de Moscou.

Arrivée sur place, elle était très intimidée et n'osait franchir le seuil de la maison.

Une jeune fille lui ouvrit la porte. Même si le temps avait fait son œuvre, Anna reconnut le visage de sa sœur cadette et la serra fort dans ses bras.

Cette dernière nous précéda à l'intérieur de l'humble isba traditionnelle.

Là, nous fîmes la connaissance de ses parents, âgés, et de son frère.

Le samovar se mit à chanter doucement sur le vieux poêle à charbon et, autour d'une tasse d'un merveilleux thé noir aux arômes de citron et d'orange, nous racontâmes nos vies, chacun à notre tour. Les minutes s'égrenaient, il nous fallait songer à prendre congé, regagner nos pénates et préparer nos bagages, car le départ était prévu pour le lendemain, mais nous nous promîmes de nous écrire régulièrement.

En grande amatrice de dépaysement, j'avais adoré ce circuit. Cependant, il m'avait donné à réfléchir : j'étais très heureuse, mais qu'en était-il des miens ? Comment avaient-ils réagi à ma brutale disparition et surtout, de quelle façon avoir de leurs nouvelles, étant donné que nous ne vivions pas à la même époque ? J'étais perplexe.

A moins d'utiliser le livre comme Portoloin, comme dans «Harry Potter» ?

«Mais voyons, cela relevait du délire!», me disais-je, pour me rassurer sur mon état mental.

Tatiana, la fille d'Emily, était une avide lectrice.

Un jour qu'elle était partie pour l'école et que je rangeais sa chambre, je tombai sur un recueil qui allait peut-être résoudre mon problème et me ramener à la période d'où je venais.

Il s'agissait de «Métropolis», de Théa Von Harbou.

Avant de m'immerger à l'intérieur, je pris la précaution de griffonner ce court message sur une petite feuille, au cas où : «J'ai conscience que ces paroles vous paraîtront hallucinantes, mais vos parents sont au courant depuis toujours. Je suis arrivée chez vous par accident. Je vivais dans le futur. J'ai été heureuse à vos côtés pendant toutes ces années, cependant, mes proches me manquent, tout comme

vosre mère a pu le ressentir pour les siens. Je vais donc les rejoindre. Je vous dis, non pas «Adieu», mais «Au revoir» et vous souhaite le meilleur. Votre amie Frances.»

Je pliai le message en deux, le posai sur la table de nuit, ouvris le roman, et, tout comme au début du récit, le même souffle de vent me souleva et m'emporta.

A peine avais-je repris ma respiration, mes esprits, que je regardai autour de moi.

Le paysage avait radicalement changé : je retrouvai le cadre que j'avais quitté il y avait déjà si longtemps : des immeubles tout droits, percés d'une myriade de minuscules fenêtres, un flot ininterrompu de voitures qui me frôlaient, vrombissaient, klaxonnaient, des gens pressés qui, parfois, s'invectivaient, et puis, de la musique ! Mais comment nommait-on ce style, déjà ? J'avais oublié. Cela me revint : du slam ! En plus, j'aimais beaucoup ! Il s'agissait de l'un de mes artistes préférés dans cette catégorie : «Grand Corps Malade».

J'essayai de me diriger vers l'endroit d'où provenait le son et arrivai justement au pied de l'une de ces tours.

Un groupe de jeunes, désœuvrés, discutaient en fumant.

Tout en ayant conscience que ce que j'allais leur demander leur paraîtrait sans doute bizarre, je me lançai : «Pouvez-vous me dire où nous trouvons ?»

L'un d'eux répondit : «Vous êtes dingue, ou quoi ? Vous ne savez pas où vous êtes ?

- Non». Bien sûr, je ne leur racontai pas mes mésaventures, mais simplement que j'avais beaucoup bourlingué et avais quelque peu perdu mes repères.

Ils me crurent et celui qui avait parlé reprit : «Vous êtes à Nîmes, dans le Midi de La France.»

Il m'avait bien semblé que ce quartier ne m'était pas inconnu. J'y avais séjourné entre 1986 et 1987, alors que j'étais encore étudiante. Il n'avait pas tellement changé.

En possession de ces renseignements, je les remerciai, pris congé et rejoignis un abri où j'attendis patiemment le passage du bus qui me déposerait à la gare SNCF.

De là, je pourrais prendre un train qui m'emmènerait jusqu'à ma demeure.

Quinze minutes après, je descendis et pénétrais dans le grand bâtiment.

Des effluves de café et de croissant chauds vinrent me chatouiller les narines.

Je les suivis et elles me conduisirent jusqu'à une sorte de coin bar, où je pus faire une courte pause, me restaurer avant de poursuivre mon voyage.

Je me dirigeai vers le hall et consultai le tableau indiquant l'horaire de départ des trains. Le prochain était prévu dans dix minutes. J'empruntai l'escalator et atteignit le quai. L'express régional était déjà en place. Je montai dans le compartiment, m'installai confortablement et m'endormis.

Toutes ces aventures m'avaient épuisée.

La voix du contrôleur annonçant que nous arrivions à la prochaine gare me réveilla. C'était là que je voulais m'arrêter.

Je sortis dans le couloir, ouvris la porte.

J'étais enfin chez moi !

Après un court instant d'hésitation, je pénétrais dans notre maison, gravis les marches jusqu'à l'étage et frappai.

La silhouette de mon frangin, comme auraient dit les adolescents que j'avais rencontrés, se découpa devant mes yeux. Quelque peu interloqué en me voyant mais en même temps très heureux, il m'étreignit.

J'entrai et retrouvai ma mère, qui se mit à pleurer, ainsi qu'un magnifique garçonnet. Il s'agissait de mon neveu, qui avait bien grandi !

Je leur relatai l'intégralité de mes pérégrinations, qu'ils eurent beaucoup de mal à croire. Je le comprenais aisément. Ils furent surtout très étonnés de me voir marcher, ce qui s'avérait impossible lors de notre dernière rencontre.

Je peinais à trouver une explication et celle à laquelle j'étais arrivée n'était forcément pas rationnelle : les livres faisaient découvrir aux gens dotés d'une imagination fertile, des univers inconnus. Quant à ma guérison, elle demeurait un mystère.

J'achevai la lecture de la biographie d'Anton. Les miens l'avaient récupérée lorsqu'ils avaient débarrassé mes affaires. Je découvris qu'il était passé de l'ombre à la lumière, en concrétisant ses idéaux, devenant un metteur en scène, de genre fantastique, renommé.

Son exemple me poussa à matérialiser les miens et, quelques années plus tard, non seulement je publiai une autofiction, mais ouvris un cabinet d'art-thérapie, avec un peintre, une sophrologue et une psychanalyste.

Qui plus est, j'organisai des parcours dans l'imaginaire avec certaines personnes que j'accompagnais. Cela me permit de revoir régulièrement mes amis et de suivre la carrière de cet homme passionnant que j'avais vu naître.

Au cœur de notre société agitée de maints soubresauts, qui nous paraît bien souvent si laide, cruelle et injuste, il est indispensable de nous ménager un espace vers lequel nous pouvons aller et nous réfugier lorsque tout va vraiment très mal. Non pas pour fuir le réel, mais pour nous en extraire temporairement, nous évader et avoir une sorte de bulle. Ce n'est que lorsque nous avons retrouvé un peu de sérénité, que l'on est en mesure d'appréhender les événements, d'y réfléchir et, pourquoi pas, ajouter notre pierre à l'édifice, notre petite touche de couleur, comme le ferait un peintre sur une toile. Et puis, même si nos premiers pas dans cette vie ont été difficiles, notre avenir compromis, soumis à des montagnes d'interdictions, de découragement, il nous faut poursuivre inlassablement notre route, c'est cela qui est passionnant !

Il est capital de faire nôtres les paroles d'un chanteur que j'apprécie infiniment : Même si «**les fées, soi-disant magiques, ont loupé ton berceau**», il te faut aller «**au bout de tes rêves, tout au bout de tes rêves, où la raison s'achève**.»

\*\*\*\*\*

## Vincent PENCHINAT

### Libérations

#### 3<sup>ème</sup> prix ex aequo

Ils ont débarqué ! Ils ont débarqué !

François accourait, dans un état d'excitation extrême, continuant à crier la nouvelle que venait de lui apprendre le vieux Marcel en sortant du bistrot : “ C'est le débarquement ! ” avait-il hurlé, ajoutant sur le ton de la confiance que même la presse collabo le reconnaissait malgré la censure ! Ainsi lisait-on dans “Le Matin” qu'en Normandie avait eu lieu une “tentative de débarquement d'une certaine ampleur”, mais que “de puissantes formations dans l'embouchure de l'Orne étaient taillées en pièces” ; un autre article sous le titre : “les libéra-tueurs” évoquait plus longuement les “récents bombardements effectués par des aéronefs anglais et américains” ayant causé dans plusieurs villes normandes “d'énormes dégâts et de très nombreuses victimes civiles”. Il y avait aussi un “solennel avertissement du Chef de l'Etat” invitant les français à la discipline en obéissant aux ordres du gouvernement. Mais le vieux Marcel, dont tout le monde savait qu'il détenait un poste de T.S.F. habilement soustrait aux réquisitions, disposait, grâce aux émissions de la B.B.C. qu'il parvenait à capter, d'informations introuvables dans les journaux autorisés : la “tentative de débarquement” était à l'évidence une opération de grande ampleur sur les côtes normandes où les armées anglo-américaines avaient réussi à installer de solides têtes de pont après avoir neutralisé, au prix de lourdes pertes, une bonne partie des défenses allemandes : pas de doute, le débarquement tant espéré et maintes fois annoncé et reporté était en cours.

Rentré à la maison, François annonça à ses parents la nouvelle qu'ils semblaient ignorer. “Je suis au courant, dit calmement son père, mais l'affaire n'est pas gagnée! Le mur de l'Atlantique construit par les allemands sera difficile à franchir et les avions américains n'effectuent que des bombardements à haute altitude qui atteignent rarement leurs cibles ; ce sont les civils qui en font les frais. Rappelle-toi ce qui s'est passé à Nîmes il y a deux semaines à peine : près de trois cents morts, des civils pour la plupart ; même l'hôpital a été très gravement endommagé”. Sa mère, de son côté, fit remarquer qu'un débarquement en Normandie ne changerait guère le quotidien dans les Cévennes ... et elle poursuivit, se lamentant une fois encore sur les difficultés qu'elle avait dû surmonter pour trouver quelques pommes de terre, trois courgettes et un demi-litre de lait ...

Pour François, c'était la douche froide ! Quelle déconvenue, quelle déception ! Si enthousiaste à l'annonce du débarquement et si heureux de partager la nouvelle, il ne comprenait pas que la perspective tant espérée d'une libération du pays, fût-elle encore lointaine et sans doute douloureuse, n'éveille chez ses parents qu'une sorte d'indifférence blasée, comme s'ils ne voyaient dans les événements à venir qu'un dérangement de leur quotidien. Il savait son père toujours fidèle au vieux maréchal en dépit de la tournure des événements et comprenait qu'il n'ait pas pris le risque, à son âge, de mener des actions de résistance et, d'une certaine manière, il lui en était reconnaissant car depuis le début des hostilités la famille avait vécu dans une relative quiétude ; mais il lui était douloureux de voir ses parents installés dans l'acceptation de la défaite et de l'occupation du pays et ne pas se réjouir d'un événement qui annonçait enfin une possible victoire ; il le déplorait d'autant plus que la situation avait bien changé depuis la déroute de juin 1940 et le recours au maréchal : l'accroissement de la répression contre tous les ennemis réels ou supposés, et, plus encore,

l'impitoyable traque des juifs montraient suffisamment que la honteuse collaboration du gouvernement avec l'occupant s'était accentuée, même après l'invasion de la zone sud qui marquait pourtant la rupture de la convention d'armistice.

François, qui avait quinze ans à peine lors de la déclaration de guerre s'était tout naturellement fié au jugement de son père qui voyait en Pétain le sauveur de la nation ; mais quelques années plus tard, l'âge de la maturité atteint, la fréquentation de ses camarades au lycée puis à l'université l'avait aidé à prendre la mesure de la situation et à se forger son propre jugement. Jusqu'à présent, et contrairement à certains de ses condisciples, il ne s'était pas lancé dans une résistance active, se contentant épisodiquement d'une modeste participation à la rédaction et la diffusion de quelques tracts appelant les français au sursaut. Mais aujourd'hui, la situation avait changé : il fallait agir pour la libération du pays et l'attitude de ses parents suscitait en lui une incompréhension et une exaspération grandissantes. Il ne supportait plus ce cocon familial qui l'enfermait et l'étouffait à force de vouloir être protecteur ; et malgré toute l'affection qu'il portait à ses parents, il ne supportait plus leur attentisme prudent où le maréchalisme ne parvenait plus à masquer une forme de lâcheté ; il devait en sortir !

L'après-midi et la nuit suivante furent pour François un temps d'intense réflexion : la libération de la France lui apparaissait comme une exigence à laquelle chacun, à la mesure de ses moyens, devait prendre sa part ; il aurait voulu pouvoir s'engager, rejoindre l'armée du Général de Lattre en Algérie, mais comment faire ? Il jugea plus réaliste de chercher à s'intégrer dans un groupe établi à proximité. Dès le lendemain, il alla trouver le vieux Marcel au bistrot ; Marcel était au courant de tout et François, après lui avoir fait part de sa résolution, l'interrogea sur la présence dans les parages de groupes de résistants ; ayant entendu parler d'un camp aux Bouzèdes et de plusieurs groupes disséminés du côté de l'Aigoual, il se demandait s'il y en avait d'autres et comment les rejoindre ; d'abord un peu méfiant, le vieux lui glissa discrètement à l'oreille quelques indications ainsi que le nom de personnes qui pourraient servir de relais. Il lui recommanda surtout la prudence : depuis le début de l'année, aidées par la Milice et ses espions, les troupes d'occupation avaient mené plusieurs opérations dans la région qu'elles jugeaient "infestée de terroristes" ; et elles se montraient sans pitié contre les résistants ; il lui rappela notamment la mort toute récente, la veille du débarquement, d'un résistant capturé à Génolhac sur dénonciation et fusillé juste en face de l'hôtel. L'évocation de ce drame ne fit que conforter la détermination de François. De retour à la maison, il se mit à réfléchir aux préparatifs nécessaires ; quoiqu'ignorant tout de la situation réelle des groupes de résistants qui s'étaient formés à l'abri des montagnes cévenoles et dépourvu de toute expérience de la vie de camp, il décida qu'il partirait dès que possible après avoir pris le temps de se préparer et d'obtenir, par l'intermédiaire d'une connaissance du vieux Marcel, une recommandation lui permettant d'accéder à un camp établi dans une ferme à l'abandon, du côté de Coudoulous.

A ses parents, il n'avait rien révélé de son projet et quand il en fit l'annonce, ce fut, comme il le craignait de la part de sa mère, un déluge de lamentations, de pleurs, de mises en garde rageuses, d'exhortations comminatoires à renoncer à une telle folie ; tout y passa : l'ingratitude du fils pour qui on avait tant sacrifié, son inconséquence face aux dangers d'une telle aventure, ses parents abandonnés sans vergogne, son égoïsme... Son père, quant à lui, demeurait silencieux, le regard fixe, comme perdu dans une longue et sombre réflexion. Pour mettre un terme à ce moment pénible, François prit un ton ferme qu'on ne lui connaissait guère et réitéra sa décision, précisant qu'elle avait été mûrement réfléchie et qu'il était déterminé : c'était le devoir de tout français de s'engager pour chasser l'ennemi et libérer la patrie. Tout en poursuivant ses gémissements, sa mère s'inquiéta de ses préparatifs : François avait-il pensé à tout ? Avait-il prévu de quoi manger et boire ? Avait-il pensé à des vêtements de rechange ? Savait-il précisément où il allait et à qui il aurait affaire ? François tenta de la rassurer et finit par accepter qu'elle lui prépare rapidement quelques provisions

complémentaires. Vint le moment de la séparation : après avoir rappelé sa ferme volonté de se rendre utile et d'agir pour la libération du pays, François promit de ne pas se lancer dans des aventures inconsidérées et, dans la mesure du possible, de donner des nouvelles. Sa mère l'embrassa en sanglotant, bredouillant d'ultimes et incompréhensibles recommandations ; son père, toujours silencieux, le serra si fort dans ses bras que François ressentit les battements de son cœur ; dans un souffle, son père ajouta : "je suis fier de toi" et François en fut bouleversé, mesurant soudain la douleur et l'angoisse qu'il infligeait à ses parents et le sacrifice que leur imposait le départ de leur fils unique. Sans un mot, il rassembla ses affaires et franchit le seuil de la maison. Il prit la route sans se retourner.

Il emprunta un des chemins qui mènent vers la route des crêtes, un sentier escarpé, bordé de chênes verts puis, au fil de la montée, de genêts, de pins et de quelques chataigniers. Malgré la chaleur, il marchait d'un bon pas sur les schistes que faisait miroiter le soleil ; il se sentait libre, ou plutôt libéré, et fier d'avoir su prendre la décision que lui dictait sa conscience, même s'il regrettait d'infliger à ses parents une épreuve qu'ils ne méritaient sans doute pas. Parvenu au col, après une courte halte, il reprit son chemin en ayant soin de suivre les indications qui lui avaient été données. Il marchait plus lentement, admirant le paysage qui s'étalait depuis le chemin de crête où il cheminait, observant d'un côté le Mont Lozère et de l'autre la masse imposante de l'Aigoual, par-delà un grand moutonnement de montagnes bleutées. En fin de journée, il était arrivé : quelques maisons en partie effondrées, au milieu d'un bosquet de chataigniers, bien à l'abri au fond d'un vallon étroit, avec une source ; la sentinelle chargée de surveiller l'accès l'avait accompagné jusqu'à un personnage qu'il lui présenta comme "le chef"; une quinzaine d'hommes occupaient les lieux : parmi eux des polonais, enrôlés de force dans l'armée allemande qu'ils avaient désertée, des républicains espagnols, des réfractaires refusant le STO ... N'était-ce les quelques armes disparates posées sur un mobilier rudimentaire, l'endroit respirait la tranquillité et la sérénité. François déposa son paquetage dans l'un des bâtiments qui avait miraculeusement conservé l'essentiel de sa toiture et où les occupants, à l'aide de fougères, avaient confectionné des matelas de fortune. Il y avait aussi, un peu à l'écart, une petite construction, sans doute un ancien moulin ; le chef précisa qu'elle servait de prison, que deux "collabos" y étaient enfermés et que, pour des raisons de sécurité, seuls deux polonais, qui ne parlaient pas un mot de français, pouvaient s'en approcher, chargés de leur surveillance et de leur subsistance.

Les jours s'écoulaient, monotones ; le petit groupe vivait sur les provisions qu'une petite équipe était chargée d'aller se procurer auprès de fermes voisines en ayant soin de remettre des "bons de réquisition" qui, bien que signés par la Résistance et stipulés remboursables après la libération, laissaient leurs bénéficiaires assez dubitatifs. De son côté, François sentait l'atmosphère devenir pesante ; l'inaction lui devenait insupportable ; la présence clandestine des prisonniers dont il ignorait le crime lui causait comme une sorte de malaise ; et ses questions sur les moyens disponibles, les actions à mener ou les liens à établir avec d'autres groupes ne recueillaient que des réponses évasives. Une nuit, il fut brutalement réveillé par un coup de feu tiré à proximité ; il lui sembla même qu'il y en avait eu un autre mais il n'en était pas vraiment sûr et le profond silence qui suivit lui fit penser qu'il avait peut-être rêvé. Interrogé dès le lendemain matin, le chef lui répondit froidement, sans autre commentaire, que les prisonniers avaient tenté de s'évader et qu'il avait fallu les neutraliser pour qu'ils ne puissent dénoncer le groupe ; les polonais chargés de leur surveillance avaient enterré les corps.

Quoique saisi d'effroi, François fit mine de se satisfaire de ces explications mais il en éprouva plus vivement encore le malaise qui le tourmentait et qui s'accroissait au fil des jours et des événements ; la fuite et l'exécution des prisonniers et plus encore le comportement du chef lui devenaient difficilement supportables et il commença à regretter de s'être joint à ce groupe ; alors que le débarquement des alliés annonçait de grands événements auxquels il voulait prendre sa part, il se

voyait inutile, sans la moindre perspective, comme pris au piège. Il fallait qu'il en sorte, mais comment ?

Fin juin, il prit sa résolution. Il en informa le chef qui ne parut guère surpris mais lui enjoignit, sur un ton sec, teinté de menace, de ne rien dire de ce qu'il avait vu au camp. Un rapide salut à ses camarades et il reprit le chemin de sa liberté ; il avait envisagé de retourner, au moins pour un temps, chez ses parents, mais sa fierté l'avait finalement décidé à rejoindre d'autres maquisards, qu'il savait installés par petits groupes sur les pentes de l'Aigoual ; parvenu d'abord à Saint Frézal, il emprunta le vieil autorail à gazogène jusqu'à Florac où une halte réparatrice chez une cousine de son père lui permit de prendre connaissance des dernières nouvelles officielles qui vantaient l'efficacité de la riposte allemande alors que la ville bruissait de bien d'autres informations attestant de la solidité des têtes de pont établies par les armées alliées sur les côtes normandes et du recul de l'ennemi : les moyens considérables déployés par les alliés ne permettraient certainement pas à l'occupant de tenir longtemps.

Le jour suivant, François prit la route de Vébron ; une adresse lui avait été donnée où il devrait retrouver un dénommé "Charles" à qui, en guise de mot de passe, il poserait la question : "Comment sortir de là ?" Si la réponse était : "C'est ici le chemin" , il pourrait sans crainte suivre l'homme qui le conduirait auprès d'un des groupes installés en divers endroits autour de Vébron.

Ainsi parvenu dans un camp où vivaient une trentaine de résistants, François fut d'emblée frappé par l'atmosphère qui s'en dégagait, si différente de ce qu'il venait de vivre : l'accueil avait été simple et direct et, de ces hommes que liait une volonté farouche de libérer leur pays, émanait une réelle fraternité. Le camp était placé sous l'autorité d'un responsable chargé d'organiser les activités: exercices physiques, entraînement au maniement des armes, préparation psychologique, ravitaillement ... François y prenait sa part avec alacrité. Le groupe disposait d'armes et de munitions ainsi que de deux véhicules avec une réserve de carburant ; les soirées étaient généralement consacrées à des échanges à bâtons rompus sur la France de demain qu'il faudrait reconstruire, sans oublier les "nouvelles du front" qui parvenaient au camp : avancée des troupes alliées en Normandie et situation des troupes d'occupation dans la région.

Au milieu du mois d'août, une grande effervescence accueillit l'annonce du débarquement en Provence, aussitôt suivi d'importants mouvements des troupes ennemies qui abandonnaient le sud-ouest pour regagner la vallée du Rhône et tenter de bloquer l'armée du Général de Lattre. Le groupe reçut un ordre de regroupement avec d'autres maquis de la région en vue de tendre des embuscades aux armées allemandes et retarder autant que possible leur progression. L'ensemble du groupe, dont les effectifs s'étaient encore renforcés après l'arrivée de François, et dont les moyens matériels s'étaient accrus, se mit en ordre de marche. Deux jours plus tard, les hommes parvenaient à Ganges, accueillis par un représentant du Maquis Aigoual Cévennes issu de la fusion récente de deux organisations résistantes de la région. Après concertation, les chefs exposèrent à leurs hommes l'état de la situation et formulèrent d'ultimes recommandations, rappelant que les maquisards ne constituaient pas, aux yeux des allemands, une armée régulière et qu'ils seraient donc considérés comme "terroristes", exclus des lois de la guerre : il n'y aurait donc pas de prisonniers.

Le groupe de François fut chargé de monter une embuscade entre Ganges et Saint Hippolyte du Fort destinée à frapper une colonne ennemie en mouvement vers la vallée du Rhône. Le dispositif fut rapidement mis en place et le passage des ennemis déclencha, les 23 et 24 août, de furieux combats opposant des hommes acharnés à la libération de leur patrie contre d'autres tentant de fuir pour aller sauver la leur. Au prix de nombreux morts et blessés de part et d'autre, la mission fut remplie.



...

Au village, ce 26 août, on s'activait sur la place : une estrade avait été hâtivement montée et les membres de l'Harmonie Municipale, tout heureux de se retrouver, se préparaient avec leurs instruments pour célébrer la victoire car si la guerre n'était pas gagnée, la région était libérée, ses villes principales désormais aux mains de la Résistance. Mais les parents de François, reclus dans leur maison, vivaient dans l'attente angoissante des nouvelles de leur fils. Vers le soir, un homme se présenta chez eux et, après avoir décliné son identité, déclara être envoyé par le commandement du Maquis Aigoual Cévennes ; à ces mots, la mère de François se laissa tomber sur une chaise, cachant dans ses mains son visage tandis que son père demeurait immobile, comme pétrifié ; je suis désolé, dit l'homme, j'apporte une tragique nouvelle : votre fils, François, a été tué au combat ; il ajouta, mais on ne l'écoutait plus, qu'il avait été héros et que son action avait sauvé la vie de plusieurs de ses camarades . Il y eut un grand silence. L'homme sortit alors de sa poche une enveloppe froissée qu'il tendit au père de François, lui précisant que son fils l'avait écrite, pour le cas où ... Le vieil homme la prit, puis, s'étant assis à côté de sa femme, l'ouvrit avec précaution et la lut :

*Mes chers parents,*

*Quelques lignes ce soir pour vous annoncer que notre groupe a reçu l'ordre de partir demain à l'aube pour rejoindre d'autres maquis plus au sud afin d'aller combattre l'ennemi et l'empêcher d'atteindre la vallée du Rhône. J'ignore à cette heure le détail de la mission qui nous est confiée mais je sais qu'elle sera dangereuse en dépit des moyens dont nous disposons pour lutter contre un ennemi bien équipé et très aguerri.*

*Mais quel qu'il soit, notre sort sera magnifique car nous allons nous battre pour la France.*

*Si vous lisez cette lettre, c'est que vous ne me verrez plus. J'imagine votre douleur et la souffrance que vous inflige la décision que j'ai prise en juin, mais soyez assurés que votre fils a accompli son devoir : ne soyez pas tristes ; mon idéal était d'être prêt à tout donner au service la France et je ne crains pas la mort.*

*En attendant les heures exaltantes qui se préparent, je vais m'endormir en rêvant que je vous serre dans mes bras en vous disant : courage !*

*Votre fils qui vous aime de tout son coeur,*

*F.*

Le messager prononça quelques paroles qui voulaient être de réconfort et se retira discrètement. Demeurés seuls, accablés de chagrin, les parents de François restaient silencieux. Sur la place du village, l'Harmonie Municipale entonnait la Marseillaise dont l'écho, dans la vallée, fit longuement dialoguer les montagnes.

\*\*\*\*\*

Marc PLATON

## Le grand partage

L'odeur forte traversait ses narines et le forçait à réfléchir. Rester serein dans de telles conditions lui paraissait difficile. L'énorme ver de terre était en train de les englober, de les digérer petit à petit. Parfois il rejetait quelques-unes de ses victimes mais Francis en voyait arriver d'autres, prisonniers de l'immense bête qui se tortillait de plaisir tant elle avait de chair fraîche à se repaître.

Francis était un homme rangé qui avait toujours cherché les équilibres que la vie peut offrir en évitant consciencieusement d'être téméraire ou injuste. Il n'avait pas le profil d'un aventurier hormis quelques aventures « intérieures », comme il les nommait, dont il s'offrait le luxe parfois, histoire de s'évader d'un monde qu'il considérait comme quasi carcéral.

Il admirait la constance et le courage de la plupart des gens qui l'entourait en cet instant. Ainsi cet homme droit comme un « i », debout devant lui qui ne semblait pas souffrir, ni avoir peur, et ces autres qui restaient connectés sur leurs smartphones alors que les humeurs décapantes du monstre menaçaient de les dissoudre.

Il observait cette mère et son enfant, qu'elle tenait serré contre elle, mais vraisemblablement plus pour le protéger de ses autres congénères que pour l'extraire de l'intestin de l'énorme bête.

Il esquissa un léger et ridicule tousotement, à peine perceptible, histoire de ne pas trahir ses pensées, de ne pas se décevoir et ainsi s'accorder le fait qu'il avait manifesté ouvertement son mal-être. Personne ne le remarqua, tant sa manifestation fut discrète et chacun préoccupé par ses soucis du soir.

Le saltimbanque qui rentra alors dans la rame de métro le sortit de ses pensées mélancoliques : enfin un pitre ! Quelqu'un qui donnait du mouvement dans cet espace clos où chacun gardait sa place avec précaution, quelqu'un qui allait peut être déranger cet ordre établi, dans une moiteur à peine supportable.

Un violoniste vraisemblablement venant des contrées sombres de l'Est où le soleil n'existait plus. Un clown, un clown déjanté, imitant avec son instrument le cri de mille oiseaux, parcourant la longueur du train en zigzaguant, coinçant son violon entre son menton et son épaule pour libérer ses bras et simuler le vol d'un oiseau imaginaire. Pourquoi imaginaire après tout ? Si cet homme venait d'aussi loin que le pensait Francis, il n'excluait pas le fait qu'il put exister de tels oiseaux dans ces contrées lointaines.

Persistant dans ses pensées il se dit qu'après tout l'artiste n'était peut-être pas un homme mais bien cet oiseau, travesti en homme, qui profitait de ces quelques moments privilégiés, entouré de spectateurs incrédules, pour dévoiler sa vraie nature.

Il l'imaginait alors, rentrant chez lui, posant son violon sur le petit meuble de l'entrée, picorant quelques graines laissées là, dans une écuelle, depuis la veille, puis s'endormant tranquillement accroupi sur son perchoir.

Enthousiasmé par la scénette il donna au brave homme un écu de bronze pour le récompenser de sa prestation, mais lorsqu'il sentit le contact de sa main et eût levé plus précisément les yeux vers lui, il découvrit un pauvre bougre réduit à s'exhiber en public malgré son envie et, peut-être, son talent.

C'était un clown triste qui se tenait face à lui. Il esquissa un sourire en le remerciant pour la pièce de monnaie, dans un accent typique et circonflexe. La blancheur de sa peau mettait en valeur ses yeux aux pupilles dilatées qui n'avaient plus scruté d'horizons depuis bien longtemps, formatés par la verticalité des paysages de la ville.

Il sentit alors dans quel désespoir vivait ce pauvre homme. L'empathie que pouvait ressentir Francis lui valait souvent des moments très pénibles. Il avait la faculté trop rare de se mettre dans la peau des autres, à ressentir leurs joies et leurs peines, leurs plaisirs et leurs maux.

La population de noctes devenait de plus en plus importante dans la métropole. Le travail de nuit se faisait rare désormais sur le grand continent ; la logistique et les ressources manquaient pour assurer le Grand Cycle. Dès la tombée de la nuit, les rues de la ville voyaient se multiplier ce type d'individu en quête de petits boulots, pour la plupart inoffensifs, s'ils n'avaient pas encore goûté aux essences et effluves proposées par les marchands de rêve.

Francis fut rejeté sur le quai dans une sorte de hoquet sporadique, poussé par une foule désireuse de quitter l'immense enfilade de wagons.

Irrité par cette éjection un peu brusque, il fut en définitive reconnaissant à ceux qui lui avaient permis de sortir de façon aussi radicale de ce gros reptile odorant.

Du coin de l'œil, il aperçut le violoniste passant d'un wagon à l'autre et crut distinguer deux ou trois plumes qui tombaient en zigzaguant de son veston en queue de pie...

La station 26 du métro était sombre. L'éclairage y était faible et le sol très foncé. Il fallait être attentif pour ne pas faire un faux pas, dans une foule agitée qui ne supportait aucun ralentissement.

Depuis quelques années l'électroluminescence avait révolutionné le quotidien des noctes. La plupart des voies de circulation étaient équipées de longs tubes lumineux fluorescents alimentés par d'immenses électrodes réparties au sommet des immeubles et récupérant l'énergie du soleil et celle de la foudre lors des orages.

Alors qu'il se laissait guider jusque chez lui par ce fil d'Ariane lumineux, à moitié envahi par le sommeil, il pensa immanquablement à Thésée et à sa longue quête. Lorsque enfin il poussa la porte de son appartement, il fut à la fois rassuré et déçu de ne pas voir surgir un Minotaure et se laissa envahir par le sommeil.

Dans la rue, la lumière naturelle du soleil faiblissait progressivement donnant aux moindres recoins un air de mystère. Un groupe de diurnes fêtards, décidés à passer la nuit à festoyer sans fermer l'œil, entonnait un chant sybarite, alors que les noctes les plus courageux commençaient à s'entasser dans les embouteillages du début de la nuit. Ainsi allait le Grand Cycle depuis plusieurs décennies.

La nuit allait s'écouler pour Francis comme pour l'ensemble des diurnes : au repos, suivant un cycle où, a contrario, la lune était devenue un astre essentiel pour ceux qui vivaient la nuit, les noctes.

Il allait être sans doute tourmenté, seul dans sa couche, cherchant désespérément dans ses rêves sa douce Cléa qu'il n'apercevrait que quelques courts instants, lorsqu'elle rentrerait le lendemain matin. Comment un couple pouvait-il vivre sereinement de cette façon? Il n'avait jamais eu vraiment de chance dans sa vie mais à l'heure du Grand Partage il avait atteint les sommets de la malchance et Cléa et lui étaient condamnés à vivre en constant décalage.

A l'aube du XXIIème siècle, l'énergie produite sur la planète était devenue largement insuffisante pour répondre aux besoins d'une société toujours plus exigeante. La démographie avait en outre explosé de façon inattendue grâce aux progrès de la médecine et de la génétique.

La plupart des maladies terribles qui avaient frappé la planète lors des siècles précédents étaient désormais connues et soignées, favorisant les naissances et augmentant l'espérance de vie. L'équilibre entre la consommation d'électricité des foyers et la production n'était plus garanti, plongeant des régions entières, voire des pays régulièrement dans le noir.

Le lundi noir fut celui où le Grand Continent plongea entièrement dans l'obscurité la plus totale à l'heure où le soleil disparaissait. La panne dura cinq longues heures durant lesquelles la panique s'empara de la plupart des citoyens. La populace se ruait dans les rues s'invectivant, accusant le Consortium d'incompétence. Des actes de vandalisme et d'agressions eurent lieu sur tout le

territoire. Les victimes se comptèrent par centaines en ce sombre lundi dont tout habitant de la planète se souvient encore aujourd'hui.

Alors dans ces conditions, comment s'en sortir ?

Le Consortium demanda alors à l'Institut des Sciences Evidentes, organisme gouvernemental, de lancer une grande étude sur l'avenir énergétique de la planète et de proposer des solutions. A titre conservatoire, la mesure immédiate fut la suppression de la journée du lundi et, ainsi, la semaine ne compterait plus que six jours. Fatalement, le lundi « noir » ne pourrait plus se reproduire.

La population fut peu convaincue par cette mesure, sans doute puissante intellectuellement et produite par d'éminents spécialistes de la capitale... mais qui n'était pas à la portée de tout un chacun. De nouvelles scènes de violences firent suite à cette journée funeste et vinrent ponctuer d'évènements dramatiques tous les mois qui suivirent.

A l'issue de soixante semaines de 6 jours, et suite à une forte opposition du clergé qui estimait que ses ouailles disposaient d'un jour de moins de méditation entre deux offices, il fut décidé de revenir à la semaine de sept jours.

Alors que les politiques et scientifiques s'affairaient à chercher des solutions toutes aussi inefficaces les unes que les autres, le rythme de l'industrie, du commerce, bref de la croissance, se mit à chuter dangereusement frôlant alors une catastrophe planétaire.

C'est alors qu'une idée surgit d'un groupe de citoyens qui avaient fini par trouver une solution surprenante mais logique qui allait séduire les gouvernants du Consortium : puisque nous ne disposons plus d'énergie suffisante pour faire face aux pointes de consommation simultanées il fallait étaler le programme des activités et scinder celui-ci en deux.

Ainsi, les besoins au moment les plus forts de la journée seraient globalement diminués par deux et reportés lors des heures de nuit.

Mais répartir à parts égales ces métiers, ces loisirs, et l'ensemble des activités humaines durant la journée et les reporter la nuit nécessitait également de séparer la population du grand Continent en deux : ceux qui vivraient le jour, les diurnes et ceux qui vivraient la nuit, les noctes.

Ainsi on allait voir apparaître des gardiens de jour pour surveiller les entreprises fonctionnant la nuit, des boîtes de jour pour les noctes les plus fêtards, des bureaux clientèles ouverts la nuit, et les noctes les plus audacieux pourraient se payer le luxe d'un bain de midi...

Le Consortium vota à l'unanimité la proposition et c'est ainsi qu'eut lieu le Grand Partage de la population : celui-ci consista à séparer la population en deux catégories. Après une première étape où l'on enregistra les noctes volontaires, catégorie largement la moins prisée, il fallut se donner des critères. Les choix furent parfois difficiles et certaines familles se virent éparpillées entre les deux groupes.

C'est ainsi que Francis fut séparé de Cléa.

Le lendemain il décida d'aller au travail à pied. Les rues étaient calmes le matin, la moitié de la population entamant un sommeil réparateur.

Il avait du mal à se réveiller, rasant les murs en direction du bureau. Sa tête restait embrumée des rêves de la nuit. Il voyait encore défiler, sur les façades qu'il longeait, les silhouettes qui avaient accompagné ses rêves, telles des ombres furtives qui s'évaporent, comme pourchassées par les premiers rayons de soleil.

Au détour d'une ruelle il crut même apercevoir distinctement une de ces créatures molles et multicolores qui peuplaient parfois ses songes. Elle était en suspension dans l'air frais de cette voie étroite où les premières lueurs du jour avaient du mal à pénétrer. Après examen il ne s'agissait que de linge malmené par la brise matinale et séchant à un balcon.

La société avait connu une mutation sans précédent après le Grand Partage et la rue devenait, pour celui qui savait l'observer, un théâtre permanent.

Les noctes connaissaient de plus en plus des problèmes de vision du fait de l'absence de lumière naturelle dans leur vie. Francis s'inquiétait d'ailleurs à ce sujet pour Cléa. Il avait en effet remarqué que ses pupilles se modifiaient depuis quelques mois et s'apparentaient plus à celles d'un chat qu'à celles d'un humain. Il espérait secrètement que la ressemblance s'arrêterait là et surveillait régulièrement son visage de peur d'y voir naître l'amorce d'une moustache.

Pour sa part, Francis aurait bien échangé sa place de diurne pour rejoindre sa Cléa et se mettre en phase avec elle, mais ce type de troc était interdit par la loi et sévèrement puni. Les prisons du Grand Continent étaient, paraît-il, terriblement sordides.

Il avait, il y a quelques temps, entamé un échange de courrier avec un de leurs occupants, et obtenu ainsi des informations sur le quotidien carcéral. Ce correspondant il l'avait rencontré dans des circonstances inhabituelles et celui-ci l'avait séduit par la pertinence de ses propos.

Cet homme, réduit à l'enfermement, avait connu la même situation que Francis : lui et son amie avaient été contraints de vivre séparément après le Grand Partage, devenant ainsi un couple « hybride ». Aussi, un jour, ne supportant plus cette situation, afin d'exprimer sa détresse, il avait recouvert son corps de ceintures chargées d'un dispositif effrayant et s'était redressé soudainement au milieu d'une salle de spectacle sous le regard effaré des spectateurs, pris au dépourvu.

Francis avait profité d'un jour de repos pour aller au théâtre et, une fois de plus, du moins le crut-il, il avait fait preuve de malchance. Il s'était levé de son siège, à quelques mètres de cet homme résolu à lui ôter la vie, pétrifié de peur.

Lambert, car l'individu s'appelait ainsi, demanda à ses futures victimes de penser intensément aux êtres qu'elles chérissaient le plus car il ne leur restait plus que quelques minutes à vivre avant qu'il n'appuie sur le détonateur, les entraînant tous vers un autre monde de ténèbres.

La plupart des personnes présentes vécurent alors des moments terribles et Francis, quant à lui, pensa à Cléa qu'il ne reverrait plus du tout. Le temps sembla alors s'égrener avec une lenteur pesante. Les regards se croisaient, incrédules. La froideur envahissait les corps et les esprits se figeaient dans une prière jusque-là inconnue.

En fait d'explosifs, Lambert ne disposait que de vieilles boîtes en carton peintes de façon habile pour rappeler le harnachement des terroristes. Il expliqua alors à son malheureux auditoire que ce que chacun avait ressenti à cet instant là pour ses proches, lui, Lambert, le vivait en permanence, condamné à vivre sans sa compagne. Aussi, il leur demanda de se souvenir de ces longues minutes passées à imaginer le pire et de profiter au maximum de la présence des êtres chers qu'ils pouvaient côtoyer au quotidien.

La réaction ne se fit pas attendre : les forces de police l'interpellèrent, il fut jugé et condamné à vingt années d'incarcération.

Francis, marqué par cette scène, estima que cet homme était un « donneur de conscience » et entama des échanges épistolaires avec lui, de façon régulière.

Alors qu'il approchait de son lieu de travail, un orage, accompagné de violentes bourrasques, éclata. Francis était ballotté par le vent qui le faisait tituber. Le souffle de l'air balaya définitivement les bribes de rêves, vestiges de la nuit, auxquels son esprit s'accrochait encore.

Des éclairs déchiraient le morceau de ciel qu'il distinguait au bout de la rue, comme une simple étoffe, et il pensa que les Electrodes devaient être en service, un système ingénieux conçu pour capter l'énergie de la foudre. Chaque éclair permettait ainsi d'alimenter en électroluminescence la totalité de la ville pour une semaine complète et apporter l'éclairage suffisant aux noctes pour se déplacer.

Il arriva enfin face à l'immense porche d'entrée de son bureau, soutenu par deux piliers imposants au sommet desquels se trouvaient gravés pour l'un le soleil et pour l'autre la lune. On pouvait lire sur le fronton central l'inscription suivante : « Honneur et Partage » et une petite plaque en cuivre apposée sur un interphone, indiquait : « Direction Générale du Contrôle des Affectations ».

Il n'avait jamais osé avouer à Lambert, le pauvre reclus, que lui, Francis, victime comme lui du Grand Partage, employait ses journées de diurne à contrôler le respect des affectations qui avaient été données en ce jour terrifiant. Il en avait un peu honte mais ce travail lui permettait de vivre correctement, même s'il lui créait souvent de profonds conflits internes avec sa propre conscience.

Dans ses lettres, Lambert, qui était son aîné, lui donnait souvent des conseils de grand frère. Dernièrement il lui rappelait qu'un des principes fondamentaux qui préside à l'équilibre d'un homme était d'être en règle avec sa conscience.

Le problème de Francis c'est qu'il ne l'était pas : il passait sa journée à « épingleur » des fraudeurs qui bravaient les décisions gouvernementales pour vivre en phase avec leur famille, leurs amis, leurs connaissances.

Son respect pour l'autorité était à l'opposé de l'esprit frondeur de Lambert dont, pourtant, il admirait, en secret, le courage.

Ce dernier lui disait écrire en lettres de feu, ce quatrième élément tant redouté, et que pour bien comprendre et lire les pensées qu'il lui adressait au travers de ses missives il fallait que Francis le fasse dans l'obscurité. « Ceux qui vivent dans la lumière ne peuvent pas comprendre ma souffrance »

Un haut-parleur résonna dans le bâtiment interrompant brusquement Francis dans ses pensées : « M. Kaplan est demandé au bureau du Fourvoyeur Principal ». C'était bien lui qui était demandé au 7ème étage, celui où l'on collectait les erreurs d'affectation.

Pendant quelques secondes, à l'écoute de son nom il pensa, avec émotion, à ses parents. Son père avait travaillé durant de longues années dans des centrales de production hydraulique, source d'énergie désormais prohibée par le Consortium car génératrice de trop de troubles psychologiques pour les poissons.

La journée s'écoula comme toutes les autres depuis longtemps. Il gravit et descendit plusieurs fois les escaliers de l'immeuble pour traiter les dossiers de plusieurs insoumis.

Les bureaux de chacun des fonctionnaires étaient en granite, roche faiblement radioactive, qui permettait, grâce à un système ingénieux d'excitation électrostatique, d'alimenter quelques objets tels qu'une petite lampe, destinée essentiellement au nocte avec qui il partageait les lieux et qui le reliait à son départ.

Ses pensées s'envolèrent souvent vers Cléa, vraisemblablement endormie dans ce lit qu'il trouverait encore tiède à son retour à la maison à moins qu'elle n'ait pu s'attarder quelques minutes pour le voir.

Il lui aurait suffi d'un geste pour inverser deux fichiers informatiques et mettre un terme au cauchemar qu'il vivait mais sa soumission à l'autorité était telle qu'il n'envisageait pas cette solution. Lambert l'avait exhorté des dizaines de fois d'agir et de braver les interdits. Mais il ne le ferait jamais si ce n'était au travers de ses rêves qui l'amenaient dans un monde souvent meilleur, mais hélas, si irréel.

Appuyée au mur, face à lui, se tenait droite, une grande pendule datant de quelques siècles. Imperturbable, elle scandait chaque seconde par un lourd battement, mue par une mécanique de précision. Pour elle, le temps était absolu. Elle avait passé ces siècles suivant un rythme régulier et immuable. Elle avait dû voir se succéder dans ce bureau toutes sortes d'individus, concentrés sur leur petite vie, alors que, quant à elle, elle traversait le temps, insensible aux décisions des hommes.

Lorsqu'à la fin de son labeur il franchit le porche de l'immeuble dans l'autre sens, il entendit une série de claquements indiquant que les Electrodes s'étaient connectées sur le réseau, déversant l'énergie nécessaire à ceux qui allaient l'utiliser durant la nuit.

Il était fourbu. Ce soir il allait sans doute écrire à Lambert pour lui raconter sa journée, ses angoisses et ses rêves.

Il s'enfonça dans le tunnel d'accès au métro et entendit l'immense reptile glisser vers les proies qui l'attendaient sur le quai.

Ainsi allait le Grand Cycle.

\*\*\*\*\*

Pierre POISSON

## La petite mécanique

### 2<sup>ème</sup> prix

Elle ne dit rien. Elle ne fait rien. Mais elle est là. Et pas qu'un peu ! Et heureusement qu'elle est là. Qu'est-ce que je ferais sans elle ? Qu'est-ce que je serais sans elle ? Une loque, un homme fini, condamné, voué au mieux à me traîner du lit au canapé.

Heureusement qu'elle est là en permanence qui fait vibrer ma poitrine. On peut dire que je l'ai dans la peau, la plus fidèle des compagnes, la plus intransigeante aussi pour me rappeler que la vie ne tient qu'à un fil, la mienne tout du moins à elle, une pile d'à peine trois volts.

J'aurais dû crever, allongé sur les marches du lycée devant lequel je passais et mourir sous les regards courroucés des automobilistes, certains d'assister avec dégoût aux déboires éthyliques d'un sexagénaire.

C'était entièrement de ma faute et là, je ne parle ni du génome dont j'ai hérité à la naissance, ni de la crème fraîche et autres sucreries dont je me suis gavé sans modération. Non, je parle bien de ma connerie, de ma vanité de mâle blanc, installé dans sa respectabilité, rassuré par son compte bancaire, ses biens immobiliers et plutôt satisfait de sa plastique encore très compétitive que mettent en valeur des habits chics de gentleman-farmer : un vieux beau qui peut encore prétendre à quelques conquêtes plus jeunes... D'autant que si le physique ne suffit pas, l'érudition, la culture et le statut social d'un professeur d'université qui a commis quelques ouvrages suffisent encore à m'ouvrir les draps de chambres plus modestes.

Le médecin m'avait prévenu, alerté même et si j'avais snobé un contrôle plus approfondi chez le cardiologue, je savais bien à quoi m'en tenir, j'avais plein d'exemples sous les yeux, tous aussi pitoyables que dramatiques. Mais ma suffisance, le sentiment de toute-puissance que je me suis appliqué à cultiver avec une satisfaction aussi ridicule que vaniteuse, en bref ma connerie m'ont vu balayer d'un revers de la main tous les petits signaux que le premier étudiant venu aurait pris au sérieux. Mais pas moi ! Moi qui me suis toujours placé au dessus du commun, moi l'homme fort, l'homme nietzschéen qui n'a rien perdu de ses instincts de survie, légués par une lignée d'ancêtres puissants et authentiques ! Qui n'a que faire des hôpitaux, des médicaments, des touchers rectaux et autres niaiseries de toute cette médecine mécaniciste pour corps dégénérés...

J'exagère mais il y avait de ça.

S'il y a un dieu pour les alcooliques il y en a un aussi pour les cons : j'ai eu de la chance, on m'a ramassé, opéré en urgence, placé un pacemaker, renvoyé à ma triste solitude, maintenant rythmée par cette petite pile qui bat dans ma poitrine, là, juste sous la clavicule.

Mais la morgue, l'impudence, le mépris des autres, c'est fini, je le jure : quand la mort vient te caresser les orteils, ça te tient lieu d'une bonne psychothérapie, tu vois les choses autrement. J'ai changé. Je jure que je considère à présent tous les autres humains avec fraternité, que je reconnais mes faiblesses dans leurs faiblesses, que le monde sensible m'émeut et que la crème fraîche et les interminables réunions arrosées entre vieux bourgeois arrachés à une chanson de Jacques Brel, c'est fini. Tout ça, c'est fini : j'aspire à de l'authenticité, je veux retrouver mon âme d'enfant, être simple, faire allégeance à Dame Nature, me tourner vers la beauté des choses, l'amour, l'amour des petits riens...

J'en étais là de mes réflexions tandis que je suis sur les sentiers de Haute-Loire avec le Mont Mézenc pour cathédrale un peu plus au nord et le sac à dos qui me torturait autant qu'il me rappelait que j'étais vivant, moi, une fourmi dans le monde.



Une fourmi aussi épuisée que rayonnante dès qu'elle s'octroyait une pause sur le rude chemin pierreux. J'étais fidèle à ma promesse, j'apprenais à avoir de la tendresse pour mon pas maladroit, à ne pas chercher une forme de rédemption dans la douleur qui m'accompagnait mais à l'accepter simplement, sans orgueil, comme la simple expression de ma légitime faiblesse, de ma dépendance complète à cette petite pile qui battait contre la bretelle de mon sac.

J'étais vivant, je respirais, me remplissais les poumons de l'air encore frais de cette matinée, émerveillé par la sagesse du granit, par la souplesse des herbes sous le vent, par le doré des genets qui se patinaient sous mon regard ému.

Je m'arrêtais plus tard à un carrefour où les marques des GR se croisaient : j'abandonnai le sentier de la Haute-Loire pour avancer vers le Haut-Vivarais dont les succs, plantés à l'est me procuraient un enchantement paisible.

La marche sur le plateau devint plus facile, mon pas s'allongea, ma vigilance s'estompa et je finis par rater un embranchement et m'engager dans un chemin qui descendait brusquement dans une de ces petites vallées étroites qui tranchent le plateau. J'avais beau m'exhorter à faire demi-tour au plus vite, penser que remonter tout ce sentier serait une épreuve inutile, je ne pouvais m'arrêter, emporté malgré moi, curieux de ce chemin qui semblait mener nulle part. Après tout, j'avais un bon duvet et suffisamment de nourriture pour tenir le temps qu'il faut avant de finir forcément par retrouver la civilisation.

La descente fut beaucoup plus longue que prévue, d'autant que le chemin prenait ses aises, remontait par endroits, se perdait à travers des bosquets de chênes verts a priori impénétrables puis se cachait derrière de gros rochers avant de retrouver le cours d'un torrent. Nulle trace humaine ne s'inscrivait dans le paysage, nul passage de troupeau, si bien qu'un début d'inquiétude s'empara de moi.

Je me demandais comment sortir de là quand un groupement de bâtiments se découvrit à mes yeux. Je m'arrêtai un instant, pas tout à fait rassuré par le spectacle qui s'offrait à moi, devant ce qui tenait à la fois du campement d'indiens et du hameau de pierres en ruines où, ça et là, se dressaient quelques huttes de branches et de troncs. Un chien traînait parmi les restes d'un feu de camp, de la fumée montait de quelques cheminées, un enfant pleura.

Je me rapprochai et finis par entendre le bruit d'une scie : je contournai un bâtiment de pierres où m'apparut un groupe d'hommes sur une place, occupés à débiter des planches dans un tronc de belle taille. Ils levèrent à peine la tête à mon salut, trop concentrés sur ce travail de force et de précision qui réclamaient une parfaite coordination de leurs gestes. Ils travaillaient à la main, sans aucune assistance électrique : des Mormons, pensé-je aussitôt... Ou des Amish...

Je restai un moment à les observer, incertain, vaguement mal à l'aise bien qu'aucun signe d'hostilité ne pût se lire dans leur attitude. Les hommes suaient en silence, une femme apparut et leur apporta de l'eau et une fois qu'ils furent désaltérés, elle me fit passer le pichet sans un mot, en esquissant peut-être un sourire. Les hommes se remirent au travail, la femme revint bientôt et m'apporta des pancakes tartinés d'une pâte noire qui me fit penser aux aïelles de sureau.

Je pris le parti de m'asseoir sur une des grumes à débiter pour croquer les galettes et m'abandonnai au ronflement de la scie. J'enlevai mon tee-shirt pour en sécher la transpiration. Plus tard, une autre femme m'apporta un ersatz de café, peut-être de la chicorée et jeta un regard à la protubérance sous ma clavicule.

La seule parole échangée fut un « Hé ! » que poussa l'un des hommes en me désignant du menton un cabanon alors que je m'éloignais pour uriner dans un coin. Puis, je revins prendre ma place, sans comprendre pourquoi je ne me décidais pas à quitter cet endroit où rien ne m'engageait à prolonger ma halte plus longtemps.

Des femmes, des enfants sortaient des cabanes, y rentraient peu après, occupés par des tâches qui semblaient réclamer toute leur attention. Les femmes portaient sans exception de longues jupes sans couleur définie et un foulard qui retenait leurs cheveux, les enfants sans distinction de sexe avaient le crâne rasé hormis une longue touffe de cheveux au sommet de la tête ; je compris plus tard que c'était là un moyen singulier mais efficace pour les punir ou prévenir tout débordement

Dès que les hommes cessèrent leur travail, des tables furent dressées de quelques planches posées sur des tréteaux ; la rudesse du mobilier et la frugalité du repas n'avaient rien à voir avec l'image d'un banquet de Mormons : une sorte de gruau fut servi dans des écuelles de terre cuite dont la couleur brunâtre se confondait avec celle de cette bouillie à laquelle je trouvai un goût de noisettes pas si désagréable.

Pour assurer le service et s'occuper des enfants, deux femmes restèrent plus ou moins debout tandis que tous les autres mangeaient paisiblement. Comme personne ne se préoccupait vraiment de moi, sauf à me proposer plus tard du fromage de chèvre frais et du pain très noir, j'avais tout loisir d'observer cette communauté, des gens calmes et fatigués, tous des adultes plus ou moins proches de la quarantaine.

Je m'attachai en fin de compte à observer un homme qui mangeait du côté des enfants : des bras trop longs sur un buste rachitique manifestaient une malformation physique. Mais des rires et de la connivence avec les enfants qui semblaient se plaire en sa compagnie, chassèrent vite chez moi, l'idée que j'eus dans un premier temps, de le ranger dans la catégorie des idiots de village. D'ailleurs, les regards intenses presque ironiques qu'il porta sur moi dénotaient au contraire beaucoup de vivacité. Les enfants se levèrent pour s'approcher de leur voisin handicapé et s'enthousiasmer au fur et à mesure qu'il sortait de ses poches, tout un bazar de ferrailles diverses et de morceaux de bois finement taillés. L'homme me sourit et m'encouragea à m'approcher afin de me montrer ses petits trésors, des assemblages plutôt sophistiqués de toutes ces petites pièces qui conjuguèrent le travail d'un horloger à celui d'un artiste et n'étaient pas sans faire penser, à une échelle réduite, aux formidables machines décrites par Jules Verne.

Un enfant rapporta une caisse d'où il tira d'autres mécanismes : des pantins faits de bois finement ciselé, des machines à roues, véhicules à vapeur et même des squelettes de petits animaux parfaitement jointés et articulés. L'homme me les tendit afin que je les visse de plus près et en éprouvassé la mécanique et pendant que je manipulais ces petits trésors, je sentais peser sur moi son sourire ambigu. Je me pris à penser alors qu'il était peut-être la personne la plus importante du groupe, l'ingénieur de la communauté, celui qui avait conçu la petite éolienne que j'avais aperçue à l'entrée de leur village et qui sans doute servait à relever l'eau de la rivière.

Le soleil se couche vite dans ces étroites vallées. Les hommes cessèrent définitivement leur travail et c'est d'une voix joyeuse cette fois, qu'ils m'invitèrent à les rejoindre. L'ingénieur, ainsi que je le nommais, m'emboîta le pas et tous ensemble, nous nous retrouvâmes dans une grande salle éclairée de bougies où une sorte de grande cuve taillée dans le granit avait été remplie d'eau chaude. Et tandis que les femmes apportaient les dernières barriques d'eau, je me joignis aux autres hommes qui se retrouvaient nus dans le bain.

Malgré la gêne dont je n'arrivais pas tout à fait à me départir, je profitai de ce premier moment de détente et presque de fraternité auprès de ces hommes qui montrèrent enfin à mon égard un peu de curiosité tandis que chacun prenait soin de se savonner ou de fouetter le dos de son voisin avec un petit balai de bruyère.

Quand enfin nous prîmes un peu de temps pour nous délasser, avant de laisser la place aux femmes qui déjà se déshabillaient, quelques hommes à la suite de l'ingénieur s'approchèrent de moi pour observer et même tâter sous ma peau mon pacemaker. L'ingénieur hocha la tête dans une sorte d'admiration contenue, à la suite de quoi, nous allâmes nous sécher dehors près d'un grand feu.

Puis chacun vauqua à ses activités que je n'oserais appeler de loisir car toutes en fin de compte, chacune à sa manière, était dédiée au groupe, que ce soit la vannerie pour certains, pour d'autres la taille dans le bois de couverts de table ou le tri des baies récoltées sur les flancs des coteaux.

Le repas du soir fut, on peut le dire, joyeux, précédé de chants simples, repris à l'unisson. Les hommes se montraient chaleureux, les femmes me souriaient, les enfants ne montraient plus de crainte à mon encontre mais si l'un d'entre eux, trop hardi, essayait de passer la main sur mon pacemaker, il se trouvait toujours une main pour le retenir par la touffe de ses cheveux, sous les rires de tous les autres.

Le repas de gruau d'avoine et de fromage de chèvre frais fut accompagné d'un vin noir, très épais et légèrement pétillant que je supposais être à base de sureau et autres baies. Une fois dépassée, l'impression désagréable d'un goût de terre moisie, le breuvage prit seulement le goût du vin de fête qu'autorisent les piquettes les plus improbables. J'abusai à la fois du vin et du plaisir d'être servi par la même femme souriante et buvais sans manière car l'ivresse appelle l'ivresse, d'autant plus quand des moments de fraternité retrouvée comme c'était le cas alors aident à rêver à un monde meilleur. Mais les bougies perdirent en éclat tandis qu'un halo de lumière m'enveloppait petit à petit et s'estompait au fur et à mesure que les rires et les tintements de vaisselle se mélangeaient, devenaient brouhaha, perdaient toute consistance et se refermaient sur moi, en un rempart brumeux et mouvant qui me vit chuter au sol.

Le soleil était déjà haut quand je me réveillai le lendemain. J'étais à moitié allongé dans une sorte de balancelle de cordes, sans forces, épuisé, à demi hagard. Il faisait doux, j'entendais le chant des oiseaux qui répondait à la lame de la scie, plus loin, Malgré la douce paresse où je me trouvais, je me forçais à ouvrir plus grands les yeux, à oublier ce goût affreux dans ma bouche et la soif qui me torturait.

Je découvris alors tout près de moi, l'ingénieur attablé devant ces mécanismes, tout souriant, et les quelques enfants autour de lui, parfaitement immobiles, dressèrent la tête quand ils sentirent que je me réveillais et m'adressèrent de larges et beaux sourires. Puis tous concentrèrent à nouveau leur regard sur la table. Et il y avait de quoi : l'une de ces machines, une petite danseuse aux bras levés en corbeille au-dessus de sa tête tournait gracieusement sur elle-même, s'arrêtait un instant pour esquisser un salut avant de reprendre sa rotation. C'était très beau mais les enfants devaient être habitués à ce genre de performance miniaturisée et connaissaient sans doute déjà cette petite danseuse mécanisée ; en revanche ce qui était nouveau pour eux et qui, à chaque tour, leur arrachait un petit cri d'émerveillement, c'était la petite lumière qui s'éclairait à chacun de ses saluts, une toute petite ampoule qui réclamait sans doute moins de trois volts pour s'allumer...

Les enfants, de temps en temps levaient la tête vers moi en souriant, l'ingénieur à chaque regard semblait m'adresser une sorte de reconnaissance joyeuse. Tant de douceurs, tant de bonheur dans ce tableau qui s'offrait à mes yeux, tandis que je sentais un petit filet de sang glisser sur ma poitrine, là où s'était tenu mon pacemaker.

Je n'avais pas intérêt à trop m'agiter si je voulais profiter encore le plus longtemps possible du spectacle de ces enfants sages qui s'émerveillaient devant l'inutile et gracieuse petite mécanique.

\*\*\*\*\*

## Hervé QUINSAT

### Pantoufle

Pantoufle, c'est le surnom que lui avaient donné ses collègues tant sa nonchalance et son calme étaient légendaires dans la salle des professeurs du lycée où il tentait d'éveiller la jeunesse à la littérature.

Ce sont des souvenirs. Longtemps médiateur de la prose, il veut maintenant en être un acteur. Retiré dans un petit village des Cévennes « pour écrire » (il faut bien faire couleur locale) ses pantoufles enveloppent chaudement ses pieds sous « sa table de travail » près de la fenêtre qui donne sur la vallée et, il écrit, il écrit, il écrit...

Il quitte peu ce qu'il appelait « sa maison de vacances ». **Comment sortir de là** d'ailleurs, il n'a plus d'autre endroit où habiter depuis qu'il a vendu l'appartement qu'il occupait près de son ancien lycée. Il se dit que, dans un environnement paisible, son talent d'écrivain, encore méconnu, va s'épanouir loin des tracasseries quotidiennes qui l'entravaient.

Son écriture si créative va exploser à la face du monde ébahi dès la première publication. Son vrai prénom, Jonathan, sera la nouvelle référence des auteurs de bons polars.

Pour durer après la première « explosion », il a imaginé une construction romanesque qui, pour l'instant, ne comporte que des titres :

Son premier roman s'appellera « du premier coup », il abritera une vingtaine de personnages (vingt et un exactement) auxquels il arrivera toute une série d'aventures d'une complexité et d'un intérêt variables. Ces récits sauront occuper sans ennui le lecteur par une écriture fluide et sans figures de style trop alambiquées.

Vingt et un personnages permettent une multitude d'intrigues et de multiples combinaisons : Paul aime Virginie qui épouse Monsieur Despentès qui la trompe avec Jacques, le mari de Catherine qui aime en secret Pauline etc...

La narration lui importe peu. C'est le système qui l'intéresse.

Parmi les vingt et un personnages il en est un, méthodique, qui va supprimer petit à petit de cet univers tous les autres, au fil des parutions de son cycle romanesque (dont il ne doute pas du succès).

À la fin du premier roman, un seul prénom disparaît. Le deuxième tome s'intitule «deux heures tapantes», deux figures y sont assassinées. Dans le troisième, «trois heures pile», c'est trois de ses créatures qui passent de vie à trépas. Bien sûr, dans le suivant «quatre heures précises», on trouvera quatre morts supplémentaires.

Les lecteurs, de plus en plus nombreux, devraient assurer ainsi sa réussite jusqu'au sixième où, à la fin, ne subsistera plus que l'assassin. Le public enthousiaste, maintenu en haleine plusieurs mois en quête de l'auteur de ces horreurs, ne pourrait que lui rester fidèle et lui procurer, outre un confort financier, la satisfaction de son ego.

Eh bien, figurez vous qu'inexplicablement son système tordu a fonctionné : la curiosité pour le premier roman attise l'appétence pour le deuxième qui lui-même crée l'attente impatiente du suivant.

Pantoufle a eu du mal à convaincre un éditeur mais ce dernier, au vu des ventes en progression et des critiques dans la presse, n'a pas regretté son audace.

Déjà trois morts bien vendus et le troisième opus vient de paraître.

C'est sur l'invitation du libraire d'Alès que Jonathan a accepté de descendre de son refuge pour aller faire quelques signatures et dédicaces de cet ouvrage.

À son arrivée, de nombreux clients piétinent devant la boutique. Tandis qu'il remonte cette longue file, il entend derrière lui un murmure de soulagement qu'il prend comme un hommage.

Bizarrement, après l'entrée du magasin, la file se sépare en deux, formant comme une langue fourchue qui encadre une longue rangée de hautes étagères. De part et d'autre de cette séparation, rendue à claire voie par les interstices laissés par les formats différents des livres alignés, chaque file peut entrapercevoir sa voisine. Faute d'indication précise, il choisit de prendre la file à sa droite et de gagner ainsi la petite table sur laquelle le libraire avait empilé quelques dizaines d'exemplaires de « trois heures pile ». Il sourit en constatant qu'il a fait le bon choix.

Sa veste sur le dossier de la chaise, bien assis, il commence « sa promotion » comme il dit. Attrapant un volume de la main gauche, ouvrant la première de couverture avec le pouce, signant énergiquement de la main droite, refermant le livre du plat de la main, il le tend avec un sourire niais à la personne debout devant lui.

Il a fait son devoir, il a « béni », « oint » ? son œuvre, au suivant !.

Le début d'après-midi s'écoule ainsi paisiblement, la file voisine est calme et silencieuse.

« Laissez passer !, laissez passer ! », c'est une employée du magasin, les bras chargés de deux piles de livres, qui remonte la file voisine en chancelant. Elle pose son fardeau sur une table, à la même hauteur que celle de Jonathan, puis aligne les dos des reliures pour les disposer en quatre tas. Intrigué, Jonathan se soulève légèrement de sa chaise et par un coup d'œil discret parvient à voir le prénom, à l'emplacement traditionnel réservé à l'auteur d'un ouvrage : « Tiens, j'ai bien fait d'appeler un de mes vingt et un « Gilbert », c'est un prénom à la mode. » pensa-t-il en se rasseyant.

Un raclement de la chaise sur le sol à sa droite et le lent mouvement de la file voisine fait comprendre à Pantoufle qu'une autre séance de dédicace vient de commencer, pas très loin de lui. Il retrouve rapidement le rythme de ses mouvements d'avant cet intermède.

Pourtant, quelque chose a changé.

Avant, les futurs lecteurs arrivaient devant sa table, prenaient leur achat, faisaient demi-tour et laissaient la place au suivant. Là, il remarque que c'est au fond de la file qu'ils font demi-tour puis, changent de file et se retrouvent devant la table voisine. Ainsi, au bout d'un moment, il n'y a plus que trois personnes devant lui, puis, plus du tout.

N'ayant plus rien à faire, c'est la curiosité qui l'emporte : il va se faire dédicacer l'ouvrage de son confrère et prend sa place dans la seule file qui reste. Cachant son activité, il dit simplement : « pour Jonathan », Gilbert s'exécute et lui remet son livre orné d'un grand G suivi d'un gribouillis. Le roman s'intitule « Un coup d'avance ».

Jonathan, quittant la librairie le livre à la main, se dit qu'il le lira à tête reposée, une fois rentré chez lui.

Le revoilà à sa table de travail, les pieds au chaud dans ses pantoufles, à nouveau près de la fenêtre.

Pantoufle entame la lecture et découvre les premières lignes...de son quatrième roman !

- « La fatigue sans doute », se dit-il, « croyant lire mon achat récent, je relis en fait les épreuves d'imprimeur de ma future parution ».

Il retourne alors la couverture, c'est bien le livre de Gilbert, et il s'intitule « Un coup d'avance » !

Un défilé désordonné de pensées trouble alors Pantoufle :

- Il est vrai qu'un de mes personnages s'appelle Gilbert, mais, un personnage, ça ne sait pas lire !

- Comment a-t-il pu lire par-dessus mon épaule ?

- Comment a-t-il su que j'écrivais ?

- Comment cette créature insignifiante ose-t-elle m'affronter ?

- D'ailleurs, Gilbert n'est même pas l'assassin.

L'existence d'un plagiaire le rend fou de rage. Il n'est plus Jonathan, ni Pantoufle, il est LA jalousie, LA haine, seul l'Esprit de Vengeance l'anime :

- « Ah ! les personnages ne savent pas lire ? »

- « Eh bien nous allons voir ce qu'on peut leur faire ! »

Son esprit enfiévré lui révèle une force inconnue jusqu'alors, fini le gentil Jonathan, fini Pantoufle, il est maintenant l'Homme aux Pantoufles d'Acier ou, mieux, et c'est plus vendeur : STEEL SLIPPER MAN (plus connu désormais sous l'abréviation S. S. M.).

À partir de maintenant, Gilbert n'aura plus aucun endroit au monde où se cacher, S. S. M. va le chasser sans répit jusqu'à son anéantissement.

Cette histoire a fini tragiquement, S. S. M. a retrouvé Gilbert, il l'a achevé de quatre (notez bien, **quatre**) coups de stylo.

On m'a rapporté (mais c'est sans doute une légende urbaine) que lors de leur rencontre, Gilbert aurait réussi à calmer la fureur de Jonathan et qu'ils sont depuis à l'origine d'une célèbre série d'albums de bandes dessinées signées du pseudonyme Gil et John...

Ami lecteur, amateur de petites historiettes loufoques dans des villages perdus des Cévennes, **crains quand même Steel Slipper Man.**

\*\*\*\*\*

## Perrine SALCE

### Léon

"Bien, je pense que c'est la dernière !

- Papi ! Ça fait 52 bougies ! Pourquoi tu en as allumé autant ? Ils vont couper l'électricité ?"

Souriant, le Grand-Père positionnait délicatement la bougie sur la table à côté des autres, les flammes éclairaient les murs de la pièce plongée dans la pénombre d'une lueur vacillante.

"Non non pas du tout ! C'est simplement qu'aujourd'hui, c'est un jour très spécial !

- Pourquoi Papi ?" reprirent en chœur les deux bambins pour qui tout ceci était décidément bien trop mystérieux.

Comprenant qu'il ne pourrait échapper à l'insatiable curiosité de ses petits-enfants, le Grand-Père leur désigna le canapé du salon et les invita à y prendre place.

"Alors puisque vous voulez le savoir, je vais vous raconter l'histoire de ces bougies."

Le Grand-Père fronçant les sourcils prit une profonde inspiration. Il lui était très pénible et douloureux de raconter cette histoire ; l'évocation du sinistre camp de concentration de Natzweiler-Struthof éveillait des souvenirs particulièrement violents et douloureux dans le cœur de cet ancien et vaillant résistant.

"Bien, alors tout d'abord, vous devez savoir que lorsque j'étais jeune après avoir vu disparaître plusieurs de mes camarades puis mon père ; je devins un résistant chargé de la livraison de messages aux autres groupes de la ville. Hélas, nous n'avions pas que des amis et un jour, suite à la dénonciation d'un voisin, les sentinelles m'ont arrêté et conduit dans un camp de travail en Alsace, c'est là que je fis la connaissance de Léon.

Léon était mon voisin de paillasse et de travail, il avait quelques années de plus que moi et approchait la vingtaine. Comme moi, il avait été pris en essayant de sauver ses amis des convois.

Mon séjour dans cet endroit fut infernal dès ses premiers instants, maltraités par nos geôliers, chichements nourris de bouillon si clair qu'il en était transparent et contraints d'abattre une besogne aussi usante qu'ingrate, cent fois nous avons cru défaillir. Mais Léon ne nous le permettait pas, Léon m'interdisait de ployer. Il avait en lui une force et une douceur infinies entêtées et résolues. Chaque jour était un combat pour la vie, chaque nuit une lutte pour l'espoir. Comment sortir de là ? La mort était-elle la seule issue ? Pour Léon il n'était pas question de l'envisager, nous devons survivre. C'était vraiment un personnage à part, d'une excentricité que le camp n'avait jamais réussi à éteindre tout à fait. La passion de Léon, c'était les collections. Il m'avait raconté que chez lui, il collectionnait toutes sortes d'objets: des crayons, des capsules, des boîtes... il en avait des caisses dont il ne se serait séparé pour rien au monde. Un jour, alors que nous revenions de nos postes de travail, il me disait qu'il pensait à la prochaine collection qu'il pourrait constituer une fois rentré chez lui. Je dois admettre qu'à ce moment je ne le comprenais pas, comment pouvait-il penser à ses collections dans un endroit pareil ? Je finis par penser que c'était là sa façon à lui de se battre.

Un jour, Léon trouva une feuille de papier blanche volante, aussitôt il la ramassa et c'est alors que je pus entrevoir dans ses yeux une lueur étrange que je ne parvins pas à identifier. Le soir même, avec un morceau de charbon qu'il avait récupéré dans la cheminée, il griffonna quelques mots sur cette

feuille avant de la replier et de la dissimuler au fond de la paillasse. Il répéta ce même rituel tous les soirs qui suivirent.

Les jours passaient, le papier se noircissait mais Léon lui devenait de plus en plus pâle. Les mauvais traitements, les poux, la faim commençaient à avoir raison de la santé de mon ami. Malgré tout il continuait de se battre, il demeurait debout et abattait son travail avec tout le courage possible. La nuit, il se faisait de petites coupures sur les mains et utilisait le sang qui s'en écoulait pour se rosir les joues et dissimuler ainsi sa mauvaise mine à nos gardiens lors des appels. Malheureusement, ce fard ne fit pas longtemps illusion, un matin, ses jambes l'abandonnèrent, se dérobaient sous lui. Je le rattrapai avant qu'il ne touche le sol et tentais de le maintenir de toutes mes forces pour ne pas attirer l'attention des soldats. Mes efforts furent vains, l'un d'entre eux, en charge de l'inspection des rangs avait tout vu. Terrifié, démuni, j'essayais d'articuler quelques mots pour mon ami, mais avant que le moindre son ne puisse sortir de ma bouche, je fus violemment écarté de lui d'un coup de crosse. Il s'écroula aussitôt dans la boue, à demi-conscient, il tenta faiblement de se relever mais c'était trop tard. En un instant son sort avait été scellé par le commandant qui fit signe à ses hommes de l'emmener. Soufflé par le coup que j'avais reçu, je demeurais plié en deux, relevant la tête, je tentais d'apercevoir une dernière fois le visage de Léon. Alors que les soldats l'entraînaient, il me lança un dernier regard de ses grands yeux et esquissa un sourire fugace, comme une reconnaissance. Je sentis alors mon cœur se déchirer.

Le soir venu, je regagnais notre paillasse. Soudain, je me souvins de la feuille de papier que Léon remplissait et cachait chaque soir. Ce papier était si précieux pour mon ami, il était de mon devoir de le protéger. Je rampais donc sur la paillasse vers le coin où Léon avait l'habitude de dissimuler son billet. Délicatement, je le saisis et revins à ma place. J'entrepris alors, à la lueur d'un des rares et faibles rayons de lumière qui éclairaient le baraquement et qui permettaient aux sentinelles de nuit de nous surveiller de lire les mots de Léon. Les lettres étaient difficiles à déchiffrer, néanmoins, je compris qu'il s'agissait de prénoms de noms et de chiffres, comme des dates. Quel sens donner à tout ceci ? Ce n'est qu'après avoir découvert mon propre nom dans la liste et le jour qui y était associé que je compris. Des dates de naissances, il s'agissait des noms et des dates de naissance de nos compagnons de baraquement. Je devinais alors soudain la nature de la dernière collection de Léon ; il avait commencé à collectionner les anniversaires. Je sentis ma gorge se serrer, moi qui avais eu la chance de côtoyer son infinie gentillesse pendant des semaines, je croyais deviner ses intentions ; il pensait certainement qu'une fois tout ceci terminé, il aurait le plaisir de souhaiter leur anniversaire à toutes ces personnes qui avaient partagé notre désespoir.

Je pris alors conscience, comme une évidence que je devais protéger cet écrit et tout ce qu'il contenait : sa dernière collection. Je devais vivre pour la faire vivre. Je tins bon, jusqu'à ce que je fusse libéré. Bien qu'il n'était plus à mes côtés, Léon était ma force et ne me quittait jamais.

Lorsqu'enfin je pus rentrer chez moi, j'entrepris aussitôt de retranscrire toutes les dates et tous les noms relevés par Léon dans un petit carnet. Je me mis ensuite en quête des survivants, ceux dont il avait inscrit les noms et qui avaient pu quitter le camp en vie. Depuis, à chaque date inscrite sur mon carnet, j'envoie un message d'anniversaire à la personne concernée. Si elle n'est plus parmi nous, j'allume une bougie pour elle que je laisse brûler toute la nuit."

Les enfants qui avaient écouté le récit de leur grand-père dans un silence religieux le dévisageaient maintenant.



"Mais ! Papy ! Ce n'est pas une bougie que tu as allumée ce soir ! Il y en a plus de cinquante !"

Le grand-père esquissa un sourire et reprit doucement.

"Comme je vous l'ai dit aujourd'hui c'est un jour spécial."

Il s'interrompit un instant, contemplant le regard interloqué de ses petits-enfants et continua :

"Aujourd'hui mes petits, c'est l'anniversaire de Léon"

Leurs yeux s'écarquillaient de nouveau.

"Le soir de l'anniversaire de Léon j'allume une bougie pour chacun des noms qu'il avait noté dans sa liste, soit très exactement 52."

Se levant, le grand-père s'approcha alors de la fenêtre et contempla le ciel.

"Je laisse ces bougies brûler toute la nuit derrière la fenêtre, sans fermer le volet, pour que du ciel Léon puisse contempler la beauté de sa dernière collection et toutes ces petites flammes qu'il aurait allumées dans le cœur des gens simplement en leur souhaitant un joyeux anniversaire."

\*\*\*\*\*

Éva SOMDECOSTE

## La guêpe et la bête

### 3<sup>ème</sup> prix ex aequo

Et encore une dispute! Ils m'ont trop soulé! Je suis parti en courant dans le garage. J'ai pris mon vélo et j'ai pédalé comme un fou. Je voulais juste m'éloigner le plus possible de cette tempête qui allait m'aspirer. De toutes façons c'est les grandes vacances, j'ai pas besoin de demander l'autorisation pour sortir. Et puis même c'est de leur faute, s'ils s'étaient pas pris la tête pour leur histoire à deux balles, je serais pas parti. Ça fait des mois que ça dure: papa veut quitter les Cévennes, maman veut rester. C'est toujours le même sujet. Moi je m'en fiche. Ici ou ailleurs, ça sera pareil. Les problèmes te suivent partout. Comme pour moi. Depuis le CE2, mes camarades s'amusaient à me faire des croche-pattes, et puis maintenant au collège c'est pire. Les petites tapes derrière la tête, cacher mon sac dans les toilettes, ou même me couper une mèche de cheveux en plein cours d'anglais. Avant, quand je rentrais chez moi après l'école, je me forçais à ne pas y penser, et puis j'avais trop honte, je préférais ne pas en parler à mes parents. Mais depuis que l'ambiance à changer à la maison, c'est de plus en plus dur.

Le soleil est en train de se coucher et les derniers rayons me percutent les yeux. Mais j'ai pas envie de descendre de mon vélo maintenant. Je veux encore pédaler, je veux encore m'éloigner.

«Allez accroche-toi! T'y es presque! Après c'est que de la descente.»

Mes cuisses me brûlent, mon cœur bat fort dans mes oreilles. J'ai la gorge tellement sèche que ça me fait tousser. Il faut que je boive. Mais ça y est, la route redescend. Plus la peine de pédaler. Je prends une grande inspiration et je me redresse en lâchant mon guidon. Mes gouttes de sueur dansent avec le vent. Je sens mon corps tellement léger. Pendant longtemps, j'ai cru que je pouvais m'envoler grâce à mon vélo. Je sais que c'est pas possible. Mais quand j'étais petit, je pédalais même dans les grandes descentes! J'étais certain qu'avec la vitesse, mes roues finiraient par décoller du sol. J'adore faire du vélo.

«Bon, il faut que je boive et vite». Après la petite ruelle des lavandes, je tourne sur la droite, puis sur la gauche et encore à gauche. Je baisse ma tête près du guidon et je m'amuse à slalomer dans les ruelles comme les vipères qu'on croise sur les chemins en été. Sans faire attention, je me retrouve dans la rue de mon collège. Quand je te dis que les problèmes te suivent partout! Je déteste tellement ce collège, avec ses grandes fenêtres qui s'ouvrent que par le haut, sa couleur jaunâtre, on dirait qu'il est malade. Même lui n'a pas envie d'être là. Il est isolé du reste du village, planté là, seul, sans voisin à qui faire de l'ombre.

«Tiens ...pourquoi c'est ouvert... c'est peut-être la dame de ménage, maintenant que tout le monde est en vacances». Je me décide à rentrer dans la cour, et je me dépêche de cacher mon vélo derrière la salle des surveillants. En longeant le mur, je rentre dans le bâtiment, et je cours tout courbé vers les toilettes des professeurs. Je referme la porte doucement. «Je suis sûr qu'elle m'a pas entendu!» J'ouvre le robinet et je profite enfin de ma récompense. Je sens l'eau descendre dans mon corps et rafraîchir petit à petit ma gorge, mon torse et mon estomac. Puis je remplis ma gourde et je me mets à boire sans reprendre ma respiration.

J'attends encore quelques secondes avant de ressortir. Ça pue l'odeur du nettoyeur au pin mélangé à la javel depuis le couloir, mais je profite de la fraîcheur des toilettes. C'est pitoyable mais pour te dire la vérité, ces toilettes je les connais bien. C'est ici que je passe mes récré. C'est la meilleure cachette que j'ai trouvée. Personne ne vient m'embêter ici. Bref, changeons de sujet, faut que je rentre chez moi.

Un dernier coup d'eau sur le visage et je me dirige vers la porte. J'appuie délicatement sur la poignée et commence à la tirer vers moi. La porte s'ouvre pas. Je comprends pas. Je rappuie plus fort, mais la porte bute à nouveau. La panique arrive avant que je comprenne vraiment l'ampleur de la situation. Mon cœur s'emballer, j'ai les mains moites et je commence à taper sur cette porte pour appeler la dame de ménage. M'en fous si elle m'engueule, je peux pas rester là une minute de plus! J'hurle à travers la porte, je la tape du plus fort que je peux, avec les poings, avec les pieds. Et je commence à m'acharner comme une guêpe contre une vitre. Je prends de l'élan et tape avec mon épaule. La douleur me stoppe. Je cours vers la fenêtre que je trouve plus étroite et plus haute que d'habitude. En grim pant sur le radiateur, j'arrive à voir la cour. Il n'y a personne. Le portillon est fermé. «Elle est pas partie! Je peux pas y croire!». Je recommence à crier. Il faut que quelqu'un m'entende. C'est ridicule cette situation!

Non mais c'est pas possible. Moi, le bizut du collège, enfermé par ma propre faute ici. «C'est débile, je suis débile! Pourquoi je suis rentré là.» Ma gorge se resserre et je sens que mes yeux sont mouillés. Je connais parfaitement cette sensation. Dans quelques secondes, mon cœur va s'accélérer, je vais avoir l'impression que je manque d'air et que je vais mourir dans l'instant. Je peux pas faire une crise. Je peux pas, pas ici, pas maintenant. Calme-toi. Assis-toi et ferme les yeux. Respire lentement. Concentre-toi. Respire. Doucement. Ça va passer. La situation peut pas être pire. Respire. Pense à autre chose. Fais comme maman a dit, concentre-toi sur un objet et décris-le en détails. Mon vélo. Il est vert, deux pédales, deux roues, deux freins, un dérailleur, une chaîne, un guidon, une fourche, un cadre, une selle, deux catadioptrés. C'est ma grand-mère qui me l'a dégoté dans un vide-grenier. Il était abîmé et clairement rouillé, mais après être passé par l'atelier de mamie, il était comme neuf. Ma mamie, elle sait tout faire et elle fait tout! Elle sait réparer la tondeuse du voisin, elle fait la meilleure confiture de châtaignes, et surtout c'est elle qui a fabriqué tous les meubles dans sa maison. Si tu voyais son atelier... il est toujours très bien rangé. Il me fait penser à un musée: n'importe quel outil a sa place, la moindre vis a sa boîte. Mais ce que je préfère c'est la grande photo dans le cadre, accrochée au mur. C'est la photo de ses copines à la rivière. Elle est toujours recouverte de poussière, mais on peut voir les sourires et surtout ma mamie en bas à droite. Elle est un peu comme ma meilleure amie, ma «m'amie». «Qu'est-ce qu'elle dirait si elle me voyait là».

Je sens que les battements de mon cœur ralentissent. Je me rends compte que la nuit est tombée et que les crapauds sifflent. Ça va mieux mais je sens encore un poids sur moi, comme un regard. Je remonte sur le radiateur pour respirer un peu d'air, les lampadaires sont allumés et les moustiques tournicotent autour, ça sent le goudron fondu. Je tourne mon regard en direction de la route. Je ... je sens comme un coup dans mon thorax en croisant son regard. Il est là! Assis en tailleur sur le trottoir d'en face. Il me regarde. Sans aucune expression sur son visage. Jef<sup>o</sup> est là et il me regarde. La peur me tord l'estomac. Je descends de mon radiateur avec les jambes tremblantes. Je suis tétanisé. «Comment il a su que j'étais ici.» Pourquoi c'est lui, celui qui me martyrise depuis deux ans qui est ce soir, assis sur ce trottoir ?!

Si tu savais comment je le hais! Je le déteste parce qu'il me déteste sans raison. Mais moi j'ai mille raisons de lui en vouloir. Ça fait deux ans qu'on est dans la même classe. La première semaine, la professeure de math nous a mis à côté car soit disant «lui était agité et moi calme». C'est là que mon enfer a commencé. Il m'a d'abord frappé en cours, puis pendant la récré, et toujours dans le dos des adultes. Il s'appelle Jeffrey Haudant, mais tout le monde l'appelle Jef<sup>o</sup>, tous les élèves le respectent. Un jour, j'ai décidé d'en parler à ma mamie, en lui faisant promettre de garder ce secret. Je lui ai tout raconté depuis le début, tout tout tout! Elle m'a écouté sans rien dire. Puis après un long silence, elle l'a renommé «la bête Jef<sup>o</sup> Haudant». Ça m'a fait rire, et elle a rajouté avec ses yeux malicieux «Tu vois qu'il n'est pas si terrifiant!». Elle a pas tout à fait tort. Elle a même souvent raison. De toutes façons, il ne peut rien me faire là, mais il faut que je réfléchisse sérieusement à comment sortir de là.

Allongé sur le carrelage froid, je regarde le ciel à travers ma petite fenêtre. Je suis comme un prisonnier qui réfléchit à sa cavale en attendant sa libération. Mes yeux me picotent et le sommeil arrive petit à petit. «Il ne peut rien t'arriver ici. Il ne peut rien t'arriver.»

Un bruit sourd me sort de mon demi-sommeil. Je me redresse et je tends l'oreille. Je grimpe à la fenêtre. Une voiture, j'en étais sûr! Elle s'arrête net devant le portillon. Un homme sort, je reconnais de suite le gendarme du village à son crâne rasé et son allure de militaire. J'hurle de toutes mes forces son prénom. Il tourne sa tête et me demande si je vais bien, de ne pas m'inquiéter. Quelques longues minutes après, j'entends la clé dans la serrure. Je lui saute dans les bras et commence à pleurer sans m'en rendre compte. J'entends ma mère arriver en courant dans les escaliers. Je ne comprends rien à ce qu'elle me dit, elle est essoufflée et ne finit aucune de ses phrases. La seule chose que je capte c'est les pupilles de ses yeux rétractées par la peur, avant de me serrer fort contre elle. Puis les bras de mon père, sortis de nulle part me soulèvent du sol, et tordu entre les bras de mes parents, je réalise que ma nuit de bain touche à sa fin.

À l'arrière de la voiture, je commence à raconter mes aventures: le vélo, la soif, la dame de ménage...  
- «Mon vélo! Il est encore dans la cour!»

La voiture freine d'un coup sec, et part en marche arrière en faisant brailler le moteur.

De nouveau devant le collège, je me décide à affronter Jef. Je prends une grande inspiration et je descends de la voiture. Sur le trottoir d'en face, je ne le vois pas, il n'y a personne.

Pendant que mon père charge le vélo dans le coffre, je demande à ma mère, comment ils ont su que j'étais là. Elle m'explique que la gendarmerie a reçu un coup de téléphone indiquant qu'un garçon était enfermé dans le collège, et qu'ils ont rapidement fait le lien avec moi.

-«Mais qui c'est qui a appelé la gendarmerie?»

-«Alors, j'ai pas vraiment compris et j'ai pas cherché à comprendre mais la personne au bout du fil a dit «Je suis la bête du Gévaudan». »

*À ma grand-mère*

\*\*\*\*\*

## Claude TEXIER

### Cancans

Ce jour-là, elle était partie vendre ses œufs au marché, comme tous les jeudis.

Cinq kilomètres pour aller du hameau de Bois Soleil jusqu'à la ville.

En ce printemps 1950, Mariette poussait fort sur les pédales du Peugeot aux sacoches bien remplies et un grand panier sur le porte-bagages.

Délicate opération de transport pour quelques douzaines de trésors issus des nichoirs de ses 40 pondeuses élevées en plein air.

Pas question d'être en retard. Dès six heures trente, un responsable de la mairie ouvrait les grilles donnant accès à l'espace communément appelé « marché couvert » qui possédait, sur son pourtour un banc de bois scellé au mur.

Pas de réservation. Premières rentrées premières installées puisque c'était en grande majorité les femmes qui occupaient « le banc ».

Les hommes sur le champ de foire négociaient avec les maquignons.

Dans la ruche bourdonnante du marché hebdomadaire se mélangeaient senteurs et exhalaisons de toutes sortes : charcuterie, boucherie, poissonnerie, fromagerie, fruits, légumes etc. Certains commerçants complétaient ce joyeux brouhaha en haranguant les groupes de curieux agglutinés devant leur étal.

« L'affaire du jour mesdames messieurs c'est aujourd'hui, demain il sera trop tard ! ».

A l'abri, en extérieur dans un froufroutement de plumes, des volailles piaillaient, caquetaient, criaillaient en tendant le cou hors des paniers grillagés. Paniers ouverts à la demande pour montrer et faire constater la bonne santé du gallinacé.

Enfin sur le banc, rassemblées en corporation, se trouvaient les « cocotières » sobriquet du siècle passé dont Mariette faisait partie.

Au sol à leurs pieds, dans de grands paniers tressés, sur lit de paille on pouvait mirer les pontes de la semaine. Un éventail de couleurs allant du blanc au vert très pâle jusqu'au roux clair ou soutenu.

Toutes ces vendeuses malgré la joyeuse bousculade du matin ne venaient pas pour faire fortune. Le marché hebdomadaire du jeudi était plus une occasion de rompre avec la monotonie du travail quotidien. Un lieu d'échanges pour faire causette et prendre les dernières nouvelles de la contrée.

Tout achat relevait du pacte de confiance que l'on voulait bien accorder à la vendeuse. Quant à la fraîcheur du produit, si le citoyen était convaincu il n'hésitait pas à délier les cordons de sa bourse et placer précautionneusement la demi ou douzaine d'œufs en provenance directe de la campagne environnante, dans son cabas.

Mariette détonnait par sa jeunesse. Elle possédait un argument de taille qui incitait à la vente. Aux dires de son entourage c'était « un beau brin de fille ».

« Avec tout le soleil que vous avez dans les yeux, attention à ne pas faire éclore votre fonds de commerce ».

Amène appréciation d'un séduisant monsieur qui avait oublié que son épouse était juste derrière lui lors de ce constat.

Bois Soleil était le lieu-dit où Mariette s'activait avec Victor sur une exploitation d'une dizaine d'hectares héritée des parents de son mari.

On ne comptait pas les heures. Depuis des générations les Bourdaud tenaient.

Alors pas question de fléchir si on avait encore les bras et les reins solides à la lisière des 40 ans. Il fallait surmonter les contraintes de l'époque telles que :

- les démembrements suite à l'accélération de la modernisation de l'agriculture
- les propriétaires toujours plus gourmands à l'affût des parcelles abandonnées...

Comme son père, Victor était amoureux de cette terre nourricière.

Mariette plus ville du couple comme lui rappelait souvent son mari.

Au fil du temps Victor semblait être atteint d'une certaine cécité sur le travail accompli par son épouse. Il exigeait davantage.

Mariette par conséquent appréciait son échappée matinale du jeudi vers la ville. C'était un autre monde venu de tous les horizons du département avec qui échanger. Les parties de rire avec les copines vendeuses pour « habiller » gentiment badaudes et badauds.

Et puis le droit de bien se vêtir en abandonnant provisoirement sarraus, tabliers, bottes ou sabots.

Les anciennes du banc avaient plaisir à alimenter la conversation

par des « On dit que...C'est y vrai que ... ? Et à défaut, faire connaissance avec les nouvelles venues : Ah alors vous êtes la fille de .... »

Puis on racontait sa vie attendant beaucoup de celle des autres que l'on transmettait avec relief pour captiver au mieux son auditoire.

A chacune de montrer son savoir plaire en quelque sorte.

La première fois que Mariette s'était installée pour vendre ses œufs, elle n'avait pas échappé à ces interrogatoires, véritables terreaux à cancons.

A cette époque toutes sans exceptions, l'avaient trouvée gentille, élégante et très courtoise. Toujours prête à échanger sa place afin que deux bonnes copines soient l'une près de l'autre, ou encore, avancer de la monnaie pour faire l'appoint avant que le client ne « s'évapore ».

Si bien se connaître était largement suffisant, trop se connaître invitait à dire et « gentiment » médire jusqu'aux sarcasmes quand l'occasion se présentait.

A croire qu'en ce lieu, la station assise et prolongée était contexte favorable au caquetage.

Mariette avait compris la finalité de ce remue-ménages qu'elle avait fini par surnommer gentiment « French cancan », sans musique et sans French.

Sa ligne de conduite consistait à parler le moins possible, pour éviter que la valse des médisances s'emballe et ne fasse le tour du marché.

Faire en sorte que son prénom ne soit affublé d'un article pour devenir le défouloir aux ragots. Insidieux label de présentation qui pouvait s'identifier ainsi :

Vous la connaissez cette Mariette ?

A l'exploitation, Victor ne voulait pas savoir ce que ces « toupies » racontaient.

Pourtant Mariette aurait bien aimé qu'il l'écoute.

Oh, pas pour l'intérêt de ce qui se disait, mais au moins, pour sortir des maigres échanges du quotidien et rire un peu.

Ce qui retenait l'attention de son mari c'était de savoir si la matinée avait valu le déplacement. Le nombre de douzaines d'œufs vendus. En un mot, la recette.

Alors, quand le sujet ne concernait pas les propres intérêts ou le travail à effectuer, il coupait court à la conversation.

Comme son père et son grand-père, Victor, à l'entendre dire n'était pas gars à rechigner sur l'ouvrage et perdre son temps à gloser sur les autres.

Seul Gilbert Talbot un fidèle copain du primaire, un gars de la terre aussi, devenu conseiller municipal, arrivait à le « débaucher ». A l'exception d'une tendance à médire qu'il tenait de famille, il possédait un art reconnu dans sa façon de raconter l'événement supposé, jusqu'à le provoquer.

Il hypothéquait sur chaque bruissement de l'avenir. Il connaissait tout des terres à vendre, jusqu'à s'immiscer dans la plus grande intimité des familles. Ceux qui avaient quitté le pays parce que la ville mangeait la campagne. Un solide collaborateur pour toute l'équipe municipale disait –on.

Mariette aurait bien aimé souffler un peu. Au moins le dimanche. Sortir, qu'importe le motif, mais sortir ensemble. Toutes ses tentatives étaient restées vaines. Alors, le jeudi matin était devenu un besoin pour ne pas s'étioler au Bois Soleil.

Cette dérisoire échappée agaçait vivement son mari qui en avait fait confidence à Gilbert. Dès le retour de la ville, Mariette paraissait plus enjouée.

Ce monde n'allait-il pas lui tourner la tête jusqu'à ce qu'elle veuille devenir citadine ?

Les semaines s'écoulaient toujours plus harassantes. Lorsque c'était trop,

Mariette prenait plaisir à dire :

« Ah vivement la semaine des quatre jeudis ! » en souvenir de cette maxime qui n'était que rêve d'écoliers. Victor fulminait.

Une matinée hors de l'exploitation pour vendre des œufs devenait vraiment du temps perdu à l'ouvrage !

Au marché, Mariette était remarquée. Non par son exubérance, loin de là,

mais un vent de jalousie parcourut le banc car « La mignonne » brillait par sa rapidité à écouler son stock de marchandises.

Deux heures à peine après l'ouverture, « La gamine » aurait pu rentrer à la maison.

Alors, où allait-elle ? La réponse en catimini ne tardait pas à venir :

- Eh bien j'vais vous dire moi. Elle va se pavaner ... Comme si elle n'avait rien à faire d'autre !

Eh oui, Mariette avait pris goût à flâner. Regarder les vitrines.

Parler avec les commerçants. Puis, de temps à autre, essayer quelque robe et chapeau en rêvant devant miroir et psyché.

Il n'en fallut pas moins pour qu'une ambiance de convoitise localisée naisse en l'esprit de ses consœurs.

La chose aurait pu en rester là, puisque, sur l'os des rivalités, il n'y avait plus rien à ronger. Sauf qu'un matin sans en mesurer les conséquences, Mariette laissa échapper son nom de jeune fille : Cantin.

A partir de ce jour elle perdit toute sa superbe. Son capital qualités descendit en flèche.

Ah, il était loin le temps des louanges d'intronisation au « banc » du marché !

Tout en minaudant, la mère Talbot, pas de première jeunesse, lui apprit que son grand-père avait bien connu Omer Cantin l'arrière-grand-père de Mariette.

Ça nous emmène loin, répondit Mariette à la sexagénaire en souriant.

- Bin oui mais ... « L'ancêtre » avait toujours prétendu avoir perdu une oreille à cause d'une fâcherie. Omer Cantin lui aurait tiré dessus avec son fusil, dans l'espoir de le tuer.

Quel beau fruit au plat de la vengeance à posteriori !

Une blessure familiale jamais cicatrisée. Une blessure qui cheminait dans l'arbre généalogique. Les descendants d'Omer paieraient : peu importe la forme.

Maintenant l'attrait porté par Mariette à être sur le banc pour un brin de causerie en franche camaraderie n'était plus au rendez-vous.

Elle se sentait épiée. On accommodait à sa sauce le moindre geste, regard ou complaisance accordé aux clients, pourvu que l'on puisse égratigner voire blesser.

Mariette devint donc « La Bourdaud ». Le ton sur lequel on parla d'elle devint plus aigre.

Ce climat aux échanges malsains ne fit qu'amplifier le désir de Mariette à vendre ses œufs le plus rapidement possible pour pouvoir s'aérer en ville.

Fait du hasard, lors d'un jeudi d'avril, elle fut hélée par un ancien client qui lui rappela : « qu'avec tout le soleil qu'elle avait dans les yeux..... »

- Ah oui je me souviens, dit-elle en riant ce qui la rendit encore plus charmante.

L'élégant Monsieur ajouta :

- Maintenant si au soleil que vous avez dans le regard vous ajoutez ce joli sourire, je vais avoir du mal à ne pas perdre pied.

Cette fois-ci sa dame n'était pas derrière lui.

Depuis longtemps Mariette n'avait entendu de tels compliments.

Oh elle n'en demandait pas tant bien sûr. Seuls quelques mots simples auraient été suffisants.

Ce jour-là, elle rentra à l'exploitation sans souffrir dans les côtes sur les pédales de son Peugeot. Se sentant très aérienne, elle chantonna.

Le jeudi suivant, elle mit de côté une douzaine d'œufs pour l'élégant Monsieur. Douzaine qu'elle lui livrerait, comme convenu, en ville pour éviter toute suspicion de la part de ses consœurs.

Ce rendez-vous « interdit » donné par le truchement de ce sympathique client avait quelque chose d'excitant qu'elle ne s'expliquait pas.

Après vouvoiement de courte durée il l'appela Mariette, elle l'appela Laurent.

Vint le jour où Victor décida que son épouse ne ferait plus le marché le jeudi matin. S'ensuivit un âpre échange :

- Les œufs ça nous rapporte pas ! Y' a mieux à faire à la maison.
- Et quoi ? rétorqua Mariette
- Si tu veux faire du commerce ce sera à la ferme. Tu seras sur place. On a les lapins, les poulets, les fromages de chèvre, et pourquoi pas quelques légumes.

C'en était trop. Victor avait poussé trop loin le bouchon.

De colère son teint couperose passa au rouge. De peur que cela ne tourne au coup de sang, Mariette se tut.

Non satisfait il rajouta :

- Et puis comme tous les jeudis, maintenant tu finis la vente dès 10 heures. Je voudrai bien savoir ce que tu fais de tout ce temps jusqu'à 13 h 00 plutôt que de revenir à la maison avec le travail qui attend !

Cette fois-ci, coup de sang ou pas Mariette ne put se contenir

- Eh bien, je m'occupe des œufs de la toupie qui se charge de te détailler mon emploi du temps !

Le pot de fleurs séchées au centre de la table de la salle à manger, projeté avec violence éclata contre le mur,

Mariette pleurait. Elle se demandait quelle vieille péronnelle du banc l'avait mis au courant de son tour en ville.

Elle réussit à tenir quelques semaines mais son quotidien devenait difficilement vivable. L'air n'était plus respirable. Sans famille ni oreille féminine à qui se confier. Laurent devint le confident de cette situation.

De 10 ans son aîné, il avait vécu. Il lui avait conseillé de s'éloigner de chez elle au plus tôt. Il lui proposa, en tant qu'agent immobilier, un lieu de résidence tranquille, pour refaire sa vie avec un compagnon moins irascible.

- Mais que va penser votre épouse, Laurent ?

- Elle n'est plus de ce monde depuis un an.

La situation ne s'arrangeait pas. Mariette paniquait de plus en plus.

Comment sortir de là ?

Interrogation pétrie d'une étrange peur qui se justifiait.

Un soir, Victor la menaça en épaulant avec simulation le fusil de son père.

L'acte réel n'était plus très loin. Ce fut sans tarder.

Seulement ce jour-là Victor trébucha. Son crâne cogna très fort les marches de l'escalier de chêne, qu'il avait dévalé depuis la chambre, jusque sur le carrelage de la salle à manger.

Après huit jours de soins intensifs, le médecin n'eut d'autre choix que de signer le certificat médical de décès.

Le jour des obsèques, Mariette remercia de façon mécanique toutes celles et ceux venus pour lui signifier leur compassion.

Aux condoléances plus que nauséabondes de Gilbert elle afficha un sourire sarcastique pour lui dire :

- Merci Gilbert pour toute la peine que vous vous êtes donnée à informer Victor du plus petit détail de mon emploi du temps. A présent n'oubliez surtout pas de prévenir Madame Talbot votre mère, qu'elle a raté sa cible.

\*\*\*\*\*



Didier TRICOU

## De Profundis Delirium

Ouh là, c'est pas Versailles, ici ! On n'y voit que dalle ! Mais punaise, où suis-je donc ? J'ai dû prendre un coup sur la tête, je n'arrive pas à me souvenir de ce qu'il s'est passé. Peut-être suis-je mort ? Ohéééé, y'a quelqu'un ? Est-ce que je suis moooooort ???

Jésus, Marie, Joseph, répondez-moi, par pitié. Si je suis mort, dites-le moi. Allah ? Bouddha ? Zeus ? Zarathoustra ? Mahomet ? Brahma ? Vishnou ? Hihihhi, Brahma la guerre et Vishnou la paix, ça m'a toujours fait rire, mais là, j'ai pas envie.

S'il vous plait, chers dieux, ne soyez pas vexés si je vous invoque en vrac et dans le désordre, mon esprit divague. Et puis, comment savoir lequel est le bon ? Mieux vaut viser large, ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier, si vous permettez, Ô dieux.

Avouez que ce n'est pas évident : vous êtes toujours en concurrence. Selon les périodes, il y en a un qui a la cote plus que les autres, puis ça change. Je vous le concède volontiers : vous savez motiver vos troupes ! Soit par la crainte que vous inspirez, soit par la dévotion intégriste qui parfois dépasse votre enseignement, soit par les bénéfices que retirent certains dirigeants à se ranger sous la bannière de vos religions... En tout cas, il s'en passe des choses en vos noms, et pas toujours des plus élégantes, loin de là.

De plus, certains d'entre vous sont seuls, d'autres font équipe, se partagent les responsabilités, avec, toutefois, une hiérarchie établie. C'est compliqué pour les pauvres humains que nous sommes, dont je fais partie. Du moins, dont je suppose faire partie malgré mon errance identitaire... C'est légitime, on ne sait jamais à quel dieu se vouer, lorsque, comme moi aujourd'hui, on est égaré dans le doute existentiel.

Le peu dont je me souviens, c'est d'avoir toujours cru, avoir toujours eu la foi. Par contre, je ne me rappelle plus quelle religion c'était. Ni quel dieu. Bah, tout le monde peut se tromper, alors, autant invoquer largement.

Osiris ? Thor ? Bélénos ? Viracocha ? Jupiter ? Non, pas le Président, l'autre. Quoique, si le Président veut me faire signe, ça me va. Pfff, me faire signe ! Mais c'est le noir complet, ici, je ne le verrai même pas ! J'espère qu'il a un briquet. Ou des allumettes, parce que lui, je ne sais pas exactement qui il est, mais j'ai entendu dire que ce n'est pas une lumière !

Eros ? Je l'aime bien celui-là. Apollon, aussi. Beau gosse le gars. Apollon tu m'entends ?

Mazda ? Hihihhi, lui, s'il me répond on pourra dire qu'il tombe pile, ou même que ça roule.

Le moral tient le choc, je me fais rire. Pourtant je n'ai pas l'esprit à ça ! Je suis mal !

Respire, Albert. Calme-toi.

Je dis Albert parce que je ne me souviens pas de mon prénom. Il me semble que c'était quelque chose comme John. Ou peut-être Johnny. A moins que ce soit Rigobert, Philémon, ou Théophraste... ? Je ne sais plus. Calme-toi, Albert. Reprends tout au début.

Hier... Ou avant-hier, il y avait... y'avait... Yahvé ! Hé, je l'avais oublié, Celui-Là ! Pourtant, il me parle. Enfin, il me parle... Façon de parler, parce que je n'entends rien. Mais ça me dit quelque chose. Plus que les autres, je crois. Tu vois, ça recommence : je crois ! Pourtant, j'ai beau croire, personne ne répond !

Je suis seul, abandonné dans le noir, sans savoir ni où je suis, ni comment je suis arrivé là, ni même qui je suis. Il faudrait que j'arrive à sortir d'ici ! Mais... Comment sortir ? Si au moins j'étais certain de ne pas être mort !

Réfléchis, Albert. Si tu étais mort, tu le saurais. Quelqu'un te l'aurait dit. D'abord, tu ne pourrais plus penser. Et ta femme pleurerait. Tiens ! Ma femme ! Si je pense à ma femme, c'est que je suis marié. Voilà un début... Peut-être ai-je des amis ? Des parents ? Des enfants ?

Il faut que je continue à raisonner en essayant de ne pas m'affoler. Il y a quelque chose qui me turlupine, tout de même : ces trucs qui me viennent à l'esprit sans que je sache d'où ça sort, ni ce que c'est, ni à quoi ça correspond. Tous ces dieux, ces prophètes, ces saints, je ne les connaissais pas, moi. Du moins, ça ne me dit rien. Et le reste : voilà-t-y pas que je parle de Versailles, de piles, de briquet, du Président, sans savoir ce que c'est ! Ouh là là, je suis vraiment très mal !

Calme-toi, Albert, on va y arriver.

Et vlan, maintenant je cause comme si nous étions deux ! Il ne manquait plus que ça ! On dirait Tom Hanks et son ballon de volley ! Comment il l'appelait, déjà ? Wilson, je crois. Oui, c'est ça, Wilson. C'était son seul interlocuteur, si l'on peut dire. Sa seule compagnie. Lui, Tom Hanks, est resté quatre ans sur son île déserte. C'est pas rassurant ! Et encore, il y voyait, lui ! Il faisait jour sur son île... quand il ne faisait pas nuit ! Alors qu'ici, c'est plus noir que la nuit. Ah, si, tout de même, sois honnête, Albert : de temps en temps, il y a comme une lueur, là-haut, loin, comme si quelqu'un ouvrait un soupirail durant quelques instants, mais un soupirail qui serait en haut de la mine quand toi tu es tout au fond avec ta pioche et ton wagonnet. Heu, c'est quoi une mine ? Une pioche ? un wagonnet ? Ne te disperse pas, Albert, reste concentré, sinon t'es fichu.

Quatre ans ! Je ne suis pas pressé puisque je ne sais rien de ce que je faisais avant, ni de ce qui m'attend si je sors de là, mais quand-même, je préférerais sortir. Et puis je n'ai pas de ballon pour me tenir compagnie. Si j'en avais un, je l'appellerais Albert, comme moi.

Ce serait Albert deux. Tiens, c'est bizarre, je ne sais pas ce que veulent dire "Monaco" ou "Belge", mais quand je dis "Albert deux", j'ai envie d'ajouter "de Monaco" ou "roi des Belges" ou même "Monseigneur". Ah non, pas de Seigneur ! Car... J'ai prié, priééé, et personne n'a répondu ! Bon, OK, pour Albert II on verra plus tard.

Je deviens fou, c'est ça ? Je ne vois pas d'autre explication. Pourtant je ne suis pas dans un asile. Du moins, je ne le pense pas. Il y aurait plus d'agitation, j'entendrais des bruits, percevrais des mouvements. D'ailleurs, je n'ai pas de camisole. Tiens, c'est vrai, je n'avais pas relevé : je suis à poils, ou presque. J'ai un pagne qui cache l'essentiel, mais, dans le noir, il ne sert pas à grand-chose. Personne ne peut voir ce qu'il cache ! De toute façon, je suis seul, alors, il n'a pas grande utilité. Garde-le, Albert, si tu sors de là il te sera utile. D'ailleurs, ce n'est pas un pagne, c'est un périzonium. Oui, je sais, ça en jette, hein ! C'est la première fois que j'arrive à le placer dans une conversation et y'a que moi qui entends. Quand on n'a pas de chance... !

Allez, pour t'aider à reprendre tes esprits après ce mot savant, je te raconte une blague à propos d'asile : c'est un gars enfermé en hôpital psychiatrique, qui s'approche de la clôture extérieure, appelle un passant et demande "Vous êtes nombreux là-dedans ?" Tu vois, Albert, je garde le sens de l'humour. Quoique, là, c'est pas très rigolo ; ça ferait presque réfléchir, non ? Qu'est-ce que tu en dis ? Oui, je vois, toi, si j'attends que tu répondes, c'est comme pour les dieux, faut pas rêver ! A part un écho bizarrement déformé de ma propre voix, bernique ! Rien ! Le silence des agneaux ! Débrouille-toi tout seul ! Ne compte pas sur l'au-delà pour te tirer de là.

A propos d'au-delà, justement, c'est quand même bizarre : je n'ai pas soif ! Ni faim, ni sommeil. Ni aucun autre besoin ! Même pas peur ! Qu'est-ce que tu en dis, Albert ? Si je ne suis pas mort, c'est tout de même étonnant, non ? Presque surnaturel. En tout cas, ce n'est pas normal.

C'est encore pire que ce que je croyais !

Depuis quand suis-je là ? Difficile d'évaluer la durée lorsque l'on est complètement inoccupé, et, qui plus est, dans l'obscurité totale. Je dirais au moins un jour, mais il est fort possible que ce soit moins. Ou plus. Va savoir. Tu as une idée, Albert ? D'autant que, au début, je dormais, alors... Mais je n'ai pas la moindre idée du temps écoulé depuis que je suis éveillé.

Si on commençait par inspecter les lieux ? Ça n'a pas l'air immense, ici, vu la réverbération du son quand je parle à voix haute. Est-ce une grotte ? Une caverne ? Je ne ressens ni la fraîcheur, ni l'odeur minérale propres aux cavités souterraines. Pas le moindre courant d'air non plus, qui aurait pu révéler

l'existence d'une entrée naturelle, d'un aven, un passage quelconque pouvant expliquer que j'aie pu tomber, ou peut-être m'aventurer hasardeusement, suite à un jeu, un pari stupide. Mais je n'ai pas de migraine, donc je n'ai pas abusé d'hydromel, de cervoise, de raki ou de pastis, et, je me connais, je ne suis pas du genre à risquer mes os si j'ai l'esprit clair. Je suis un type sérieux, moi. Du moins je crois. Disons que j'en ai la conviction à travers les vagues réminiscences du temps d'avant cet enfermement. Il me semble que j'étais quelqu'un d'important, que les gens s'adressaient à moi pour avoir un conseil, un avis. Étais-je un sage ? Un guide ? Un gourou, peut-être ? As-tu la moindre idée de ce que je faisais, Albert ? Non, bien sûr, pas plus que moi. Tu as raison, revenons à nos moutons ! Non, non, je n'étais pas berger, il ne me semble pas. Ou alors, une sorte de berger des âmes ? Heu ! Ça me paraît prétentieux, ça. D'abord, c'est quoi, une âme ?

Procédons par ordre. Première question, où sommes-nous si ce n'est pas dans une grotte ? Ah non, Albert, tu exagères, tu me rends schizophrène ! Où SUIS-JE ?

Un tunnel ? Des égouts ? Si c'est un tunnel, en marchant le long de la paroi je trouverai la sortie, mais ça m'étonnerait, c'est trop petit ici, il n'y a pas d'issue au bout du tunnel. Pire, y'a même pas de bout du tunnel ! Des égouts ? Non, je perçois bien une petite odeur pas très agréable, une sorte de léger remugle post-digestif, mais pas de flux, pas de bruit de liquide qui s'écoule...

Et si j'étais tombé dans un volcan ? Tu rigoles, Albert, je serais calciné, pulvérisé, réduit en cendres, et, même si ce n'était pas le cas, je transpirerais comme un coureur de marathon au Sahara. Tu vois l'image, Albert ? Non, bien sûr. Moi non plus, rassure-toi. Ça m'est venu comme ça. A croire qu'il y a dans mon esprit quelque chose -ou quelqu'un- qui me procure une immense connaissance, me fournit des informations bizarres, m'inspire des mots, des scènes, des événements, à la fois saugrenus et totalement logiques, farfelus et parfaitement étayés ! Dans le même temps, comme par contradiction, cette entité, ou une autre, m'interdit d'accéder à la mémoire, à la réalité du monde que je connais, que j'ai connu ! Je dois être gravement malade, je n'ai pas d'autre explication ! Le plus étonnant, peut-être, c'est que je n'ai même pas peur. Pas vraiment. Du doute, de la crainte, des interrogations, mais pas d'affolement, pas de panique. Déconcertante, cette sérénité, non ? Ça confirme l'impression d'être l'objet d'un jeu étrange, d'une manipulation qui me met en difficulté mais n'a pas pour objectif de me détruire...

Bon, je raisonne, c'est déjà ça, même si ma raison déraisonne, comme arraisonnée dans un port désert dérisoire. Pas très clair, ça non plus ! Qu'est-ce que tu dis, Albert ? C'est pas clair, c'est Clerc ! Ou plutôt Roda-Gil ! Tais-toi, Albert, je ne comprends rien à ce que tu racontes. Laisse-moi me concentrer, je suis tellement perplexe et désemparé que mon cœur bat la chamade comme un volcan devenu vieux.

C'est bizarre, par moments j'ai l'impression que la grotte bouge. La grotte ou quoi que ce soit d'autre. Disons "ma prison".

Lentement, sans à-coups. Il semble que j'avance. Parfois, je monte. Tout doucement. Puis je redescends. Insensiblement. Outre la sensation de mouvement, je perçois une légère différence de pression qui confirmerait les montées et descentes. Alors ? Un ascenseur ? N'importe quoi ! Un ascenseur qui se déplace horizontalement, et qui, lorsqu'il monte ou descend n'arrive nulle part, ça ne tient pas ! Et puis, tu sais ce que c'est, toi, un ascenseur ?

Un bateau ? Un sous-marin, plutôt ! Ah, ça c'est une bonne idée, même si je ne sais pas, non plus, ce qu'est un sous-marin. Un marin soul, oui, je connais, j'en ai croisé, notamment lorsque j'étais à Amsterdam, mais un sous-marin... ?

Je ne vais tout de même pas passer ma vie à élucubrer, à essayer de deviner l'endroit où je me trouve, sans faire la moindre tentative pour en sortir ! Pas me contenter d'espérer que la cavalerie arrive juste à temps pour me délivrer, ou, c'est tout de même plus probable, escompter une intervention divine... Allez, bouge-toi Albert, on part visiter !

Les parois sont rigides, sans trop. Recouvertes d'une couche légèrement molle, comme conçue pour amortir les chocs. Le contact est à peine humide, très légèrement visqueux. Pas au point de dégouter, mais apte, au premier abord, à susciter un réflexe de rejet. Étonnamment, cela pourrait faire penser à une matière vivante, une muqueuse, souple et spongieuse en surface, devenant rigide et résistante dès qu'on appuie dessus. Je n'en suis pas à ma première surprise depuis que je suis enfermé ici, mais quel drôle de matériau ! Je n'en connais pas sur terre, de semblable ni même d'approchant... D'où provient-il ? Si au moins j'en voyais la texture, la couleur... Mais, dans le noir complet, seul le contact peu m'éclairer. Si l'on peut dire. Tu vois, Albert, je continue à plaisanter, même sans le vouloir vraiment ! 10 pas vers l'avant, le long de la paroi. Rien. Demi-tour. 20 pas vers l'arrière. Toujours pas de "mur du fond". Ah, ça y est Albert, on y est. Note : 33 pas. Voyons un peu l'autre paroi. Même texture, même composition, c'est le même matériau. Jonction à angle droit, formant un très léger arrondi. Si je sautais pour essayer de toucher le plafond ? Eh M... j'ai glissé. Pas évident dans le noir. Faut se relever, Albert, on continue. Quart de tour à droite. 8 pas, cette fois, avant de rencontrer une nouvelle paroi. Je la longe. 43 pas, et ça tourne à nouveau à angle droit. Je poursuis le tour du propriétaire pour confirmer les mesures. 7 pas, avant de toucher le fond à nouveau ! Oui, c'est peut-être le moment de dire que je touche le fond, Albert, mais je ne me laisse pas abattre ! Légèrement moins large ici que de l'autre côté, donc, mais j'ai une confiance limitée en mes mesures aveugles. Je vérifie la dernière longueur : 45. OK, c'est bien une sorte de tunnel à base grossièrement rectangulaire nettement plus longue que large, dont je ne connais pas la hauteur, dont je ne sais même pas s'il possède un plafond.

Mais le plus important n'est pas là ! Eh oui, tu as remarqué, Albert : j'ai fait le tour complet sans rencontrer la moindre porte, la moindre ouverture potentielle, une encoche, une fente, qui puisse faire naître un quelconque espoir. Cet endroit est parfaitement hermétique. En haut, vers l'hypothétique plafond, peut-être ? Mais, impossible d'y accéder : les parois ne présentent aucune aspérité et sont trop résistantes pour espérer y planter les ongles des doigts ou des pieds, même s'ils étaient suffisamment longs. Je vais arpenter le sol, à plat ventre, méthodiquement, en tâtant et palpant partout, avec les mains, pour essayer de trouver quelque chose, un indice, un objet, une forme, une trace, un animal, même mort !

Rien !

Comment ai-je fait pour entrer ici ? Oui, tu as raison, Albert, ce n'est pas la question. On verra ça plus tard. La bonne question est : "**comment sortir de là ?**"

C'est peut-être un tombeau ! J'ai été malade, faible, diminué, ou bien j'ai eu un accident, et ils ont cru que j'étais mort. Ils m'ont enseveli, voilà, c'est ça ! J'espère au moins qu'il y a eu des pleurs et des lamentations, de l'hystérie et des crises de nerfs. Non, mais, ça va pas, Albert, qu'est-ce que tu t'en fiches des cris et des pleurs ! T'es enfermé vivant, imbécile, ce n'est pas le moment de s'adonner à la gloriole morbide ! Et puis, tu te prends pour qui ? Un tombeau de 45 pas de long ! Tu n'es pas Mausole, Albert ! Ni Ramsès II, ni Toutankhamon, que diable ! Du moins je ne crois pas. Alors ? Eh bien, sois positif ! Dis-toi que ce n'est pas un tombeau et que quelqu'un te libèrera bientôt. Peut-être. J'espère. Je crois. J'essaie d'y croire...

Après tout, Jésus est resté trois jours enseveli avant de ressusciter. Trois jours, ce n'est pas le bout du monde, ça se fait. Oui, mais lui il était mort, Albert ! Il est RES-SUS-CI-TÉ. A moins que ce soit comme moi : on a cru qu'il était mort, on l'a mis au tombeau, il a peu à peu retrouvé des forces et quand Marie-Madeleine est venue pleurer, elle l'a entendu râler ou geindre, ou prier, qui sait ? Elle est allée chercher deux ou trois gaillards qui ont dégagé la pierre, et bingo, coucou le revoilà. Ressuscité le gars. Tout seul comme un grand ! Bon, c'est vrai, il avait déjà fait le coup à quelques autres, comme Lazare, mais là, tout seul, chapeau !

Tu déliras Albert ! Ressuscité qu'il était. Pour de vrai. A peine un rapide bonjour et hop, je décolle. L'ascenseur pour l'Ascension, tout seul comme un grand, sans même les petits anges lifteurs, comme pour sa mère !

Si ce n'est que pour trois jours, je tiendrai le choc. J'en ai déjà fait une partie...

Mais tu te prends pour qui, Albert ? Attention, tu n'es pas loin du blasphème !

Oh, pas de souci, je ne me prends pas pour ce que je ne suis pas, mais vu que je ne sais pas qui je suis, et que, de plus, je possède des connaissances étranges, insolites, inattendues, peut-être ai-je quelque aptitude surnaturelle ? D'ailleurs, il y en a d'autres qui meurent et ressuscitent chaque année... Dyonisos, par exemple. Oui, mais lui c'est un dieu, hein, Albert, te fais pas d'illusion, t'as pas les moyens ! Ni la carrure !

De toute façon, tu sais qu'on ressuscitera tous le jour du Jugement Dernier. Ça va pas, Albert ! Je vais pas rester ici jusque là ! Autant mourir tout de suite.

A propos de Jugement Dernier, en supposant, bien sûr, que je ne suis pas mort, ne penses-tu pas que cet endroit pourrait être une sorte de simulacre de l'Enfer, ou tout au moins du Purgatoire ? Un simulateur destiné aux vivants fautifs, pour leur montrer à quoi ressemble la Géhenne. Un lieu où l'opposition entre la connaissance absolue d'une part, et la privation de liberté, d'identité et de mémoire d'autre part, pousse à l'introspection, à s'interroger sur les conséquences de ses actes. A comprendre, regretter, se repentir, se préparer à expier...

Tu vois, Albert, j'ai l'impression de commencer à rassembler les pièces du puzzle. Dans ma vie d'avant, j'ai probablement fait des fautes, désobéi, enfreint les règles, et je me retrouve là par la volonté divine. Là pour me repentir. Je dois me repentir, si je veux éviter de passer l'éternité à expier. Je dois aussi m'engager, pour l'avenir, à ne plus succomber aux errements, à respecter les ordres reçus d'En Haut !

Je voudrais me couvrir de cendres, Albert, me rouler dans la fange, m'enfouir dans le fumier.

Ne me dis pas que je délire, je sens que j'approche de la vérité. J'aurai bientôt la révélation que mon intuition est exacte, que je suis ici en guise de leçon, de punition.

Allez, c'est décidé : je crois que je sortirai bientôt et en bonne santé. Je vais rester tranquille, dormir, prier, espérer, gémir, crier de temps en temps...

Ah ! Ça m'a fait du bien de m'abandonner à mon raisonnement : j'ai dormi un moment. Je me sens mieux, apaisé, serein.

Mais...

Qu'est-ce qu'il se passe ? Ça vibre ! Tu sens Albert ? On dirait que la faible lueur s'accroît, tout là-haut. Ça vibre de plus en plus. Et ce courant d'air ! Je monte, Albert. Je suis aspiré vers le haut, vers la lumière. Oh là là, je suis secoué. Pire que le copilote de Peterhansel sur le Dakar. Ça va de plus en plus vite. La lumière augmente. Le vent de la vitesse aussi. Les cahots se succèdent à un rythme fou. Mon estomac est à l'envers. J'halète, cherche mon souffle. Mon cœur s'emballe. Je crie. Je hurle. Attention, Albert, je sors, je suis expulsé. Nooooo ! La lumière. Le soleil. Aveuglé. Je tombe. J'atterris. Je me pose doucement sur le sable d'une dune, piquée par endroits d'arbustes rabougris. Je roule sur moi-même, assailli de chaleur et de lumière. Je reprends lentement mon souffle, en même temps que mes yeux s'accoutument à la lumière. Je m'assieds, de plus en plus calme, rasséréiné. Devant moi, à quelques centaines de mètres, Geth-Opher, mon village, paisible, écrasé de soleil. Je tourne la tête vers la mer, de l'autre côté de l'horizon : un énorme poisson m'observe attentivement, comme s'il surveillait ma réaction, ma reprise de contact avec la réalité. Nos regards se croisent en même temps que mon esprit s'éclaire : c'est lui qui m'a avalé et conservé dans ses entrailles le temps que je parvienne à la connaissance, à la conviction que je devais évoluer. Sans ouvrir la bouche, j'acquiesce, prouve que j'ai compris, que j'accepte la mission : j'irai à Ninive prêcher la bonne parole, convaincre les infidèles, les menacer du courroux de Dieu.

Lentement, certain d'avoir accompli sa mission, le poisson se retourne majestueusement et plonge dans les eaux bleues. Sa nageoire caudale dressée en un geste tout aussi engageant que menaçant m'adresse un dernier signe.

Voilà, Albert, tout va bien, je suis revenu à la réalité, à ma vie de prophète dans cette région aride. Je n'ai plus besoin de toi. Je sais qui je suis, j'ai retrouvé mes repères.

Les amis du village m'ont aperçu, assis sur la dune. Ils arrivent. Ils m'ont certainement cherché ces derniers jours ! J'espère qu'ils ont vu le poisson car je suis certain qu'ils vont douter de mon récit. Pourtant, quoi qu'ils pensent, je les laisserai dire : je sais que mon histoire sera rapportée, et que, comme beaucoup d'autres, tout aussi invraisemblables, il y aura des gens pour y croire...

Tiens, j'entends déjà leurs objections, leurs plaisanteries salaces, leurs moqueries :

"Alors, comme ça, Jonas, tu crois vraiment qu'on va la gober, ton histoire de poisson qui t'avale pendant une tempête et te recrache intact après trois jours et trois nuits ? Quel piètre prophète tu fais ! D'accord, tu nous as habitués à écouter tes fariboles et tes calembredaines, à nous faire miroiter l'avenir, mais là, tu aurais pu trouver plus crédible. Dis-nous la vérité, on répètera pas à Déborah. De toute façon, même si elle est accoutumée à avaler tes salades, celle-là, elle la digèrera pas ! Elle n'est pas aussi demeurée que tu supposes. Allez, s'il te plait, fais-nous marrer, ça ne nous arrive pas souvent. Tu étais avec Sarah ? Bethsabée ? Rachel ? Ou bien, étais-tu parti voir les filles de Ninive ? Elles sont réputées peu farouches, et on sait que tu avais prévu d'y faire un voyage... Allez, raconte, qu'on en profite !

Et puis, entre nous, pour ce qui concerne ton aura de prophète, si tu comptes sur ce genre de fable pour passer à la postérité, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'aux ouïes. Les gens ne sont pas si bêtes : pendant quelques jours tout le monde rira sous cape, se moquera de toi, et dans un mois ou deux plus personne ne parlera de cette affaire. Avalé par un poisson et recraché aussi sec, si l'on peut dire. Tu en as, de l'imagination !"

\*\*\*\*\*



